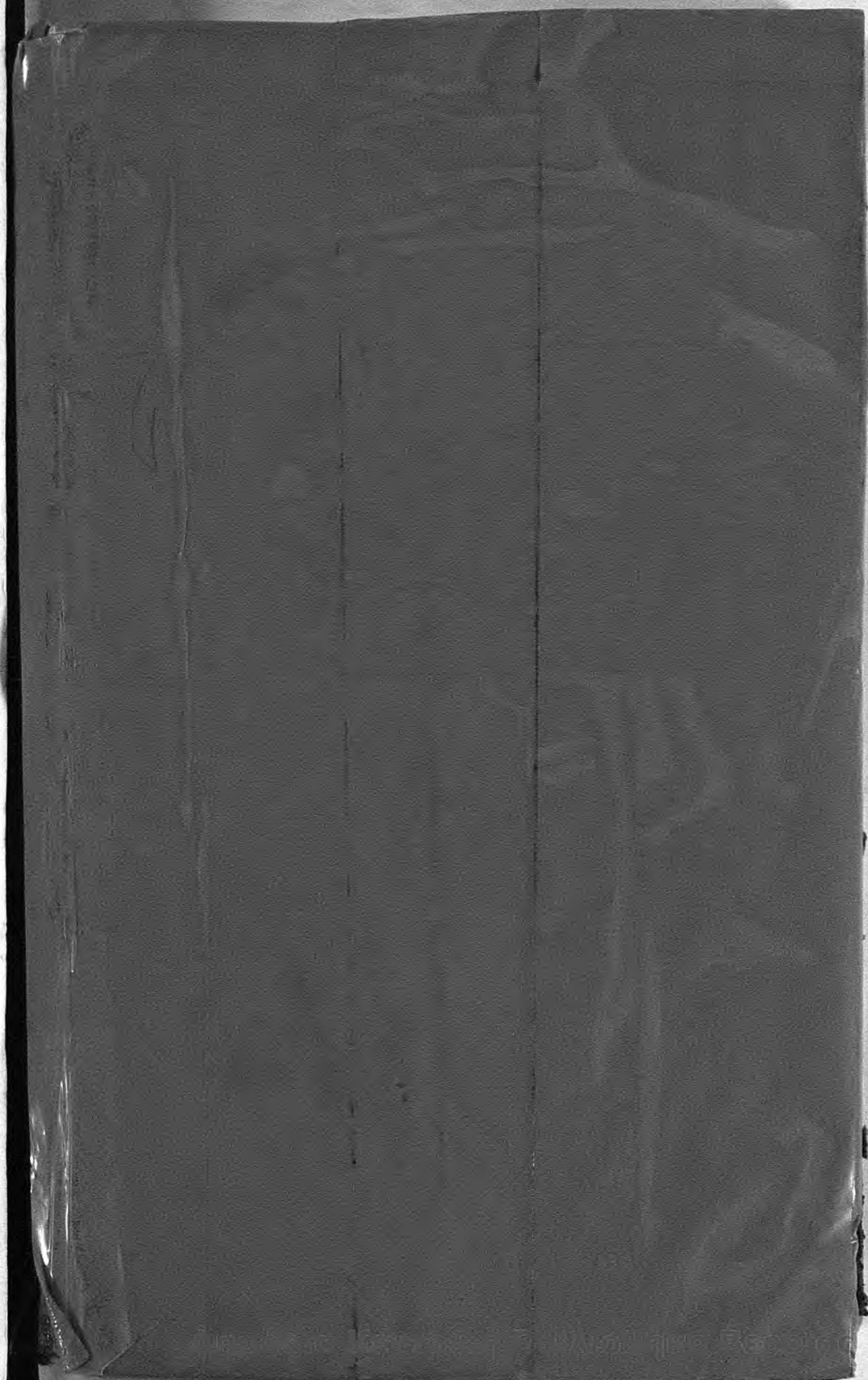




ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

ΒΕΡΟΙΑΣ

+800
2PK

2005

Αριθ. εισ.

240/1959

ΔΩΡΕΑ

Αντ. Τσούραλη

BRVCH-00384



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βεροίας



138/2



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βερολί

ESSAI

SUR

L'ART ORATOIRE.

178720/5/57

[Handwritten signature]

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ESSAI
SUR
L'ART ORATOIRE,

PAR JOSEPH DROZ,

Professeur de Belles-Lettres.

Βιβλ. Ε/αριθ. χειρ. 1.

A PARIS,

Chez Ant. Aug. RENOUARD, Libraire,
rue S. André-des-Arcs, n°. 42.

VIII. — 1800.



On a beaucoup écrit sur l'art oratoire, et son utilité ; dans un état libre , m'a fait seule penser qu'un nouvel esai dont il serait l'objet pourrait encore être vu avec indulgence.

Dans les écrits du genre de celui-ci , on ne doit pas s'attendre à ne trouver que des idées neuves ; l'auteur a le très-grand avantage de pouvoir user , sans ménagement , des recherches faites avant lui , il doit même employer toutes celles qu'il croit exactes ; aussi la plupart des idées que je présente , je les ai puisées dans Aristote , Cicéron , Quintilien , d'Alembert , Marmontel , Hugh Blair , dont l'ouvrage sera long-temps encore le meilleur que nous aurons sur cette partie. Si j'ai rarement cité leurs noms en leur empruntant des préceptes , c'est que j'ai fait le moins qu'il m'a été possible des citations littérales ; elles ont le désavantage de ralentir la marche d'un ouvrage ; de lui donner différens tons de couleur et ne peuvent d'offrir des détails inutiles au sujet ou



peu conformes aux opinions de l'auteur.

Quant aux principes nouveaux que j'ai quelquefois cherché à établir, je ne dirai qu'un mot: j'ai écrit ce qui m'a paru exact, sans examiner si j'avais des autorités en ma faveur, mais aussi sans avoir jamais le désir d'innover.

Etant ami des lettres et membre d'une école centrale, je souhaite que cet essai puisse n'être pas sans utilité dans ces établissements, qui, quelques censures qu'on en ait faites, offrent cependant le meilleur système d'instruction qu'on ait encore mis en pratique. J'ambitionne le suffrage des personnes chargées d'enseigner l'art dont traite cet écrit; mais quelques soient leurs observations, je les recevrai avec la reconnaissance d'un homme qui cherche bien plus la vérité qu'il ne tient à ses opinions.



ESSAI

SUR

L'ART ORATOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualités que l'Orateur doit avoir reçues de la nature.

QUEL que soit l'art dans lequel on aspire à se distinguer, il faut être doué de qualités que les préceptes ne sauraient donner. Vous pouvez apprendre d'un artiste à faire une statue; mais si nouveau Prométhée vous ne dérobez le feu divin, vous ne l'animerez jamais.

Pour juger quelles sont les qualités que l'orateur doit avoir reçues de la nature (1), formez-vous une

(1) Si, comme il est probable, on les doit en partie à son organisation, il est bien plus certain encore que l'éducation que chacun de nous reçoit de tous les objets qui l'environnent, con-

idée juste de lui. Ayant une grande influence sur les projets, sur les décisions, sur le sort de ceux qui l'environnent, ne fût-il que simple citoyen, il exerce une véritable magistrature. Sa gloire, aux yeux de la postérité, ne peut être uniquement fondée sur ses talens, mais aussi sur l'usage qu'il en a fait; et je ne pense pas qu'autant de vénération fût attachée à la mémoire de Démosthène et de Cicéron, s'ils n'eussent lutté tous deux contre les destinées fatales de leurs patries.

Il ne s'agit donc pas de former seulement un écrivain qui, dans le silence du cabinet, traite avec éloquence des sujets trop indifférens aux ennemis de sa patrie, pour que son repos en soit jamais troublé; et qui, lors même qu'il entrera dans des discussions périlleuses, donne son opinion loin du danger. L'orateur paie plus cher les services qu'il rend à ses semblables : en opposition constante avec les ennemis de son pays, c'est corps à corps qu'il lutte contre ceux dont il attaque les projets. Il trahit ses devoirs s'il ne proclame la vérité toutes les fois

tribue beaucoup à les donner; et si je les nomme reçues de la nature, c'est parce que nous ne réduirons jamais en art les moyens qu'elle met en usage pour former les grands hommes. Je crois seulement que nous pourrions, et c'est bien l'essentiel, porter très-loin l'art de rendre les hommes bons.

qu'elle ne peut être funeste qu'à l'homme assez courageux pour la dire. Ainsi, pour surmonter les obstacles et les périls dont sa carrière est semée, il a besoin de qualités qui ne peuvent, sans doute, être étrangères au premier, mais qui ne lui sont nécessaires que dans un degré bien inférieur.

Ces réflexions me portent à penser que les succès de l'orateur dépendront beaucoup de son caractère. Il faut qu'il soit grand, comme les entreprises que peut exiger le bien public, supérieur aux obstacles qui leur seraient contraires : la force et l'élévation d'ame doivent en être la base. En plaçant celui qui les possède au-dessus des circonstances et de la plupart des autres hommes, elles lui font sentir la possibilité d'exécuter de grands desseins, et font perdre aux dangers ce qu'ils auraient d'effrayant pour d'autres. Une ame élevée se passionne, s'enflamme pour tout ce qu'il y a de beau, d'utile et de juste ; la tyrannie, ainsi que tout ce qui blesse ses idées d'ordre et d'harmonie, l'indigne ; c'est pour elle que la vertu, la liberté, la gloire brillent de tous leurs charmes. Celui qui joint la force à l'élévation d'ame, quand le moment d'exécuter un dessein généreux approche, garde ce calme si nécessaire pour prévoir, décider promptement, et cependant avec

prudence. D'un côté, la supériorité de son caractère accable ses adversaires ; de l'autre, elle inspire une grande confiance aux hommes dont il soutient les intérêts ; ils en prennent dans leurs propres forces en voyant les siennes, et n'hésitent pas à se déclarer pour lui. L'homme qui n'a que le don de la parole est nul dans les jours de péril ; tandis que les dangers servent à la gloire de celui qui reçoit la force d'ame en partage ; ce sont eux qui lui font déployer toutes les ressources du génie, de l'éloquence et du courage.

A ces qualités nous demanderons que son caractère unisse encore la sensibilité. Beaucoup de force d'ame peut, au premier coup-d'œil, paraître l'exclure ; mais l'élévation est le point qui les unit. C'est par elle que le sage, étranger à la plupart des erreurs des hommes, ne l'est pas à leurs peines ; que fort dans sa propre infortune, il s'attendrit sur les leurs ; et voilà ce que doit être l'ame de l'orateur. Sans la sensibilité il ne pourrait remplir la mission qu'il a reçue, puisqu'elle exige qu'il identifie son bonheur avec celui de ses semblables, qu'il ne respire que pour servir sa patrie et les malheureux. Ajoutez que les talens portent l'empreinte du caractère. Les premières qualités dont nous avons parlé donneront à l'orateur cette diction mâle, sévère, qui frappe,

étonne, confond ; mais la force soumet, et ne fait que soumettre, elle blesse les organes faibles, elle humilie l'amour-propre. Un grand moyen de captiver les esprits serait donc ôté, si la sensibilité ne venait jamais donner cette éloquence douce, persuasive, si propre à gagner les cœurs, presque toujours si sûre de son effet, et qui plaît au plus grand nombre. Enfin, ce mélange heureux d'élévation, de force et de sensibilité, me paraît former le caractère le plus parfait que la nature puisse donner à celui qu'elle crée pour influencer sur le sort de ses semblables.

Je me suis plu à considérer la vertu comme naturellement unie à l'élévation d'ame. Oh ! il est indispensable, pour que l'orateur atteigne son but et la gloire, qu'elle dirige son caractère, quelque grand qu'il puisse être. Sans elle une ame qui contient les germes de l'élévation, se forme de fausses idées de grandeur et s'égare ; sans elle la sensibilité n'est plus qu'un sentiment vague qui manque de son véritable aliment, et qui quelquefois dégénère en faiblesse ; la force d'ame même a besoin d'en être soutenue pour ne se lasser jamais. La vertu est nécessaire à l'orateur pour discerner ce qui est utile ; elle lui est nécessaire pour avoir le courage d'entreprendre de l'exécuter. Et de quels moyens de succès n'est-elle

pas la source ? Elle inspire la confiance , commande le respect : ceux même qui ne suivent plus sa voix rougiraient de s'élever hautement contre elle ; et croyez qu'il n'est chez aucun peuple assez d'immoralité , pour que la réputation de celui qui parle soit indifférente à ceux qui l'écoutent.

Il est essentiel de faire observer que la vertu exige davantage de l'orateur que du simple citoyen. Le dévouement est au nombre de ses devoirs journaliers, on peut lui demander compte du bien qu'il n'a pas osé faire : et n' imaginez pas qu'il puisse être moins sévère sur ses mœurs , dans sa vie privée , que celui qui n'est pas chargé d'aussi importans devoirs. Si dans ses relations particulières il commet quelques actions indignes des fonctions qu'il veut remplir , qu'il craigne d'avoir perdu le droit d'embrasser en public la cause de la vertu , et que le peuple ne lui défende d'en profaner l'éloge. Mais ce bien , source de tout ce qu'il y a d'utile et de beau dans les actions des hommes , ce bien nécessaire dans les plus hautes entreprises , comme dans les détails qui remplissent le cercle de la vie , nul n'en est privé par la nature.

Après avoir tracé les qualités qui conviennent au caractère de l'orateur , occupons-nous de celles

de son esprit. Déjà nous avons vu qu'elles dépendent beaucoup des premières; il est même impossible de les avoir à un haut degré, si l'on n'a pas une ame élevée. Les plus précieuses que l'on puisse demander à la nature, sont réunies dans le génie; ce feu sacré qui brûle les artistes, les poètes et les orateurs, fait atteindre à ceux qu'il anime le plus haut degré de la gloire, par des routes inconnues au reste des hommes. Celui qui ne le possède point peut être spirituel, écrivain estimé, il peut acquérir une réputation, briller; mais il s'éclipse à l'instant où l'homme de génie paraît. J'ai lu ce que divers auteurs ont écrit sur ce don divin; leurs recherches en donnent moins l'idée qu'une page immortelle produite par ce feu créateur; et de toutes les définitions qu'on pourra trouver, la meilleure ne vaudra rien encore, parce qu'elle sera sans génie. Pour essayer du moins de faire sentir de quel genre est le charme qu'il donne aux productions des hommes, ayons recours à un exemple: Le plus grand de nos orateurs disait à un de ses collègues, qui jouissait de quelque célébrité (1): *Il n'y a point de divinité en toi.* Cet homme manquait de génie.

(1) Mirabeau à Barnave.

Après avoir demandé pour l'orateur ce don heureux, il devient inutile d'entrer dans le détail des qualités que doit réunir son esprit : telles que la rectitude du jugement, l'étendue de la pénétration, la rapidité du coup-d'œil, la richesse de l'imagination. Le génie tel qu'on peut le concevoir, serait le degré de perfection de toutes ; mais la perfection n'est pas du domaine de l'homme, il reçoit du génie une partie de ces qualités, portées à un très-haut degré, et de quoi faire oublier qu'il n'a les autres que faiblement ou même qu'elles lui manquent.

La mémoire était placée par les anciens au rang des dons les plus utiles à l'orateur. En effet, elle est essentielle, d'abord, comme moyen d'acquérir des connaissances, ensuite considérée relativement à la prononciation du discours. Le lire, c'est ôter la vie à l'éloquence, c'est perdre les immenses avantages qui peuvent résulter de la manière de le prononcer. Elle est nécessaire encore pour improviser ; car on ne le fait avec succès qu'autant qu'une mémoire heureuse retrace facilement les connaissances acquises sur le sujet qu'on veut traiter à l'instant. Elle peut, comme toutes les autres qualités, être perfectionnée beaucoup par l'exercice.

Enfin il en est de purement physiques très-utiles

à l'orateur : ce sont des dons précieux qu'un organe sonore et flexible ; une physionomie mâle , sur laquelle les passions se peignent avec rapidité. Il en est un encore dont les avantages sont bien grands : si des soins constans peuvent vaincre quelques défauts physiques , rarement il en est ainsi d'une santé trop faible pour soutenir de longs travaux. Une des choses qui me portent à croire que l'état le plus heureux pour les sociétés , n'est pas celui où elles sont parvenues à avoir besoin des sciences , c'est l'effet que ce genre de travail produit sur notre physique. Cependant de tous les hommes qui les cultivent , nul n'a plus besoin que l'orateur d'être en état de résister à de nombreuses fatigues. Souvent ce sont les circonstances qui lui commandent ses travaux ; il est forcé de s'y livrer au moment où le bien public l'exige ; il faut ensuite qu'il se fasse entendre dans de vastes enceintes , souvent en y prononçant des discours d'une longue étendue. Si vos forces se refusent à de telles épreuves , servez votre patrie par vos écrits , vous ne pouvez être orateur.

Celui qui reçut de la nature les qualités dont je viens de tracer l'esquisse , s'élèvera , pour ainsi dire , seul ; loin qu'il ait besoin qu'on l'excite , il fran-

chirait les obstacles qui lui seraient opposés. même il n'est pas maître d'étouffer son forcé d'en suivre l'impulsion, une inquiétude agitation secrète, lui fera chercher les circonstances propres à lui donner l'essor; qu'elles furent, alors seulement il se trouvera dans la situation qui lui convient.

Un jeune homme ne doit point se décourager lorsqu'il entend demander que l'orateur réunisse de qualités éminentes. D'abord on peut se distancer sans les posséder toutes; la carrière de l'orateur n'est pas semée des mêmes dangers que celle du poète; on peut y rester avec honneur à de longues distances du terme, qui ne fut atteint que par un petit nombre d'hommes. Il faut cultiver le talent de la parole pour l'intérêt public et pour le propre; et si la nature ne crée qu'à de longs intervalles quelques hommes qu'elle prend plaisir à former, pour nous montrer les plus belles qualités réunies, elle accorde à chacun le pouvoir de chercher à faire le bien dans la sphère où le placent ses talens. Sans en avoir de transcendans, avec la simplicité et les connaissances que le zèle suffit à faire acquérir, on peut dans le sanctuaire de la justice, et même à la tribune, se rendre utile.

mériter l'estime. Peut-être est-ce là le partage qu'il faut demander pour ceux dont on désire le bonheur ; avec plus de moyens on s'élève à bien des périls!... Mais ne font-ils qu'irriter l'ardeur qui vous presse de bien mériter de vos semblables ? Si vous êtes jeune, comment connaîtrez-vous déjà si vous fûtes doué des qualités dont j'ai parlé ? Ce sont les circonstances qui leur font prendre l'essor ; souvent elles seules en révèlent le secret à celui qui les possède. Multipliez avec ardeur vos connaissances, et soyez embrasé de l'amour du bien public : souvent le citoyen ignore une partie de ses talents, il croit ne servir que sa patrie, et se couvre de gloire.

C H A P I T R E I I.

Des études de l'Orateur.

L'ART concourt avec la nature à former l'orateur. Vous pressentez que ses études ne doivent pas se borner à cultiver le talent de la parole ; que serait ce talent sans les connaissances relatives aux sujets que l'on veut traiter ? Otez-les, il ne reste que des

mots et des phrases, qui ne sont pas plus louches qu'ils ne peuvent éclaircir une discussion, et ne prendre la délibération la plus sage.

Celui qui veut rendre d'importans services à la patrie, devrait être en état de parler sur tous les objets qui ont rapport aux intérêts du peuple, et de leur faire voir les avantages qu'on y voit au premier coup d'oeil. On observe qu'une instruction étendue donne à l'esprit une liberté, une facilité, une sorte d'assurance, qui ne saurait avoir l'homme circonscrit dans un cercle étroit. Bien qu'il y ait des sciences plus utiles que d'autres, toutes se lient, se prêtent des secours ; et plus on en possède, plus on trouve en soi de ressources. On ne craint aucune de celles dont on veut faire usage, et on jette nos regards sur les sciences qui semblent étrangères à l'objet des travaux de l'orateur, par exemple, que l'histoire naturelle ou la physique, avec nous verrons que non-seulement elles offrent à l'esprit un moyen d'élever son esprit en agrandissant le cercle de ses idées, et qu'elles lui sont nécessaires pour approfondir certains sujets dont il peut avoir besoin ; mais encore qu'elles présentent de nouvelles ressources pour une infinité d'autres, et qu'il aura occasion de faire de nouvelles pensées heureuses qu'il ne devra qu'à leur secours. Cependant la faiblesse de l'esprit humain

mettant pas, même à l'homme le plus heureusement formé, d'approfondir beaucoup de connaissances, on sent qu'il faut se livrer particulièrement à quelques-unes, et ne cultiver les autres que comme accessoires.

Dans les premières années de la jeunesse on étudie sans méthode, et à peu près sans but. Beaucoup d'hommes, sous ce rapport, sont jeunes toute leur vie; évitant la réflexion comme un travail pénible, ils se contentent de puiser au hasard dans les livres, des opinions, des jugemens et des systèmes. Mais celui qui veut fournir une carrière difficile, doit sentir de bonne heure la nécessité de retourner sur ses pas, et de refaire ses études.

Alors il est naturel de commencer par l'analyse de l'entendement humain, pour arriver à l'art de raisonner, afin d'acquérir ainsi les connaissances qui sont nécessaires pour se guider dans l'étude de toutes les autres. La science du raisonnement n'est plus cette science barbare qui ne laissait dans le cerveau que des mots et de la confusion; elle ne s'occupe plus à faire deviner des énigmes, elle doute, analyse et s'arrête là où l'évidence lui manque; elle n'a plus pour but de revêtir l'ignorance d'un appareil scientifique, mais d'indiquer à celui qui cherche la vérité, la marche la plus simple pour acquérir des connaissances et pour les communiquer.

Celui qui veut devenir orateur, applique sa méthode à la connaissance de l'homme et des hommes, dont vous sentez facilement la pensable nécessité; il veut leur être utile, qu'il les persuade: il ne pourra puiser en partie de ses moyens que dans la connaissance qu'il aura d'eux.

L'étude de l'homme et celle de la morale sont indivisibles, car la morale a sa base dans l'organisation même. Lorsqu'il connaît l'homme, le bonheur auquel l'homme fut destiné par la nature, quels devoirs elle attacha sa félicité, les biens et les maux réels, la source et le but de celle des vertus et des vices; il faut connaître les hommes modifiés par les âges, par les sexes, par les rangs qu'ils occupent, par les usages, les vernemens, les religions, et toutes les circonstances qui influent si puissamment sur eux. Il faut connaître les changemens qu'elles apportent aux mœurs, le cours que prennent les passions dans diverses situations, comment elles s'égalisent, comment on peut calmer les unes, exalter les autres, et un mot les diriger; car toute cette étude a pour principal de lui faire trouver dans ses connaissances les moyens de captiver leurs esprits et de gouverner leurs volontés.

Je n'ai donc pas besoin de dire qu'il doit surtout connaître ses concitoyens. Il aura toujours quelque chose à apprendre dans la longue étude des hommes; l'observation, l'expérience (heureux ceux à qui elle n'a pas coûté trop cher): voilà les grands maîtres.

Pour apprendre à connaître le cœur humain, il est nécessaire de se replier souvent sur soi-même; il faut profiter, pour perfectionner ses qualités morales, des recherches qu'on fait alors. L'orateur examinera de quels préjugés, de quelles faiblesses, de quels vices il lui reste à s'affranchir. Il se nourrira de cet esprit philosophique qui voit d'un œil non prévenu les plaisirs et les misères de la vie; qui apprend à ne pas trop compter sur la reconnaissance des hommes, à ne pas faire dépendre d'eux son bonheur, et cependant à les servir, à se dévouer pour eux, parce que se rendre utile à ses semblables, c'est pratiquer la vertu; et qu'elle est, tout bien considéré, ce qu'il y a de plus conforme à notre bonheur, ses jouissances étant les plus pures, les plus durables, et les seules qu'on ne puisse enlever à celui qui se les est procurées. Il se nourrira de cet esprit philosophique, qui voit avec indifférence beaucoup d'objets pour lesquels les hommes

ont le malheur de se passionner ; qui rend indulgent pour leurs faiblesses et dirige les pensées, les espérances, les passions vers le terme de la superstition, de la tyrannie, et de tout ce qui concourt à rendre l'espèce humaine méchante et malheureuse ; qui donne la force de ne les servir jamais, en préparant, par des jours consacrés au bonheur de ses semblables, à quitter la vie, sans faiblesse comme sans remords, quand la nature ou les hommes l'exigeront. C'est ainsi qu'il perfectionnera le grand caractère qu'il aura reçu de la nature, ou s'il n'a que de faibles moyens, c'est encore ainsi qu'il les utilisera.

Si j'ai parlé d'abord de l'étude de l'homme et de celle des hommes, ce n'est pas que je veuille fixer un ordre positif dans lequel on doive acquérir des connaissances. Plusieurs ont entre elles des rapports si multipliés, qu'il faut passer fréquemment de l'une à l'autre, ou plutôt les embrasser à-la-fois ; d'ailleurs, j'ai fait assez entrevoir que l'étude dont je viens de parler exige tout le temps de la vie.

L'orateur doit approfondir l'étude de la législation. Il en examine d'abord la théorie, les principes généraux, aussi simples, aussi évidens et non moins immuables que ceux de la morale dont ils dérivent. Il examine ensuite comment le législateur doit varier

les moyens qu'il emploie pour réduire cette théorie en pratique, selon l'étendue de l'état, la population, les mœurs des habitans, les arts qu'ils exercent, leurs voisinages et d'autres circonstances.

Il étudie les diverses constitutions connues pour découvrir les germes de prospérité et ceux de décadence qu'elles portaient en elles; il fait sur-tout un examen particulier de celle de son pays.

Il puise dans l'histoire des connaissances analogues à celles dont nous parlons. Pour supporter une aussi triste étude que celle de ces longues annales des folies et des malheurs des hommes, il faut les lire comme jadis Machiavel et Gordon étudiaient Tite-Live et Tacite, s'instruire par l'expérience des temps passés, y puiser des exemples utiles à ses contemporains.

Un champ bien vaste s'ouvre à ses travaux; aucune partie de l'administration ne lui doit être étrangère. Il est rare qu'on ait une constitution à créer ou même à réformer; mais toujours il faut surveiller et améliorer l'administration. Ses principales parties concernent l'éducation, l'agriculture, le commerce, les arts, les finances, la justice, les armées, la diplomatie. Si dans la foule des sujets que présentent ces diverses parties il en est qui vous paraissent

arides, je vous ferai d'abord observer que le public ne doit pas espérer avoir sans cesse briller ses talens oratoires; ensuite, que la mélioration d'une branche d'administration vous paraît peut-être point intéressante, les gences ou les prévarications qui s'y sont importent à la prospérité, à la sûreté peut-on offrir alors des sujets plus dignes de l'éloquence?

Tandis que l'orateur acquiert de nombreuses naissances, il doit s'exercer à présenter sous des formes heureuses les idées qu'il leur doit parvenir, plusieurs études sont nécessaires de la grammaire apprend à s'énoncer correctement c'est encore la logique qui enseigne à classer les idées dans le meilleur ordre, à démêler les raisonnemens faibles ou faux de ses adversaires ainsi qu'à rejeter ceux qu'on serait tenté d'employer. Ses rapports avec l'art oratoire sont intimes, qu'il faut que leur étude marche de pair. Avec la logique seule on raisonne bien, mais on ne serait pas orateur, et sans elle on ne serait qu'orateur médiocre. Enfin, l'art dont nous occupons, sans pouvoir suppléer à la nature, indique à celui qui les reçoit

uns des moyens d'en tirer tout le parti possible.

Une étude qui ne peut manquer de plaire et d'être fort utile à l'orateur, est celle des ouvrages de ceux qui l'ont précédé dans la carrière; c'est-là qu'il trouvera les préceptes en exemples, des leçons toujours intéressantes, et d'abondantes matières à ses réflexions. Les orateurs ne lui offriront pas seuls des modèles et des secours: tandis que les écrits des philosophes l'enrichiront d'idées, le style des poètes embellira le sien; en les lisant il sentira le besoin de peindre ses idées et de rendre la vérité séduisante. J'augurerai bien de lui, si tout ce qui porte l'empreinte du génie excite son enthousiasme; s'il se plaît à payer un tribut d'hommage aux grands hommes: c'est un des signes du vrai talent, que de sentir combien il est difficile d'atteindre à cette hauteur à laquelle nous les appercevons; il faut avoir en soi quelque chose de ce sentiment qui produisit les beautés de leurs ouvrages pour se prosterner devant elles. Mais je dois faire une observation importante; qu'il se garde de devenir imitateur: qu'il lise les grands écrivains pour s'instruire à leur école, pour recueillir quelques étincelles de ce feu divin, qui de leurs ames passa dans leurs ouvrages; mais le fruit de ses travaux est perdu, si, plein d'enthous-

siasme pour l'un d'eux, il imagine qu'on ne peut, sans s'égarer, quitter ses traces, et s'il s'asservit à sa manière. On peut égaler un grand orateur, mais ce ne sera jamais en l'imitant. Qu'il conserve à ses talens leur caractère propre, leur teinte originale; qu'il soit quelque chose ou rien, mais qu'il soit lui-même.

C H A P I T R E I I I .

Des Préceptes en général.

L'AVANTAGE des préceptes est de faciliter les recherches au talent, en lui indiquant la route que l'expérience fait regarder comme la meilleure, et de diminuer le nombre des défauts qu'il mêle aux beautés qu'il produit, quand ses seules forces le dirigent. Leur désavantage est de contribuer à le rendre imitateur, et de lui donner quelques erreurs, parce qu'ils ne sauraient être parfaits.

Examinons si nous devons nous astreindre à tout ce qui nous est présenté comme règle, ou s'il est beau de les dédaigner toutes comme des entraves qui ne peuvent qu'arrêter l'essor du génie.

Je connais des règles immuables, celles qui sont puisées dans la nature des choses auxquelles on les applique : ceci va s'éclaircir. Lorsqu'on prend la défense d'un accusé, et qu'il est nécessaire de prévenir les juges en sa faveur, on doit parler d'un ton calme et modeste, montrer qu'il met une entière confiance dans leurs lumières et leur intégrité, user, en un mot, de tous les moyens de ce genre qui peuvent faire atteindre le but qu'on désire. Dans d'autres circonstances le début du discours devra naturellement être d'un genre opposé. Un traître conspire, il paraît au sénat; à son aspect l'indignation se peint sur tous les fronts : saisissez cet instant, tonnez; portez l'épouvante dans le cœur du coupable, et votre courage dans tous les autres. Les règles de ce genre sont évidemment justes, parce qu'elles naissent évidemment de la nature des choses. Celles-là sont bien indépendantes de la volonté des rhéteurs; avant qu'ils écrivissent leurs traités, la nature donnait aux passions leurs différens accens, elle inspirait les hommes dont les écrits leur ont fourni depuis des préceptes et des exemples. Ceux qui croiraient rehausser le génie en le disant indépendant de toutes les règles, n'auraient donc pas des idées justes; loin qu'il veuille s'affranchir de celles qui portent le ca-

ractère que nous venons d'observer, lui seul les connaît bien, seul il a des forces suffisantes pour les suivre presque toutes; il atteindrait la perfection s'il pouvait n'en blesser aucune. Ajoutons que sans doute il en découvre que nous n'entrevoyons pas, dont peut-être il ne pourrait rendre compte, mais dont les résultats nous charment dans ses ouvrages.

Dans la littérature il est des règles uniquement fondées sur l'observation de ce qui plaît davantage aux hommes éclairés; telle est celle qui veut que le poème et la tragédie soient écrits en vers. Relativement au premier de ces ouvrages, elle est, je crois, moins impérative aujourd'hui, et le Télémaque y contribua sûrement davantage que tous les raisonnemens qu'il eût été possible de faire avant qu'il parût. Des règles établies par le goût des hommes les plus instruits ne doivent pas être légèrement rejetées; avant de s'en affranchir il faut être sûr de compenser, par des beautés assez grandes, les sacrifices qu'on exige. Mais il est certain qu'on ne peut contraindre le génie à se rendre esclave du goût qui paraît dominer; il ne relève que de la nature, et s'il recule les bornes de l'art, si son indépendance est pour nous la source de jouissances nouvelles, on ne s'informerait pas long-temps si les critiques s'en

offensent. Au reste, si les poètes ont quelques règles du genre de celles que je viens d'indiquer, je ne vois pas qu'il en soit de même des orateurs ; sans doute parce que le but auquel ceux-ci doivent tendre, laisse moins d'arbitraire dans les moyens qui peuvent y conduire.

En donnant pour règle des préceptes arbitraires on devait arriver à en donner d'absurdes. Souvent les rhéteurs et les auteurs de poétiques puisèrent bien moins celles qu'ils nous donnèrent dans la nature des choses, source à laquelle il fallait toujours remonter, que dans les ouvrages des hommes généralement admirés : on a fait plus, on a composé des traités d'après d'autres traités, et l'on a vu la foule, et même les talens, se soumettre à des règles bizarres, qui n'avaient d'autre base que les préjugés d'un pédant ou l'erreur d'un homme éclairé. Il fut, par exemple, prescrit aux sermonnaires de ne jamais manquer d'annoncer à leur auditoire l'exacte division de leurs discours. Dacier prouve, par je ne sais quelle règle d'Aristote, que le dénouement de *Rodogune*, l'une des plus belles productions du génie de nos tragiques, est évidemment mauvais ; et combien ne pourrait-on pas multiplier les exemples de ce genre !

C'est nécessairement dans l'une des trois classes que je viens d'indiquer que vous devrez ranger tous les préceptes qui vous seront offerts. De quelque autorité qu'ils soient revêtus, examinez-les avant de les adopter; c'est le meilleur moyen pour s'en pénétrer s'ils sont exacts. Songez aussi qu'il ne faut guère les considérer que comme indiquant les objets sur lesquels il faut porter ses réflexions, et comme rendant la méditation plus facile. C'est-elle qui nous instruit de la justesse des préceptes, ou nous donne les moyens de les rectifier; c'est elle qui peut seule suppléer à la foule de détails dans lesquels ils ne sauraient entrer; quand même ils le pourraient, il faudrait se garder d'en faire usage à ce point, on ne formerait guère que la mémoire, et l'esprit deviendrait paresseux. Des élèves qu'il faudrait toujours conduire par la main ne pourraient aller bien loin: lorsqu'un certain nombre d'idées leur a été donné, qu'ils méditent, qu'ils lisent, qu'ils écrivent, et ils deviendront ce que la nature permet qu'ils soient.

En examinant les réflexions et les préceptes que je vais présenter, ne perdez jamais de vue que l'orateur a pour but d'amener à son opinion ceux auxquels il s'adresse, ou, s'il n'a rien à prouver, de

leur faire parfaitement connaître ce dont il fait le récit, et qu'on ne doit regarder comme des beautés que ce qui peut concourir à son but.

CHAPITRE IV.

De l'Éloquence.

LE talent d'émouvoir et de faire passer dans les autres les sentimens dont on désire les animer, est l'éloquence. Elle existe dans tout discours qui produit ces effets, quelques défauts que les grammairiens et les rhéteurs puissent d'ailleurs y trouver.

Tous les moyens donnés à l'homme pour exprimer ses affections, ses idées, peuvent faire éprouver les effets de l'éloquence. Si le meilleur discours ne produit point à la lecture autant d'effet que lorsqu'on l'entend prononcer, c'est parce que le geste, la physionomie, les inflexions de la voix, tous les mouvemens ont leur éloquence, et qu'à la tribune elle donne une nouvelle vie à celle des paroles. Lorsqu'un écrivain m'en rapporte de remarquables, s'il ne sait peindre le geste, l'attitude qui les accompagnaient,

je ne vois point ses personnages, je cherche leur action, et le tableau perd de son effet comme de sa vérité.

Il est des circonstances où l'idée rendue seulement par le geste, fait une impression bien plus vive que celle que pourraient produire les paroles. Un guerrier, faussement accusé, rappelle les services qu'il rendit à sa patrie : ses discours les plus véhémens portent-ils autant d'émotion dans les ames, que lorsque, suffoqué par l'indignation, il se tait et découvre sa poitrine couverte de cicatrices? Dans le geste de lady Macbeth, qui, somnambule, croit voir du sang sur ses mains, les frotte pour l'effacer, et croit toujours le voir; quelle effrayante expression du remords! Quand le geste n'est pas accompagné des paroles, il se rapproche de la langue des signes, cette langue si puissante qui se fait comprendre des plus ignorans et frappe les plus éclairés. Le poignard de Lucrece, la robe sanglante de César contribuèrent plus, peut-être, à changer le sort des romains, que les discours des orateurs qui exposèrent à la vue du peuple ces objets de commisération et de vengeance. Citons encore un exemple et puisons-le dans un autre genre. Dans l'Inde les amans se déclarent leur amour en se donnant des fleurs; ils composent des bou-

quets dont les couleurs expriment leurs craintes, leurs espérances et leurs désirs. Une fleur dont la corolle est d'un rouge ardent et le centre noirâtre, est l'emblème d'un cœur brûlant et désespéré. Ce langage a son éloquence ; comme le nôtre il fit verser des larmes, enivra de bonheur, consuma de jalousie, et je ne sais s'il n'a pas quelque chose de plus séduisant que les paroles. Enfin en étudiant dans la législation et l'histoire les effets de la langue des signes, vous vous convaincrez qu'on frappe plus généralement et plus fortement en s'adressant aux yeux qu'au sens de l'ouïe.

Le silence et l'immobilité réunis peuvent être éloquent, puisqu'ils peuvent exprimer certaines affections de notre ame. Flavien se rendant à Rome pour appaiser Théodose en faveur des habitans d'Antioche, s'agenouille sur les marches du palais, il courbe son front vers la terre, et, les yeux noyés de larmes, il demeure immobile, en silence, jusqu'à ce que l'empereur ayant apperçu dans cet état ce vieillard, dont les vertus commandaient le respect, court à lui, le relève et l'invite à parler. Qui pourrait ne pas sentir combien cet exorde dut être éloquent ? Les tragiques grecs, qui possèdent si bien le secret de porter de vives émotions dans les ames,

offrent plusieurs exemples de l'éloquence du silence. Dans une tragédie d'Euripide, Hercule, dont la déesse qui le hait a troublé la raison, dans un accès de fureur méconnaît ses enfans et les tue. Quand, revenu à lui, il apprend de quel sang il est couvert, glacé d'horreur, le désespoir se concentre dans le fond de son cœur, il se voile le visage et demeure immobile, tandis que son père et son ami déplorent son infortune. Mettez dans sa bouche des discours pathétiques, vous ne me causerez point une impression aussi profonde que celle que produit sur moi la vue d'Hercule étendu sur la terre, immobile et muet de douleur.

L'éloquence n'est pas exclusivement le partage des orateurs, leurs ouvrages ne vous en offriront pas seuls des modèles : elle brille dans ceux des poètes, revêtue des charmes de leur art ; dans ceux même des philosophes, lorsqu'ils nous parlent de nos plus grands intérêts avec le ton brûlant de la vérité. Une ame ardente, une imagination vive trouvent des occasions de lui donner l'essor en s'occupant des sujets les plus abstraits : ainsi Rousseau est éloquent en écrivant sur la législation, Smith en traitant des impôts, Garat en faisant l'analyse de l'entendement humain ; enfin je dirai

qu'aucun genre, quelque simple qu'il soit, n'exclut l'éloquence, pourvu qu'il soit susceptible d'être écrit avec chaleur, et que le sujet intéresse vivement celui qui le traite. Mais la tribune est son sanctuaire; ce n'est que là que tous les moyens se réunissent pour ajouter à ses forces, qu'elle fait éclater ses plus beaux mouvemens, et produit ses plus étonnans effets.

La définition que j'ai donnée de l'éloquence fait assez connaître que je ne pense pas qu'on l'étudie comme la rhétorique. Je la considère comme un talent plus généralement répandu qu'on ne le croit d'ordinaire, auquel l'art ajoute infiniment de moyens de succès, mais qu'il ne peut point donner. Sa source est dans l'ame profondément pénétrée de celui qui parle : l'instituteur le plus habile ne peut l'enseigner à ses élèves, et sur des bords incultes le sauvage est éloquent. Qu'un habitant de la campagne, indigné, parle d'une vexation qu'on lui a fait éprouver; son langage, quoique grossier, sa physionomie, tous ses mouvemens auront une éloquence pleine de vérité. Tout homme en trouve dans son cœur dès qu'un vif intérêt l'anime.

Voici des traits de la plus belle éloquence : écoutez, et dites si vous y entrevoyez rien qui appartienne

à l'art, si vous pensez qu'il puisse enseigner à en créer de semblables.

Un général musulman est tué; ses troupes découragées prennent la fuite; un capitaine s'écrie : « Lâches, » où courez-vous? on vous dit que Dérar est tué; » qu'importe, Dieu est vivant et vous regarde, marchons. »

Écoutez ces mots d'un matelot, qui firent déclarer la guerre par l'Angleterre à l'Espagne : « Quand les » espagnols, après m'avoir mutilé, me présentèrent » la mort, je recommandai mon ame à Dieu et ma » vengeance à ma patrie. »

Voilà, dit-on, l'éloquence naturelle; mais il n'y en a pas deux : dans l'homme qui possède le plus de connaissances, comme dans celui dont l'esprit est le moins cultivé, son principe est toujours le même, il est toujours dans leurs ames profondément pénétrées. Veut-on en conclure que la culture de l'esprit devient inutile? Je me hâte de répondre que son influence n'en est pas moins immense; et d'abord on ne peut être éloquent que lorsqu'on parle de choses que l'on connaît bien; ainsi l'homme ignorant est circonscrit dans un cercle fort étroit; lui, sa famille, quelques bienfaits et quelques actes d'oppression qui le touchent de près,

voilà les seuls objets sur lesquels il peut l'être; tandis que l'homme qui, par une étude suivie, étendit la sphère de ses connaissances, peut déployer ce talent dans tous les sujets qu'elle a mis à sa portée. Si les hommes incultes sont éloquens lorsqu'un vif intérêt les presse, s'ils trouvent alors des manières de s'exprimer qui nous étonnent et que nous n'aurions, peut-être, pas rencontrées, parce qu'à force d'études faites d'après les autres, nous appartenons moins à nous-mêmes et nous devenons imitateurs; dès que leur chaleur se modère, leur génie les abandonne, ils ont peine à classer leurs idées dès qu'ils y mettent de la réflexion; les expressions justes ne s'offrent plus à leur esprit, et les idées y restent confuses. Il faut avoir fait un travail soutenu pour être en état d'apprécier et pour s'être rendu familiers les tours et les expressions que fournit la langue dans laquelle on s'énonce; ils s'offrent facilement à celui dont l'esprit est cultivé; il n'est rien, en quelque sorte, qu'il ne puisse exprimer. Par suite du même avantage, il ne dépare point ses momens heureux par d'autres sans goût et sans force, un trait sublime par des choses insoutenables; il ne peut toujours être éloquent, mais il parle toujours bien. C'est encore l'étude qui peut seule enseigner

Le premier bienfait que vous lui devez, sera d'adopter pour toutes vos études la méthode qui est indiquée par la nature même, et qu'il faut suivre de bonne heure si l'on ne veut changer de route à chaque instant, se traîner sur les pas d'autrui, et confondre sans cesse l'erreur avec la vérité : cette méthode générale consiste à observer et à méditer. L'instruction est répandue dans tout ce qui nous environne, on l'y recueille en observant; et en réfléchissant sur ses observations, en les comparant, on en tire tout le fruit possible. Soyez sûr qu'on ne sait bien que ce qu'on apprend soi-même : ainsi, on possède très-différemment une vérité, quand on ne la connaît que pour l'avoir lue, que lorsqu'on la doit à ses propres réflexions, ou qu'on s'est assuré qu'elle est réellement ce qu'elle paraît être au premier coup-d'œil, en refaisant les raisonnemens de l'auteur, en examinant s'ils sont justes et s'ils doivent conduire à la conséquence qu'il adopte. Ce n'est qu'en méditant qu'on peut embrasser l'ensemble et saisir les détails d'une science ou d'un sujet; découvrir l'erreur parée des dehors de la vérité, parvenir à rectifier ce qu'on croyait être des principes, à en établir d'une manière plus simple, et à en faire sortir de nouvelles et lumineuses con-

séquences. Les connaissances, pour celui qui réfléchit peu, ne tournent qu'au profit de sa mémoire, c'est de l'or emprunté qui ne le rend pas plus riche; faute de se les être appropriées, il ne peut raisonner qu'au hasard sur ce qu'il croit savoir, et s'il écrit, il ne fera que redire, probablement plus mal, ce que d'autres avaient dit avant lui. Il est des hommes qui se sont distingués dans la philosophie, dans les lettres, sans être aidés par aucun maître; il n'en est point qui ne l'aient été par la méditation. Accoutumez-vous donc de bonne heure à regarder l'observation et la méditation comme indispensables pour parvenir à s'instruire véritablement. Cette méthode peut paraître pénible et lente à un esprit inconsideré; mais elle acquiert chaque jour plus d'attraits : les découvertes, d'autant plus ravissantes qu'on les doit à soi-même, sont bientôt le prix du travail. Plus on en fait, plus celles qui restent à faire sont faciles, parce qu'on a plus de données pour découvrir ce qu'on ne connaît pas encore, et parce que l'exercice donne réellement des forces à l'esprit. Enfin, il en est de l'art d'observer et de méditer comme de beaucoup d'autres, dont les commencemens paraissent difficiles, et dont la passion augmente à mesure qu'on fait des progrès.

Celui qui veut devenir orateur, applique sa méthode à la connaissance de l'homme et des hommes, dont vous sentez facilement la pensable nécessité; il veut leur être utile, qu'il les persuade: il ne pourra puiser une partie de ses moyens que dans la connaissance qu'il aura d'eux.

L'étude de l'homme et celle de la morale sont indivisibles, car la morale a sa base dans l'organisation même. Lorsqu'il connaît l'homme, le bonheur auquel l'homme fut destiné par la nature, quels devoirs elle attachait à sa félicité, les biens et les maux réels, la source et le but de la morale, celle des vertus et des vices; il faut qu'il considère les hommes modifiés par les âges, par les sexes, par les rangs qu'ils occupent, par les usages, les vernemens, les religions, et toutes les circonstances qui influent si puissamment sur eux; il verra les changemens qu'elles apportent aux mœurs, le cours que prennent les passions dans diverses situations, comment elles s'égarent, comment on peut calmer les unes, exalter les autres, et par un mot les diriger; car toute cette étude a pour principal de lui faire trouver dans ses connaissances les moyens de captiver leurs esprits et de gouverner leurs volontés.

Je n'ai donc pas besoin de dire qu'il doit sur-tout connaître ses concitoyens. Il aura toujours quelque chose à apprendre dans la longue étude des hommes; l'observation, l'expérience (heureux ceux à qui elle n'a pas coûté trop cher): voilà les grands maîtres.

Pour apprendre à connaître le cœur humain, il est nécessaire de se replier souvent sur soi-même; il faut profiter, pour perfectionner ses qualités morales, des recherches qu'on fait alors. L'orateur examinera de quels préjugés, de quelles faiblesses, de quels vices il lui reste à s'affranchir. Il se nourrira de cet esprit philosophique qui voit d'un œil non prévenu les plaisirs et les misères de la vie; qui apprend à ne pas trop compter sur la reconnaissance des hommes, à ne pas faire dépendre d'eux son bonheur, et cependant à les servir, à se dévouer pour eux, parce que se rendre utile à ses semblables, c'est pratiquer la vertu; et qu'elle est, tout bien considéré, ce qu'il y a de plus conforme à notre bonheur, ses jouissances étant les plus pures, les plus durables, et les seules qu'on ne puisse enlever à celui qui se les est procurées. Il se nourrira de cet esprit philosophique, qui voit avec indifférence beaucoup d'objets pour lesquels les hommes

ont le malheur de se passionner ; qui rend indulgent pour leurs faiblesses et dirige les pensées , les espérances , les passions vers le terme de la superstition , de la tyrannie , et de tout ce qui concourt à rendre l'espèce humaine méchante et malheureuse ; qui donne la force de ne les servir jamais , en préparant , par des jours consacrés au bonheur de ses semblables , à quitter la vie , sans faiblesse comme sans remords , quand la nature ou les hommes l'exigeront. C'est ainsi qu'il perfectionnera le grand caractère qu'il aura reçu de la nature , ou s'il n'a que de faibles moyens , c'est encore ainsi qu'il les utilisera.

Si j'ai parlé d'abord de l'étude de l'homme et de celle des hommes , ce n'est pas que je veuille fixer un ordre positif dans lequel on doit acquérir des connaissances. Plusieurs ont entre elles des rapports si multipliés , qu'il faut passer fréquemment de l'une à l'autre , ou plutôt les embrasser à-la-fois ; d'ailleurs , j'ai fait assez entrevoir que l'étude dont je viens de parler exige tout le temps de la vie.

L'orateur doit approfondir l'étude de la législation. Il en examine d'abord la théorie , les principes généraux , aussi simples , aussi évidens et non moins immuables que ceux de la morale dont ils dérivent. Il examine ensuite comment le législateur doit varier

les moyens qu'il emploie pour réduire cette théorie en pratique, selon l'étendue de l'état, la population, les mœurs des habitans, les arts qu'ils exercent, leurs voisinages et d'autres circonstances.

Il étudie les diverses constitutions connues pour découvrir les germes de prospérité et ceux de décadence qu'elles portaient en elles; il fait sur-tout un examen particulier de celle de son pays.

Il puise dans l'histoire des connaissances analogues à celles dont nous parlons. Pour supporter une aussi triste étude que celle de ces longues annales des folies et des malheurs des hommes, il faut les lire comme jadis Machiavel et Gordon étudiaient Tite-Live et Tacite, s'instruire par l'expérience des temps passés, y puiser des exemples utiles à ses contemporains.

Un champ bien vaste s'ouvre à ses travaux; aucune partie de l'administration ne lui doit être étrangère. Il est rare qu'on ait une constitution à créer ou même à réformer; mais toujours il faut surveiller et améliorer l'administration. Ses principales parties concernent l'éducation, l'agriculture, le commerce, les arts, les finances, la justice, les armées, la diplomatie. Si dans la foule des sujets que présentent ces diverses parties il en est qui vous paraissent

arides, je vous ferai d'abord observer que le public ne doit pas espérer avoir sans cesse briller ses talens oratoires; ensuite, que si la mélioration d'une branche d'administration vous paraît peut-être point intéressante, les fraudes ou les prévarications qui s'y sont introduites sont si importent à la prospérité, à la sûreté de l'état, peut-on offrir alors des sujets plus dignes d'être traités par l'éloquence?

Tandis que l'orateur acquiert de nombreuses connaissances, il doit s'exercer à présenter sous des formes heureuses les idées qu'il leur doit faire parvenir, plusieurs études sont nécessaires. On apprend de la grammaire à s'énoncer correctement, c'est encore la logique qui enseigne à classer les idées dans le meilleur ordre, à démêler les raisonnemens faibles ou faux de ses adversaires, ainsi qu'à rejeter ceux qu'on serait tenté d'employer. Ses rapports avec l'art oratoire sont si intimes, qu'il faut que leur étude marche de front. Avec la logique seule on raisonnerait bien, mais on ne serait pas orateur, et sans elle on ne serait qu'orateur médiocre. Enfin, l'art dont nous nous occupons, sans pouvoir suppléer aux talens de la nature, indique à celui qui les reçoit

uns des moyens d'en tirer tout le parti possible.

Une étude qui ne peut manquer de plaire et d'être fort utile à l'orateur, est celle des ouvrages de ceux qui l'ont précédé dans la carrière; c'est-là qu'il trouvera les préceptes en exemples, des leçons toujours intéressantes, et d'abondantes matières à ses réflexions. Les orateurs ne lui offriront pas seuls des modèles et des secours: tandis que les écrits des philosophes l'enrichiront d'idées, le style des poètes embellira le sien; en les lisant il sentira le besoin de peindre ses idées et de rendre la vérité séduisante. J'augurerai bien de lui, si tout ce qui porte l'empreinte du génie excite son enthousiasme; s'il se plaît à payer un tribut d'hommage aux grands hommes: c'est un des signes du vrai talent, que de sentir combien il est difficile d'atteindre à cette hauteur à laquelle nous les appercevons; il faut avoir en soi quelque chose de ce sentiment qui produisit les beautés de leurs ouvrages pour se prosterner devant elles. Mais je dois faire une observation importante; qu'il se garde de devenir imitateur: qu'il lise les grands écrivains pour s'instruire à leur école, pour recueillir quelques étincelles de ce feu divin, qui de leurs ames passa dans leurs ouvrages; mais le fruit de ses travaux est perdu, si, plein d'enthous-

siasme pour l'un d'eux, il imagine qu'on ne peut sans s'égarer, quitter ses traces, et s'il s'asservit à sa manière. On peut égaler un grand orateur, mais ce ne sera jamais en l'imitant. Qu'il conserve à ses talents leur caractère propre, leur teinte originale; qu'il soit quelque chose ou rien, mais qu'il soit lui-même.

C H A P I T R E I I I .

Des Préceptes en général.

L'AVANTAGE des préceptes est de faciliter les recherches au talent, en lui indiquant la route que l'expérience fait regarder comme la meilleure, et de diminuer le nombre des défauts qu'il mêle aux beautés qu'il produit, quand ses seules forces le dirigent. Leur désavantage est de contribuer à le rendre imitateur, et de lui donner quelques erreurs, parce qu'ils ne sauraient être parfaits.

Examinons si nous devons nous astreindre à tout ce qui nous est présenté comme règle, ou s'il est beau de les dédaigner toutes comme des entraves qui ne peuvent qu'arrêter l'essor du génie.

Je connais des règles immuables, celles qui sont puisées dans la nature des choses auxquelles on les applique : ceci va s'éclaircir. Lorsqu'on prend la défense d'un accusé, et qu'il est nécessaire de prévenir les juges en sa faveur, on doit parler d'un ton calme et modeste, montrer qu'il met une entière confiance dans leurs lumières et leur intégrité, user, en un mot, de tous les moyens de ce genre qui peuvent faire atteindre le but qu'on désire. Dans d'autres circonstances le début du discours devra naturellement être d'un genre opposé. Un traître conspire, il paraît au sénat; à son aspect l'indignation se peint sur tous les fronts : saisissez cet instant, tonnez; portez l'épouvante dans le cœur du coupable, et votre courage dans tous les autres. Les règles de ce genre sont évidemment justes, parce qu'elles naissent évidemment de la nature des choses. Celles-là sont bien indépendantes de la volonté des rhéteurs; avant qu'ils écrivissent leurs traités, la nature donnait aux passions leurs différens accens, elle inspirait les hommes dont les écrits leur ont fourni depuis des préceptes et des exemples. Ceux qui croiraient rehausser le génie en le disant indépendant de toutes les règles, n'auraient donc pas des idées justes; loin qu'il veuille s'affranchir de celles qui portent le ca-

ractère que nous venons d'observer, lui seul le connaît bien, seul il a des forces suffisantes pour le suivre presque toutes ; il atteindrait la perfection s'il pouvait n'en blesser aucune. Ajoutons que sans doute il en découvre que nous n'entrevoyons pas, donc peut-être il ne pourrait rendre compte, mais donc les résultats nous charment dans ses ouvrages.

Dans la littérature il est des règles uniquement fondées sur l'observation de ce qui plaît davantage aux hommes éclairés ; telle est celle qui veut que le poëme et la tragédie soient écrits en vers. Relativement au premier de ces ouvrages, elle est, je crois, moins impérative aujourd'hui, et le Télémaque y contribua sûrement davantage que tous les raisonnemens qu'il eût été possible de faire avant qu'il parût. Des règles établies par le goût des hommes les plus instruits ne doivent pas être légèrement rejetées ; avant de s'en affranchir il faut être sûr de compenser par des beautés assez grandes, les sacrifices qu'on exige. Mais il est certain qu'on ne peut contraindre le génie à se rendre esclave du goût qui paraît dominer ; il ne relève que de la nature, et s'il recule les bornes de l'art, si son indépendance est pour nous la source de jouissances nouvelles, on ne s'informerait pas long-temps si les critiques s'en

offensent. Au reste, si les poètes ont quelques règles du genre de celles que je viens d'indiquer, je ne vois pas qu'il en soit de même des orateurs ; sans doute parce que le but auquel ceux-ci doivent tendre, laisse moins d'arbitraire dans les moyens qui peuvent y conduire.

En donnant pour règle des préceptes arbitraires on devait arriver à en donner d'absurdes. Souvent les rhéteurs et les auteurs de poétiques puisèrent bien moins celles qu'ils nous donnèrent dans la nature des choses, source à laquelle il fallait toujours remonter, que dans les ouvrages des hommes généralement admirés : on a fait plus, on a composé des traités d'après d'autres traités, et l'on a vu la foule, et même les talens, se soumettre à des règles bizarres, qui n'avaient d'autre base que les préjugés d'un pédant ou l'erreur d'un homme éclairé. Il fut, par exemple, prescrit aux sermonnaires de ne jamais manquer d'annoncer à leur auditoire l'exacte division de leurs discours. Dacier prouve, par je ne sais quelle règle d'Aristote, que le dénouement de *Rodogune*, l'une des plus belles productions du génie de nos tragiques, est évidemment mauvais ; et combien ne pourrait-on pas multiplier les exemples de ce genre !

C'est nécessairement dans l'une des trois classes que je viens d'indiquer que vous devrez ranger tous les préceptes qui vous seront offerts. De quelque autorité qu'ils soient revêtus, examinez-les avant de les adopter; c'est le meilleur moyen pour s'en pénétrer s'ils sont exacts. Songez aussi qu'il ne faut guère les considérer que comme indiquant les objets sur lesquels il faut porter ses réflexions, et comme rendant la méditation plus facile. C'est-elle qui nous instruit de la justesse des préceptes, ou nous donne les moyens de les rectifier; c'est elle qui peut seule suppléer à la foule de détails dans lesquels ils ne sauraient entrer; quand même ils le pourraient, il faudrait se garder d'en faire usage à ce point, on ne formerait guère que la mémoire, et l'esprit deviendrait paresseux. Des élèves qu'il faudrait toujours conduire par la main ne pourraient aller bien loin: lorsqu'un certain nombre d'idées leur a été donné, qu'ils méditent, qu'ils lisent, qu'ils écrivent, et ils deviendront ce que la nature permet qu'ils soient.

En examinant les réflexions et les préceptes que je vais présenter, ne perdez jamais de vue que l'orateur a pour but d'amener à son opinion ceux auxquels il s'adresse, ou, s'il n'a rien à prouver, de

leur faire parfaitement connaître ce dont il fait le récit, et qu'on ne doit regarder comme des beautés que ce qui peut concourir à son but.

CHAPITRE IV.

De l'Éloquence.

LE talent d'émouvoir et de faire passer dans les autres les sentimens dont on désire les animer, est l'éloquence. Elle existe dans tout discours qui produit ces effets, quelques défauts que les grammairiens et les rhéteurs puissent d'ailleurs y trouver.

Tous les moyens donnés à l'homme pour exprimer ses affections, ses idées, peuvent faire éprouver les effets de l'éloquence. Si le meilleur discours ne produit point à la lecture autant d'effet que lorsqu'on l'entend prononcer, c'est parce que le geste, la physionomie, les inflexions de la voix, tous les mouvemens ont leur éloquence, et qu'à la tribune elle donne une nouvelle vie à celle des paroles. Lorsqu'un écrivain m'en rapporte de remarquables, s'il ne sait peindre le geste, l'attitude qui les accompagnaient,

je ne vois point ses personnages, je cherche leur action, et le tableau perd de son effet comme de sa vérité.

Il est des circonstances où l'idée rendue seulement par le geste, fait une impression bien plus vive que celle que pourraient produire les paroles. Un guerrier, faussement accusé, rappelle les services qu'il rendit à sa patrie : ses discours les plus véhémens portent-ils autant d'émotion dans les ames, que lorsque, suffoqué par l'indignation, il se tait et découvre sa poitrine couverte de cicatrices? Dans le geste de lady Macbeth, qui, somnambule, croit voir du sang sur ses mains, les frotte pour l'effacer, et croit toujours le voir; quelle effrayante expression du remords! Quand le geste n'est pas accompagné des paroles, il se rapproche de la langue des signes, cette langue si puissante qui se fait comprendre des plus ignorans et frappe les plus éclairés. Le poignard de Lucrece, la robe sanglante de César contribuèrent plus, peut-être, à changer le sort des romains, que les discours des orateurs qui exposèrent à la vue du peuple ces objets de commisération et de vengeance. Citons encore un exemple et puisons-le dans un autre genre. Dans l'Inde les amans se déclarent leur amour en se donnant des fleurs; ils composent des bou-

quets dont les couleurs expriment leurs craintes, leurs espérances et leurs désirs. Une fleur dont la corolle est d'un rouge ardent et le centre noirâtre, est l'emblème d'un cœur brûlant et désespéré. Ce langage a son éloquence ; comme le nôtre il fit verser des larmes, enivra de bonheur, consuma de jalousie, et je ne sais s'il n'a pas quelque chose de plus séduisant que les paroles. Enfin en étudiant dans la législation et l'histoire les effets de la langue des signes, vous vous convaincrez qu'on frappe plus généralement et plus fortement en s'adressant aux yeux qu'au sens de l'ouïe.

Le silence et l'immobilité réunis peuvent être éloquens, puisqu'ils peuvent exprimer certaines affections de notre ame. Flavien se rendant à Rome pour appaiser Théodose en faveur des habitans d'Antioche, s'agenouille sur les marches du palais, il courbe son front vers la terre, et, les yeux noyés de larmes, il demeure immobile, en silence, jusqu'à ce que l'empereur ayant apperçu dans cet état ce vieillard, dont les vertus commandaient le respect, court à lui, le relève et l'invite à parler. Qui pourrait ne pas sentir combien cet exorde dut être éloquent ? Les tragiques grecs, qui possèdent si bien le secret de porter de vives émotions dans les ames,

offrent plusieurs exemples de l'éloquence du silence. Dans une tragédie d'Euripide, Hercule, dont la déesse qui le hait a troublé la raison, dans un accès de fureur méconnaît ses enfans et les tue. Quand, revenu à lui, il apprend de quel sang il est couvert, glacé d'horreur, le désespoir se concentre dans le fond de son cœur, il se voile le visage et demeure immobile, tandis que son père et son ami déplorent son infortune. Mettez dans sa bouche des discours pathétiques, vous ne me causerez point une impression aussi profonde que celle que produit sur moi la vue d'Hercule étendu sur la terre, immobile et muet de douleur.

L'éloquence n'est pas exclusivement le partage des orateurs, leurs ouvrages ne vous en offriront pas seuls des modèles : elle brille dans ceux des poètes, revêtue des charmes de leur art ; dans ceux même des philosophes, lorsqu'ils nous parlent de nos plus grands intérêts avec le ton brûlant de la vérité. Une ame ardente, une imagination vive trouvent des occasions de lui donner l'essor en s'occupant des sujets les plus abstraits : ainsi Rousseau est éloquent en écrivant sur la législation, Smith en traitant des impôts, Garat en faisant l'analyse de l'entendement humain ; enfin je dirai

qu'aucun genre, quelque simple qu'il soit, n'exclut l'éloquence, pourvu qu'il soit susceptible d'être écrit avec chaleur, et que le sujet intéresse vivement celui qui le traite. Mais la tribune est son sanctuaire; ce n'est que là que tous les moyens se réunissent pour ajouter à ses forces, qu'elle fait éclater ses plus beaux mouvemens, et produit ses plus étonnans effets.

La définition que j'ai donnée de l'éloquence fait assez connaître que je ne pense pas qu'on l'étudie comme la rhétorique. Je la considère comme un talent plus généralement répandu qu'on ne le croit d'ordinaire, auquel l'art ajoute infiniment de moyens de succès, mais qu'il ne peut point donner. Sa source est dans l'ame profondément pénétrée de celui qui parle: l'instituteur le plus habile ne peut l'enseigner à ses élèves, et sur des bords incultes le sauvage est éloquent. Qu'un habitant de la campagne, indigné, parle d'une vexation qu'on lui a fait éprouver; son langage, quoique grossier, sa physionomie, tous ses mouvemens auront une éloquence pleine de vérité. Tout homme en trouve dans son cœur dès qu'un vif intérêt l'anime.

Voici des traits de la plus belle éloquence: écoutez, et dites si vous y entrevoyez rien qui appartienne

à l'art, si vous pensez qu'il puisse enseigner à en créer de semblables.

Un général musulman est tué; ses troupes découragées prennent la fuite; un capitaine s'écrie: « Lâches, » où courez-vous? on vous dit que Dérar est tué; » qu'importe, Dieu est vivant et vous regarde, marchons. »

Écoutez ces mots d'un matelot, qui firent déclarer la guerre par l'Angleterre à l'Espagne: « Quand les » espagnols, après m'avoir mutilé, me présentèrent » la mort, je recommandai mon ame à Dieu et ma » vengeance à ma patrie. »

Voilà, dit-on, l'éloquence naturelle; mais il n'y en a pas deux: dans l'homme qui possède le plus de connaissances, comme dans celui dont l'esprit est le moins cultivé, son principe est toujours le même, il est toujours dans leurs ames profondément pénétrées. Veut-on en conclure que la culture de l'esprit devient inutile? Je me hâte de répondre que son influence n'en est pas moins immense; et d'abord on ne peut être éloquent que lorsqu'on parle de choses que l'on connaît bien: ainsi l'homme ignorant est circonscrit dans un cercle fort étroit; lui, sa famille, quelques bienfaits et quelques actes d'oppression qui le touchent de près,

voilà les seuls objets sur lesquels il peut l'être; tandis que l'homme qui, par une étude suivie, étendit la sphère de ses connaissances, peut déployer ce talent dans tous les sujets qu'elle a mis à sa portée. Si les hommes incultes sont éloquens lorsqu'un vif intérêt les presse, s'ils trouvent alors des manières de s'exprimer qui nous étonnent et que nous n'aurions, peut-être, pas rencontrées, parce qu'à force d'études faites d'après les autres, nous appartenons moins à nous-mêmes et nous devenons imitateurs; dès que leur chaleur se modère, leur génie les abandonne, ils ont peine à classer leurs idées dès qu'ils y mettent de la réflexion; les expressions justes ne s'offrent plus à leur esprit, et les idées y restent confuses. Il faut avoir fait un travail soutenu pour être en état d'apprécier et pour s'être rendu familiers les tours et les expressions que fournit la langue dans laquelle on s'énonce; ils s'offrent facilement à celui dont l'esprit est cultivé; il n'est rien, en quelque sorte, qu'il ne puisse exprimer. Par suite du même avantage, il ne dépare point ses momens heureux par d'autres sans goût et sans force, un trait sublime par des choses insoutenables; il ne peut toujours être éloquent, mais il parle toujours bien. C'est encore l'étude qui peut seule enseigner

à donner aux idées qu'on présente les développemens nécessaires, à s'arrêter quand l'effet qu'on désire est produit, à les placer dans l'ordre qui leur convient le mieux, à joindre dans tous les sujets, aux moyens que donne la chaleur de l'ame les forces de la dialectique : en un mot, sans étude et sans art, avec des passions on peut être éloquent ; mais on ne sera pas orateur, du moins chez un peuple policé.

En lisant un grand orateur on peut sentir ce qui appartient véritablement à l'éloquence, et ce qui est dû à la culture de l'esprit. Choisissons pour exemple un fragment de Mirabeau. Il avait proposé à ses collègues de prendre le titre de représentants du peuple ; son opinion fut combattue par des motifs qui vous étonneront sans doute, il répond :

« Je persévère dans ma motion et dans la seule expression qu'on en ait attaquée ; je veux dire la qualification du peuple français. Je l'adopte, je la défends, je la proclame, par la raison qui la fait combattre.

« Oui, c'est parce que le nom de peuple n'est pas assez respecté en France ; parce qu'il est obscurci, couvert de la rouille du préjugé ; parce qu'il nous présente une idée dont l'orgueil s'alarme »

dont la vanité se révolte; parce qu'il est prononcé avec mépris dans les chambres des aristocrates, c'est pour cela même, messieurs, que je voudrais, c'est pour cela même que nous devons nous imposer la loi, non-seulement de le relever, mais de l'enoblir, de le rendre désormais respectable aux ministres et cher à tous les cœurs. Si ce nom n'était pas le nôtre, il faudrait le choisir entre tous, l'envisager comme la plus précieuse occasion de servir ce peuple qui existe, ce peuple qui est tout, ce peuple que nous représentons, dont nous défendons les droits, de qui nous avons reçu les nôtres, et dont on semble rougir que nous empruntions notre dénomination et nos titres. Ah! si le choix de ce nom rendait au peuple abattu de la fermeté, du courage!.... Mon ame s'élève en contemplant dans l'avenir les heureuses suites que ce nom peut avoir! Le peuple ne verra plus que nous, et nous ne verrons plus que le peuple; notre titre nous rappellera et nos devoirs et nos forces. A l'abri d'un nom qui n'effarouche point, qui n'alarme point, nous jetons un germe, nous le cultiverons, nous en écarterons les ombres funestes qui voudraient l'étouffer, nous le protégerons, nos derniers descendans seront assis sous l'ombrage bienfaisant de ses branches immenses.

« Représentans du peuple, daignez me répondre : irez-vous dire à vos commettans que vous avez repoussé ce nom de peuple ? Que si vous n'avez pas rougi d'eux , vous avez pourtant cherché à éluder cette dénomination qui ne vous paraît pas assez brillante ? Qu'il vous faut un titre plus fastueux que celui qu'ils vous ont conféré ? Eh ! ne voyez-vous pas que le nom de représentans du peuple vous est nécessaire , parce qu'il vous attache le peuple , cette masse imposante , sans laquelle vous ne seriez que des individus , de faibles roseaux que l'on briserait un à un ? Ne voyez-vous pas qu'il vous faut le nom de peuple , parce qu'il donne à connaître au peuple que nous avons lié notre sort au sien ; ce qui lui apprendra à reposer sur nous toutes ses pensées , toutes ses espérances ?

« Plus habiles que nous , les héros bataves qui fondèrent la liberté de leur pays , prirent le nom de *gueux* ; ils ne voulurent que ce titre , parce que le mépris de leurs tyrans avait prétendu les en flétrir ; et ce titre , en leur attachant cette classe immense que l'aristocratie et le despotisme avilissaient , fut à-la-fois leur force , leur gloire et le gage de leurs succès. Les amis de la liberté choisissent le nom qui les sert le mieux , et non celui qui les

flatte le plus : ils s'appelleront les *remontrans* en Amérique, les *pâtres* en Suisse, les *gueux* dans les Pays-Bas ; ils se pareront des injures de leurs ennemis ; ils leur ôteront le pouvoir de les humilier avec des expressions dont ils auront su s'honorer. »

Voilà les dons de la nature unis à tout ce que l'art peut ajouter à leur force. Je vois bien dans ce morceau ce que le grand homme qui l'a produit devait à ses études ; mais je vois bien aussi ce qui n'y appartient nullement à l'art. Cette pureté d'expression, l'enchaînement parfait des raisonnemens, l'absence de tout défaut au milieu de tant de beautés, ces traits historiques bien choisis et présentés sans faste, la connaissance profonde de l'intérêt public, voilà ce que l'étude seule a pu donner. Mais la chaleur qui anime tout ce morceau, qui en est réellement l'ame, voilà ce qui ne lui fut point enseigné ; ôtez-la, l'éloquence disparaît, et le discours n'a plus de vie.

L'union de l'éloquence avec les qualités acquises par l'étude, est tellement nécessaire pour produire l'orateur, que lorsque je parle de l'utilité de l'une de ces choses, je voudrais pouvoir en même temps faire sentir la nécessité de posséder l'autre. Vous venez d'admirer Mirabeau : supposez que né pauvre,

filz d'un artisan, son esprit fût resté sans culture, et que son ame brûlante eût également cherché à se répandre au-dehors. A l'aurore de la révolution, se trouvant dans des assemblées politiques, animé par l'amour de la liberté, par l'horreur que l'oppression inspire aux ames élevées, on eût remarqué dans ses discours des idées fortes, vives, hardies, des traits sublimes lui eussent échappé; mais dès qu'il eût voulu parler sur des intérêts, ou compliqués, ou moins pressans, les éclairs eussent fréquemment fait place à l'obscurité; souvent son éloquence n'eût paru que dans les plaintes qu'il aurait faites de ne pas tenir de l'art autant de forces qu'il en devait à la nature.

C H A P I T R E V.

Suite du précédent.

L'ÉLOQUENCE affecte deux caractères principaux qui répondent aux deux moyens par lesquels les hommes se laissent maîtriser : la force et la douceur. Dans le premier genre, sévère, véhémence,

hardie, elle étonne, subjugué les auditeurs ; telle est le plus souvent celle de Démosthène, de Rousseau, de Mirabeau, etc. Dans le second, persuasive, insinuante, elle obtient par un charme irrésistible ce qu'on eût tenté peut-être vainement d'emporter par d'autres moyens. Cicéron parmi les anciens ; et parmi les modernes, Fénelon, Massillon, Bernardin de Saint-Pierre vous en offrent des modèles.

Ces deux genres ne répondent pas, comme on pourrait le croire au premier coup-d'œil, aux deux moyens que nous pouvons employer pour prouver ; la conviction et la persuasion, dont l'une s'adresse à l'esprit et l'autre au cœur. L'orateur parle à tous deux, quel que soit son genre d'éloquence. Dans le premier, il n'est pas continuellement fort de raisonnemens pressans, il frappe aussi les cœurs par des images grandes, fortes et quelquefois terribles ; il dédaigne de s'y insinuer, mais il veut les dominer en maître. L'orateur doué de la plus douce éloquence, de celle qui peut mieux captiver par le sentiment, n'en reconnaît pas moins qu'on ne peut négliger de s'adresser à l'esprit ; il présente des raisonnemens très-probans, mais sous les formes qui peuvent les faire goûter davantage.

Si nous examinons de ces deux genres quel est

le plus utile, nous verrons qu'ils le deviennent tour-à-tour, selon les sujets, et sur-tout selon les circonstances. L'orateur qui ne pourrait user que de la force, manquerait dans beaucoup d'occasions du meilleur moyen de succès, et produirait quelquefois l'effet opposé à celui qui serait désirable. Si c'était l'autre genre qu'il pût seul employer, dans certaines circonstances il serait au-dessous des sujets qui lui seraient donnés, et cesserait entièrement d'être utile. Il est donc à désirer qu'il les réunisse; et parmi les hommes que je citais tout à l'heure, plusieurs ont porté l'un et l'autre à un très-haut degré; mais à moins de ne sortir de la médiocrité dans aucun, et de prendre indifféremment tous les tons, faute d'en avoir un à soi, nécessairement chaque orateur revient le plus souvent à celui qui présente le plus d'analogie avec son caractère.

Sans doute il est des sujets auxquels un de ces genres convient mieux que l'autre; mais presque tous se prêtent à la manière de l'orateur, et peuvent, sans cesser d'être bien traités, être offerts sous des formes et des couleurs différentes. C'est donc la manière qui nous est propre que nous devons principalement consulter; ne pas vouloir la forcer, est une des choses les plus indispensables au succès.

Est-il besoin de faire observer que les deux caractères principaux que je viens d'indiquer prennent une foule de nuances? Elles sont dûes aux divers degrés de chaleur que porte dans le discours le sentiment ou la passion dont celui qui parle est animé. On conçoit facilement que la chaleur peut avoir une multitude de degrés : il y a loin de celle d'un orateur qui, rempli d'une émotion douce, fait passer dans l'ame de ceux qui l'écoutent le sentiment paisible qui l'anime, à celle qu'exciterait en lui le pressant danger de l'état. Les mouvemens des passions impétueuses sont rares, et cependant le discours ne doit jamais être froid.

Si vous voulez que vos discours aient de la chaleur, si vous voulez qu'ils soient éloquens, gardez-vous sur-tout de chercher à paraître spirituel. Le bel esprit fait dire tout ce qu'il faut pour être applaudi dans un cercle de gens frivoles, et tout ce qu'il faut pour glacer un auditoire qui s'occupe d'intérêts réels. Sous ce rapport l'esprit, bien inférieur au bon sens, est absolument l'opposé du génie. Je ne sais s'il est des hommes dont les talens puissent se prêter à charmer les deux espèces d'assemblées dont je viens de parler, mais je crois qu'il faut opter; et ce n'est pas en cela seul que les jeunes



gens pourront s'apercevoir que la route qui conduit au plaisir est souvent opposée à celle qui mène à la gloire. Pénétrez-vous de cette vérité, que des idées ingénieuses et recherchées, un style brillant et fleuri, sont précisément le contraire de ce qui fait impression sur une grande assemblée. Elle veut des choses probantes et capables d'émouvoir ; elle veut que dans le discours tout soit frappant de vérité et de simplicité, et les seuls charmes qui lui plaisent sont ceux qui s'allient avec la force. Interrogez tous les hommes qui ont écrit avec justesse sur le sujet qui nous occupe. L'un vous dira : *L'éloquence qui n'est pas pour le grand nombre, n'est pas de l'éloquence* (1). Un autre vous dira : *Le peuple ! le peuple ! voilà le premier et peut-être l'unique juge de vos talens* (2). Tous s'accorderont sur ce point, que si, lorsqu'on devrait entendre le langage qu'inspire la chaleur de l'ame, le travail de l'esprit se fait sentir, tout espoir de succès est perdu : il faut à celui qui marche au combat des armes et non pas des parures.

Un défaut presque aussi désagréable que celui qui naît de la manie de montrer de l'esprit, et qu'il

(1) D'Alembert.

(2) Maury.

ne faut pas moins éviter, est celui qui consiste à vouloir paraître plus animé qu'on ne l'est en effet. Les hommes qui, sans avoir de véritable chaleur, attachent beaucoup de prix à ce qu'on croie qu'ils en ont, tourmentent leur esprit pour trouver des idées qui ne s'offrent à personne, et se fatiguent à les rendre d'une manière extraordinaire; ils emploient des épithètes accumulées ou allant au-delà de la vérité, des phrases contournées, quelquefois des mots nouveaux : ce n'est pas là de la chaleur, c'est de l'extravagance. Ce qui est outré est presque toujours froid, et l'exagération n'est pas l'enthousiasme. Vouloir rendre toutes ses idées d'une manière saillante et propre à produire de l'effet, c'est la marque certaine que l'esprit travaille pour suppléer à ce qui manque au sentiment. Vains efforts, cette chaleur factice ressemble à celle de la nature, comme une statue, peinte de diverses couleurs, ressemble à l'homme qu'un artiste sans goût voulut imiter. Lisez les meilleurs écrivains; combien de passages vous paraîtront très-simples ! On pouvait s'échauffer davantage, on pouvait trouver des expressions et des tours plus marquans, un auteur médiocre n'eût pas manqué d'en faire usage; mais attendez qu'ils aient besoin de décider votre opinion. Quand les

idées qui doivent porter les coups décisifs se présentent, leur vigoureuse simplicité déploie des forces nouvelles, et dont l'effet est d'autant plus sûr qu'elles ont été plus sagement ménagées.

Lorsque la chaleur s'adresse au cœur et qu'elle est portée à un très-haut degré, elle devient le pathétique dont les effets sont quelquefois déchirans. Pour faire entendre ses accens, il faut que ce ne soit plus l'orateur, mais son cœur seul qui parle. Livré à ses idées, à l'émotion qui l'agite, que ce ne soient pas des applaudissemens qu'il demande, qu'il ne pense pas à se faire admirer, mais à voir la passion qui l'anime, animer ceux qui l'écoutent. Alors ses discours auront une qualité précieuse, l'abandon, sans lequel le langage des passions ne se fait point entendre. Dès que cette qualité devient nécessaire, tout ce qui fait entrevoir l'art est un ton faux qui décelez l'orateur. Elle n'existe dans un morceau, que lorsqu'on n'y voit point de pensées que la passion n'eût pas naturellement suggérées ; point de formes qu'elle ne leur eût pas données, parce qu'elles exigent un travail de l'esprit ; point d'expression mise pour l'ornement. Que l'absence de l'art soit entière ; et n' imaginez pas qu'elle puisse jamais nuire à votre style, l'absence de l'art ne

neût pas plus à l'expression qu'aux idées. Lorsque vous écrirez, rempli de cette chaleur qui produit le véritable abandon, non-seulement des idées grandes, vives, hardies, s'offriront à vous; mais le sentiment dont vous serez animé saura, quand il le faudra, leur donner les formes qui leur conviendront, au moyen des figures les plus analogues; les constructions seront d'autant plus belles, que vous sentirez davantage le besoin de vous exprimer avec force et de peindre avec vérité. Les épithètes expriment les qualités que nous appercevons dans les objets: qui peut mieux en découvrir d'heureuses, que l'homme vivement intéressé à bien voir ce qu'il veut faire bien connaître? C'est une belle idée que d'avoir comparé l'orateur, dans ses momens d'abandon, au guerrier qui dans la mêlée combat avec des armes brillantes d'or et de pierreries sans penser à leur prix (1).

Quelquefois de légères négligences, que la chaleur mêle au sublime dans les morceaux d'abandon, attestant que l'art n'y porta rien de sa fausseté, ajoutent à leur effet; mais il serait bien dangereux de chercher à les avoir. Ceux qui croient qu'être trivial c'est être vrai, tombent dans une affectation

(1) Cette comparaison est de S. Augustin.

pire que toute autre ; leur art ne trompe personne et fait rire quand ils voulaient attendrir.

Je vais citer un morceau qui manque d'abandon ; et pour faire mieux sentir ce que l'absence de cette qualité fait perdre au discours , lorsqu'un sentiment profond devrait se faire entendre , je choisirai un morceau qui cependant ait des beautés. Voici un fragment de la célèbre apologie des jésuites , par Cérutti ; et certes ce n'est pas l'amour de la critique qui me porte à choisir dans les ouvrages de cet écrivain estimable. Il parle du jour où ces religieux reçurent l'arrêt de leur dissolution.

« Au premier coup de cette foudre , voyez les maîtres forcés de se séparer de leurs disciples , et d'essuyer autant de larmes qu'ils en répandent ; l'asile de la piété inondé par les suppôts de la justice ; des huissiers menaçans mêlés avec des religieux étonnés ; le fruit du goût , de l'économie et du travail , livré à la déprédation et à la rapacité ; le sceau de la proscription imprimé sur toutes les portes ; l'empire de la douleur et de la désolation établi dans le séjour de l'étude et de la tranquillité. Voyez le jour fatal arrivé où se consomme la plus affreuse des dissolutions ; où se représente aux yeux de la France insensible la plus désolante des scènes ;

où les frères se séparent ; où les cœurs se déchirent ; où de malheureux jeunes gens , qui ont passé les beaux jours de leur jeunesse dans de pénibles travaux , sont dévoués à l'indigence et à l'inutilité ; où de plus malheureux vieillards sont forcés de chercher dans les hôpitaux ou dans des chaumières un asile et une subsistance. Pour comble d'horreur , voyez quatre mille hommes à qui on a ravi leur état , et à qui l'on veut ravir encore leur honneur ; quatre mille religieux à qui on présente leur institut à abjurer , ou la misère et l'exil à souffrir ; quatre mille citoyens qu'on place ainsi entre le crime et la mendicité , entre le parjure et le désespoir. Voyez. A la vue de tant de cruautés l'humanité frissonne , la justice réclame contre tant d'iniquités , la vérité dépose contre tant d'impostures , la reconnaissance s'indigne contre tant d'ingratitude. Toutes quatre à-la-fois poussent un cri en faveur de ce corps infortuné et si peu digne de l'être ; toutes gémissent sur ses ruines : raison équitable refuserez-vous d'y gémir avec elles ? refuserez-vous des regrets à une société qui les mériterait par ses services , quand elle ne les arracherait pas par ses malheurs ? »

Ne vous appercevez-vous pas que l'esprit de

l'auteur travaillait bien plus que son cœur? Beaucoup de choses étudiées, bien peu que la douleur ait réellement dictées : nombre de personnes ont admiré ce morceau, mais je doute qu'il les ait touchées.

Ce que nous avons dit sur le pathétique, sur l'abandon, prouve cette vérité, que pour pénétrer les autres d'un sentiment, il faut qu'ils nous en voient pénétrés nous-mêmes : cependant il est des situations qui forment exception. Tous les athéniens qui ne portaient pas des cœurs semblables à ceux des juges de Socrate, durent fondre en larmes, lorsqu'après la sentence prononcée, le sage se leva et dit : « Vous m'avez condamné, je vous le pardonne, je m'y attendais ; et je suis même plus étonné qu'il y ait eu tant de suffrages pour m'absoudre. O athéniens ! vous venez de fournir un sujet éternel à ceux qui voudront blâmer Athènes ! On lui reprochera d'avoir fait mourir Socrate, qui était, dira-t-on, un sage ; car, pour avoir droit de vous blâmer, on me donnera ce nom que je ne mérite pas : au lieu que si vous aviez encore attendu quelque temps, je mourrais sans qu'Athènes se déshonorât. Regardez mon âge, je ne tiens presque plus à la vie, et déjà je touchais à ma tombe..... Mais il est temps de nous

en aller, moi pour mourir, et vous pour vivre. De ces deux choses quelle est la meilleure? Les dieux le savent, mais aucun homme ne le sait. » Nous aurons plusieurs fois occasion d'observer qu'il est bien différent de parler de soi ou d'un autre. Si c'était un disciple de Socrate qui parlât de son maître sur un ton aussi calme, il ne produirait pas le même effet. Il est des circonstances où le défenseur supplie pour l'accusé, tandis que celui-ci porte sur ses juges un regard tranquille, et tous deux atteignent le même but.

Les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé en commençant ce chapitre, peuvent s'allier avec le pathétique. Qu'une mère implore la grâce de son fils; suppliante, et tremblant d'entendre un refus, tous ses accents vont au cœur, ils expriment une douleur aussi vive que l'amour maternel est tendre. Mais que l'espoir lui soit ôté, ils prendront un autre caractère; sa voix toujours déchirante, mais devenue terrible, fait frissonner les cœurs les plus barbares.

Des idées hardies, rendues avec une chaleur entraînante, qui ne parlent point au cœur, mais qui frappent fortement l'esprit, constituent la véhémence. Par exemple : « Malheur, malheur aux

peuples reconnaissans ; ils cèdent tous leurs droits à qui leur en a fait recouvrer un seul ; ils corrompent, par leur excessive confiance, jusqu'au grand homme qu'ils eussent honoré par leur ingratitude, etc. (1) ! » Si la chaleur semble se manifester, sur-tout lorsque le sentiment s'épanche, on voit assez qu'elle peut animer le raisonnement. Sans rien perdre de la logique la plus sévère, on présente bien différemment ses moyens, ses preuves, dans une cause à laquelle on attache un vif intérêt, que dans celle qui est indifférente ; on ne parle froidement que de ce dont on est faiblement touché.

Il me reste à indiquer une qualité dont vous sentirez aisément l'analogie avec celles dont nous avons parlé jusqu'ici : le mouvement, qui est cette variété qu'une chaleur vraie porte nécessairement dans le ton du discours. L'homme très-animé ne saurait mettre dans les siens la monotonie du calme ; c'est rapidement qu'il passe d'une idée à une autre. Comme ses émotions sont vives, ses idées portent l'empreinte de son agitation, elles sont fortement et différemment nuancées ; mais il s'en faut bien qu'elles soient incohérentes, il y a de la liaison entr'elles ; seulement pressé de les communiquer, il sup-

(1) Mirabeau dans son adresse aux bataves.

prime les intermédiaires qui ne le frappent pas assez pour arrêter son attention. Un discours où le mouvement est nécessaire et qui en manque, est un corps sans vie. Rien de plus propre que cette qualité à soutenir, à réveiller l'attention, parce qu'elle renferme ce qui peut mieux produire ces effets, la chaleur et la variété. Rien de plus propre à émouvoir, à entraîner les auditeurs, parce qu'alors on leur porte des coups toujours nouveaux et dirigés de plusieurs côtés vers le même but. Pour ne pas multiplier les exemples, je me bornerai à inviter à lire dans *les Verrines* le récit du supplice de Gavius.

Autant les qualités dont nous venons de parler donnent de beautés au discours, autant il est nécessaire qu'elles soient réellement le produit de la chaleur de l'ame. L'orateur peut bien, en corrigeant ce qu'il a composé, dire : J'ai traité cette partie froidement, je recommencerai dans un moment plus heureux; cette expression, ce tour que la passion m'a réellement dictés, paraîtraient affectés, il faut en substituer d'autres. Mais si l'esprit, à défaut d'ame, essaie de donner ces qualités au discours, ce n'est qu'une imitation, c'est une parodie dont vous pouvez pressentir l'effet.

Pour donner de la chaleur au discours, rien ne supplée à celle qu'il faut avoir dans l'ame. L'imagination même la plus belle ne pourrait la remplacer, si toutefois encore l'imagination qui serait ici nécessaire peut exister dans un homme dénué de sensibilité. Cette faculté brillante de notre entendement ne suffirait même pas dans les arts d'imitation, et je crois utile de faire observer que celui de l'orateur n'est pas du même genre. L'orateur n'imité point, son talent est de rendre ce qu'il éprouve. Une famille malheureuse lui inspire un vif intérêt, il prend sa défense; il parle dans une discussion importante où la patrie l'appelle à partager ses dangers: il n'y a pas là d'imitation à faire, il ne s'agit que de dire ce qu'il sait, et d'exprimer ce qu'il éprouve. L'imagination lui est d'un important secours, mais elle n'est en lui que secondaire. Au récit d'un acte d'oppression dont il doit demander justice, son cœur s'indigne, et bientôt le sentiment éveille l'imagination qui lui retrace toutes les circonstances du délit qu'il s'apprête à faire punir; elle lui présente, avec une effrayante vérité, celles qui le rendent plus odieux; il voit ce qu'on lui a raconté, il peindra ce qu'il a vu. Au bruit du danger de la patrie son ame s'émeut, et l'imagination, tou-

jours éveillée par le sentiment, lui peint la longue suite de maux qui naîtront d'une cause peut-être en apparence indifférente; comme cet arbre qui couvre d'une ombre mortelle le champ nourricier, est sorti d'un grain qu'on apercevait à peine quand on le jeta dans la terre. Ainsi le sentiment excite l'imagination, qui réagit ensuite sur le sentiment pour en augmenter la brûlante activité.

Pour avoir de la chaleur dans l'ame, le meilleur moyen est d'être convaincu de la vérité de ce qu'on dit, de la justice de ce qu'on soutient. La véritable chaleur est celle du zèle qui nous anime. Celui qui veut soutenir une opinion qu'il sait être fausse et dangereuse, est obligé de chercher à se placer dans la situation d'esprit où serait l'homme qui la croirait utile et vraie; il imite et ne peut donc qu'approcher du naturel. Croyez-vous qu'il ne se trompera jamais? que le mensonge pourra constamment ressembler à la vérité? La chaleur factice peut, par instans, ressembler à celle qui est vraie, mais seulement par instans; et l'unique moyen pour avoir toujours celle-ci, est de ne dire jamais que ce qu'on pense. Si l'on veut objecter que quelques écrivains ont soutenu avec beaucoup d'éloquence des systèmes qu'ils ne croyaient pas vrais, je répondrai que cela n'est pas

possible ; souvent ils se seraient décélés, souvent on se serait aperçu que c'était leur esprit seul qui parlait ; et s'ils avaient quelquefois séduits, ce n'eût été que dans les cours instans où à force de vouloir faire illusion aux autres, ils se la seraient faite à eux-mêmes.

Je ne prétends pas que pour répandre de la chaleur dans ses discours, l'orateur ait besoin d'une émotion aussi vive que celle qu'ils pourront exciter ; que pour écrire un passage qui fera verser des larmes, il faille en être baigné soi-même ; que pour composer un discours qui excitera l'indignation la plus vive contre les projets qu'on y dévoile, il soit nécessaire d'être en fureur dans son cabinet. Une émotion trop forte pourrait même nuire aux moyens de s'énoncer. Mais si l'on ne porte dans son cœur l'amour de ce qu'on veut faire aimer, la haine de ce qu'on veut faire haïr, on n'aura pas de véritable chaleur, on fera de l'esprit et rien de plus.

CHAPITRE VI.

De la Correction et de la Clarté.

Nous entrons en quelque sorte dans le domaine de l'art. Arrêtons-nous d'abord sur des qualités peu brillantes, mais strictement nécessaires; nous remonterons ensuite à de plus élevées. Il en est deux qui sont toujours indispensables, la correction et la clarté.

La première consiste à se conformer aux règles de la langue dans laquelle on s'énonce. Cette qualité, que donne l'art grammatical, n'offre pas sans doute de brillans avantages à celui qui la possède; mais les désavantages sont très-grands pour celui qui ne l'a pas acquise. Des fautes contre la langue choquent non-seulement les hommes de goût, mais tous ceux qui ne sont pas absolument ignorans. Ajoutez qu'il est beaucoup d'hommes frivoles, peu portés à l'indulgence, moins susceptibles d'éprouver des émotions vives, que disposés à exercer un esprit de critique, et qu'une faute de ce genre frappera plus que les beautés du premier ordre au

milieu desquelles elle se sera glissée. Prouver qu'ils ont tort est facile; mais un effet désagréable n'en est pas moins produit. Enfin parler correctement sa langue étant une qualité qu'on s'attend à trouver dans l'homme qui s'énonce en public, s'il ne l'a pas, on est porté naturellement à croire qu'il manque de beaucoup d'autres connaissances; et cette opinion, ne fût-elle pas fondée, il aura peine à détruire l'impression qu'elle aura faite.

Il est donc indispensable d'apprendre à parler correctement sa langue. Si l'on dit que l'application donnée à de semblables détails affaiblirait la vigueur de l'imagination, je répondrai qu'elle en a bien peu, s'il ne faut pour l'étouffer qu'une contention d'esprit aussi légère. Outre l'étude de la grammaire, la lecture des bons écrivains, l'habitude de vivre avec des personnes qui parlent bien leur langue, sont très-propres à donner la qualité dont nous parlons.

Il est ici, comme en toutes choses, un excès à éviter. S'il serait désavantageux, comme nous venons de le voir, de négliger des détails, le pédantisme, qui leur donne une importance qu'ils n'ont pas, ne le serait pas moins. Il est de pointilleux grammairiens qui se piquent de trouver des fautes contre la langue dans chaque page de nos meilleurs au-

teurs. Je doute que ceux-ci eussent mieux écrit, s'ils avaient eu les connaissances de leurs profonds critiques, ou plutôt s'ils avaient voulu s'astreindre à en faire usage. Non-seulement ce n'est pas être incorrect que de ne pas tomber dans le purisme; mais quelquefois il est d'heureuses licences par lesquelles un écrivain blesse la correction pour éviter d'autres fautes. Le vers suivant pèche contre la langue, mais il est plein de sentiment et de feu :

« Je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle! »

En l'examinant, on s'aperçoit que la seconde ellipse est trop forte, et cause une amphibologie (1). Ce vers si connu :

« Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. »

semble destiné à prouver qu'on peut tout à-la-fois être fort incorrect, et produire beaucoup d'effet. Les applaudissemens qui l'ont toujours accueilli, prouvent qu'on le conçoit parfaitement; cependant l'amphibologie est très-forte, et je suis loin de vouloir le présenter pour modèle.

Tenez pour principe certain, qu'il ne faut se per-

(1) L'ellipse est une figure de diction qui consiste à supprimer les mots que l'esprit supplée facilement; elle est très-naturelle, sur-tout dans le langage des passions. Les idées s'offrent simultanément à notre esprit, et nous voudrions pouvoir les communiquer avec la même rapidité.

mettre des fautes contre la langue, que lorsqu'on parlerait plus mal en se conformant à ses règles. S'il sort une beauté réelle d'une incorrection légère, les bons esprits approuveront; mais soyez sûr que rarement on est dans la nécessité d'en faire, et si l'orateur s'en permet souvent, c'est la paresse de son esprit, et non la pauvreté de la langue qu'il faut accuser.

Il en est de même s'il crée souvent des mots nouveaux. Sans doute on a le droit d'en inventer lorsque la langue n'en offre point pour exprimer l'objet qu'on veut nommer; mais Quintilien dit, avec beaucoup de sens, qu'il faut en hasarder le plus rarement possible, parce que s'ils réussissent, il n'en résulte aucune gloire pour l'auteur; tandis que s'ils sont rejetés, le ridicule est certain. Quant aux circonstances où l'on est forcé d'en créer, je ne puis mieux faire que de recommander d'observer les conditions qu'exige un philosophe célèbre (Leibnitz): il dit que lorsqu'on invente un mot nouveau, il faut qu'il soit indispensable, intelligible, agréable à l'oreille, et qu'il ait de l'analogie avec les autres expressions de la langue. Tel est le mot *bienfaisance*, dû au bon abbé de Saint-Pierre.

Pour être correct, il faut ne pas employer des mots vieillis. Cependant il en est de très-expressifs,

dont la prononciation est fort douce, qu'on ne lit point sans regretter qu'ils ne soient plus en usage. Tels sont: *allégeance*, *exorable*, *émoi*, *souvenance*, et une infinité d'autres. Des écrivains nous en ont rendu quelques-uns, par exemple: *alléger*, *ombreux* (vallées *ombreuses*) *déshonté*, etc. Comme il serait souverainement ridicule de prendre à tâche d'en placer dans ses discours le plus qu'il serait possible, et qu'un auteur sensé ne tentera, peut-être, dans la totalité de ses écrits, que d'en rendre un ou deux à l'usage, il n'est pas besoin de s'étendre en préceptes sur ce sujet; mais je dois donner un conseil: il est universellement reconnu que le vieux langage l'emportait beaucoup sur le nôtre pour l'énergie et la naïveté, deux qualités qui se touchent de plus près qu'on ne le croirait au premier coup-d'œil; que les jeunes gens lisent Montaigne, Amyot, non pour chercher dans leurs ouvrages quels mots ils pourraient faire revivre, mais pour faire prendre à leur style quelque chose de la force et de la grâce qui caractérisent celui de ces vieux écrivains.

La correction bannit du discours non-seulement les solécismes et les barbarismes, mais encore les amphibologies, les constructions louches, les inversions forcées.

Sous divers rapports, comme on le voit, elle contribue à donner la clarté, qui de toutes les qualités est la plus indispensable, puisque sans elle toutes les beautés que l'auteur peut voir dans son discours, sont nulles pour ceux qui l'écoutent.

Attachez-vous à être clair, c'est une qualité que nulle autre ne remplace. Le premier moyen pour l'être, et celui-ci est absolument nécessaire, est de parfaitement concevoir ce qu'on veut dire. Si vous ne vous êtes formé que des notions vagues des choses dont vous voulez parler, inévitablement l'obscurité de vos idées passera dans vos discours.

Il est nécessaire aussi de bien connaître la langue dans laquelle on s'énonce, afin d'attacher des idées exactes aux mots qu'on emploie. Il ne suffirait pas encore de se bien concevoir; beaucoup de personnes, celles dont l'esprit est peu cultivé, ne se font pas parfaitement comprendre, quoique leurs phrases puissent très-bien n'avoir aucune obscurité pour elles, parce qu'une partie des expressions qu'elles emploient, réveillent bien telles idées pour elles, mais non pas pour nous.

Voici quelques-uns des défauts qui nuisent davantage à la clarté du discours. Les phrases longues à faire perdre haleine: l'esprit se fatigue à les suivre,

et finit par ne pouvoir en embrasser l'ensemble. Le style coupé avec affectation: il nous présente une trop longue suite de phrases courtes, et l'esprit ne peut que difficilement suppléer à la liaison qui leur manque.

Les phrases surchargées d'idées accessoires à l'idée principale: il faut supprimer une partie des idées accessoires ou en faire d'autres phrases.

Les parenthèses trop longues: lorsque l'orateur revient à l'idée principale, on a perdu de vue ce qu'il en avait déjà présenté.

La manie de montrer de l'esprit, contre laquelle je me suis élevé dans le chapitre précédent, n'est guère moins opposée à la clarté qu'à la chaleur. Ces hommes qui se piquent d'avoir de l'esprit, et de le faire admirer aux autres; qui semblent s'être promis de n'employer que des expressions recherchées, des tours énigmatiques, paraissent charmans à quelques personnes, et pour toutes les autres, sont inintelligibles. Rien de beau, rien de vrai dans ce qu'ils disent, parce que vides d'idées, ils ne sauraient atteindre à la simplicité. C'est à ces personnages que La Bruyère, je crois, disait: vous avez deux défauts; le premier, c'est de manquer d'esprit; le second, c'est de croire que vous en avez.

L'orateur s'adresse à de nombreuses assemblées, il leur parle des plus grands intérêts; il faut qu'avec les connaissances indispensables au sujet qu'il traite, et le bon sens, on puisse le comprendre.

L'envie de paraître profond est encore une autre manie; on la reconnaît à l'affectation de la concision, au jargon scientifique, à ces phrases entortillées, qui n'imitent des oracles que leur obscurité. Souvenez-vous que la fausse science cherche à éblouir, et la véritable, à se communiquer; que la clarté, si nécessaire à l'écrivain, l'est plus encore à l'orateur, parce qu'ayant l'ouvrage du premier sous les yeux, on peut relire des phrases dont on n'a pas d'abord saisi le sens; tandis que si l'on écoute un discours, ne pouvant se les faire répéter, elles nuiront peut-être à l'intelligence d'une grande partie de ce qui suit.

Quelquefois l'obscurité est dans les sujets mêmes, par exemple, lorsqu'ils sont très-complicqués; il faut alors qu'un esprit juste et méthodique leur donne, autant qu'il est possible, d'unité, élague tout ce qui serait inutile, place dans l'ordre le plus simple ce qui doit être conservé, et, s'il est encore nécessaire, présente les divisions qui naissent de la nature des objets dont on va parler. Le sujet peut encore être

considéré comme obscur, lorsque les connaissances qu'il exige sont à la portée de peu de personnes. Si l'on est obligé d'en traiter de ce genre devant des hommes qui n'ont que des notions peu étendues sur les sciences dont il faudrait qu'ils eussent fait une étude, beaucoup d'ordre contribuera encore à la clarté; on définira les mots peu connus qu'il sera nécessaire d'employer; on se gardera sur-tout de se rendre encore moins intelligible en se couvrant d'un appareil scientifique, qui n'est jamais employé qu'à défaut de connaissances réelles.

Les qualités dont nous venons de nous occuper sont indispensables au discours; mais on sent qu'elles ne donnent que le strict nécessaire, et que l'écrivain qui ne serait que clair et correct, n'aurait pas encore les beautés du style.

CHAPITRE VII.

Des qualités plus élevées du style.

QUELQUES hommes prétendent que les beautés du style ne sont que de vains ornemens; pourvu qu'on

présente des vérités, disent-ils, qu'importe la manière dont on les exprime.

On pourrait leur répondre, qu'ils doivent commencer par nous rendre insensibles à ces beautés qu'ils regardent comme inutiles; que lorsqu'on cessera de s'en laisser charmer, les écrivains et les orateurs cesseront de les employer. Jusques-là ceux-ci peuvent-ils abandonner un de leurs plus grands moyens de succès? en est-il un si grand nombre, pour faire goûter la vérité, qu'on doive se priver d'un aussi puissant? Ne vous le dissimulez point, il ne suffit pas à l'orateur d'avoir ce sentiment louable qui porte à vouloir instruire, il faut encore qu'il sache plaire et frapper vivement; l'expérience le prouve, et nous voudrions vainement raisonner contre elle.

Mais est-ce un défaut dans les hommes que d'être sensibles aux beautés de l'expression? Je suis loin de le croire; car, assurément, nous n'appellerons pas beautés du style, des mots pompeux et des tours recherchés, à l'aide desquels un misérable écrivain cherche à couvrir le vide de ses idées. Le style est destiné à exprimer nos pensées, et ses beautés, lorsque nous les avons, ne sont telles, que parce qu'elles mettent les pensées dans le jour qui leur

convient. Si vous croyez que celles-ci peuvent s'en passer, prenez un fragment d'un grand écrivain : vous verrez d'abord qu'en le mutilant, on peut supprimer les développemens qu'il présente, et le réduire ainsi à une proposition plus ou moins vague. Mais ces développemens qui ne sont point surabondans, ces traits qui rendent une proposition frappante de vérité, on les emploiera toutes les fois qu'on ne sera pas au-dessous du sujet qu'on traite : pour ne pas en user, puisqu'ils sont essentiels à l'effet qu'on désire, il faut n'être pas en état de le faire.

Mais ne mutilons pas aussi évidemment les idées ; seulement aux expressions, aux tours dont l'écrivain a fait usage, substituons en d'autres : le pourrions-nous du moins sans rien faire perdre aux pensées ? Il n'y a point de mots parfaitement synonymes ; il en est qui réveillent le même fond d'idée, mais chacun avec des accessoires différens, accessoires qu'un habile écrivain sait apprécier avec justesse, pour choisir entre plusieurs mots le seul qui rende avec vérité l'objet qu'il veut faire connaître, ou le sentiment qu'il a besoin d'exprimer.

Sans doute il est des cas où un mot peut être remplacé par un autre. Il peut l'être, lorsqu'il suffit

que le même fond d'idée soit réveillé, et que les accessoires ne demandent aucune attention; ce qui arrive quand il ne représente pas un objet sur lequel on doive fixer l'esprit, et qu'il faille en conséquence parfaitement déterminer. Aussi, lorsqu'en relisant ce que vous avez écrit, vous vous apercevez que le même mot a été, par inadvertance, répété trop souvent, vous y en substituez facilement et sans inconvénient un autre; mais si c'est le besoin de caractériser le même objet qui l'a fait employer plusieurs fois, on est alors embarrassé, et souvent on est obligé de laisser le mot ou de changer la pensée. Il me paraît qu'une langue ne peut avoir deux mots qui en toutes circonstances puissent être employés indifféremment l'un pour l'autre; nécessairement, ou l'usage leur assignerait quelque différence de signification, ou le plus expressif, le plus agréable à l'oreille prévaudrait; l'autre serait abandonné comme inutile. La richesse d'une langue ne consiste nullement à avoir plusieurs mots pour une même idée, mais à en avoir suffisamment pour exprimer les principales nuances des objets et des sentimens. Rien n'est plus propre à donner des idées exactes sur ce sujet, que la lecture de l'ouvrage de l'abbé Girard, sur les synonymes, et celle du dernier

chapitre de celui de Dumarsais, sur les tropes.

Ce que j'ai dit des mots, peut l'être également des tours, c'est-à-dire, des formes particulières que prennent les pensées. Vous n'en trouverez point de parfaitement semblables; il n'en est point qui, pour la vivacité, la force ou la grâce, puisse être exactement remplacé par un autre. Je ne citerai qu'un exemple, où la forme que la pensée a prise est rendue par la construction. Il n'est personne qui ne connaisse l'effet que produisirent ces mots de Bossuet, dans l'oraison funèbre de Madame : *O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte!* Faisons un changement dans la construction, faisons dire à l'orateur : *O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte, retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre!* Nous faisons exprimer bien naïvement l'orateur, et je m'étonnerais beaucoup que l'on crût que ce passage ne perd pas tout son effet. Ainsi, lorsque dans un fragment d'un grand écrivain, nous changeons les expressions et les tours dont il a fait usage, nous ne détruisons pas, il est vrai, le fond de ses idées, mais nous

enlevons les accessoires utiles, les formes heureuses, qui les faisaient passer dans l'esprit avec toute la force ou la grâce qui leur convient : non, elles ne sont plus les mêmes, ce que nous en avons ôté était essentiel ; ce que nous présentons ne peut pas plus remplacer l'ouvrage de l'auteur, que les traits grossiers d'une ébauche le tableau sur lequel les formes et les couleurs rendent les objets avec une vérité qui va jusques à l'illusion.

Bientôt vous achèverez de vous former du style une idée juste, et de voir si ses beautés peuvent être considérées comme de vains ornemens. Dans l'examen que je vais faire, cherchant à donner, s'il m'est possible, des notions claires et justes, et non pas à dire des choses scientifiques, je rejeterai tout détail qui ne serait pas essentiel.

En faisant l'analyse d'une pensée exprimée, d'une période, vous pouvez distinguer le fond de l'idée, ses développemens, la forme qui lui a été donnée, le choix des mots, et leur arrangement.

Le fond de l'idée est une simple proposition, qu'il est rare qu'on puisse présenter nue, et qu'il faut développer pour lui donner la force nécessaire à son effet. Prenons un exemple : « La liberté, cette idole des âmes fortes, qui les rend féroces dans

l'état sauvage et fières dans l'état civilisé, la liberté, ce don irrévocable du ciel, ce germe de tout bonheur et de toutes vertus, la liberté, règne et régnera toujours dans mon esprit et dans mon cœur. »

Quel est dans cette période le fond de l'idée ? *La liberté régnera toujours en moi.* L'auteur ne se contente pas de cette proposition vague et sans effet, il présente des développemens dont les principaux consistent dans les accessoires qu'il joint au mot liberté.

Ce qu'il y a, peut-être, de plus essentiel pour bien écrire, c'est de savoir donner aux pensées les développemens qui leur conviennent. On pourrait essayer de désigner dans quels cas elles demandent peu ou beaucoup de développemens, dans quels cas ceux-ci doivent avoir peu ou beaucoup d'éclat ; mais toutes ces théories servent peu dans la pratique, quand toutefois elles n'y sont pas préjudiciables par l'importance qu'on y attache. Chaque pensée, selon la place qu'elle occupe ou l'effet qu'on se propose, veut des développemens particuliers. L'unique chose qui doit vous occuper, est de chercher à la mettre dans le jour qui lui convient, et vous réussirez selon que vous sentirez vivement et que vous aurez bien observé. Maintenant je dirai

que lorsqu'en relisant ce que vous aurez écrit, une pensée vous paraîtra mal rendue, et que vous en chercherez la cause, si elle est dans les développemens, ce sera parce qu'ils auront un ou plusieurs des défauts suivans : ils peuvent manquer de justesse, et par conséquent ne pas convenir à la pensée ; vous pouvez n'avoir présenté qu'une partie de ceux qui seraient nécessaires, ou vous les aurez accumulés de manière à en surcharger l'idée ; enfin, ceux que vous avez choisis peuvent avoir trop ou trop peu d'éclat.

Continuant notre analyse, nous pouvons distinguer la forme donnée à la pensée. Au lieu de dire : *La liberté est l'idole des ames fortes, elle est un don irrévocable du ciel* ; je puis prendre une autre forme, par exemple, celle de l'interrogation, et je dirai : *La liberté ne fut-elle pas dans tous les temps l'idole des ames fortes ? n'est-elle pas un don irrévocable du ciel ?* Lorsque nous jeterons un coup-d'œil sur les principales figures, nous verrons combien les formes que prennent les pensées, peuvent être utiles pour peindre avec vérité les sentimens et les objets. Souvent la forme est indépendante des développemens qui peuvent en prendre de différentes ; quelquefois elle y est inhérente : par exemple,

lorsque pour développer une idée, je fais remarquer les rapports qui existent entre l'objet dont je parle et un autre, ce qui donne à la pensée une forme qu'on nomme comparaison. Quelquefois aussi, c'est un seul développement qui prend une forme particulière.

Enfin nous pouvons distinguer les mots et leur arrangement. Déjà vous avez vu combien le choix des expressions est important; quant à leur arrangement, il présente des avantages qui ne sont point à négliger, mais qui ne portent que sur des détails; car il ne faut pas confondre l'arrangement qui ne consiste qu'à placer un mot avant ou après un autre, avec la construction qui peut donner à la pensée une forme particulière, comme nous l'avons vu dans un exemple que j'ai précédemment cité.

Ainsi, nous devons considérer le fond d'idée comme la base, nous pouvons le comparer au germe fécond d'où naît une plante qui doit porter des fleurs et des fruits. Les développemens, la forme qu'on adopte, le choix des mots et leur arrangement constituent le style, et doivent être entièrement considérés comme les moyens de mettre l'idée dans le jour qui lui convient selon sa nature,

la place qu'elle occupe, et l'effet qu'on doit produire. Ce but est-il atteint? le style a toutes les beautés qu'il est possible de désirer.

Il suffit de jeter les yeux sur un ouvrage, pour sentir que le style s'élève et s'abaisse. Ce qui lui donne l'élévation, ce sont les développemens nombreux, et qui ont de l'éclat; des figures et des inversions qu'on n'emploierait pas dans le style familier; des mots plus choisis, car il en est qui, réveillant les idées avec une sorte de dignité, sont réservés au style élevé, ou n'entrent dans le familier que pour former un contraste; enfin, l'harmonie. L'absence de ces choses lui donne la simplicité. Remarquez que l'élévation du style, non plus que sa simplicité, ne peut être par elle-même une beauté; car, employez des formes grandes et des termes pompeux pour rendre de petites idées, vous produirez infailliblement un effet ridicule. L'élévation, la simplicité du style, deviennent tour-à-tour des beautés, lorsqu'elles servent à exprimer les pensées d'une manière conforme à leur nature et au sujet.

Connaissant la source d'où naissent les beautés du style, vous devez voir jusqu'à l'évidence qu'elles ne sauraient être de vains ornemens; et vous devez

commencer à sentir que le premier moyen pour les avoir est d'être riche d'idées. Le fond d'idée est indispensable, et pour le développer il faut encore des idées. Que pourra l'écrivain qui n'en a qu'un petit nombre? parler au hasard et réunir des mots: plus il se fatiguera pour les choisir longs, sonores, étranges; plus il nous fatiguera nous-mêmes par des efforts qui ne pourront que mettre sa nullité plus en évidence.

Jamais avec d'insignifiantes idées on n'eut les beautés du style. Une pensée, dira-t-on, qui n'avait rien de saillant dans un auteur, est frappante exprimée par un autre. Sans doute vous pouvez, par votre style, perdre le meilleur fond d'idées, et le laisser au premier écrivain qui jugera le parti qu'on en peut tirer; mais en quoi consistera l'art de celui-ci? à sentir vivement ce qui n'avait fait qu'effleurer votre âme: pénétré d'une pensée qui lui appartient plus qu'à vous, il sait voir et peindre ses accessoires caractéristiques, et la présenter sous un jour aussi neuf qu'avantageux. Un homme doué d'une imagination brillante, tire un très-grand parti d'un sujet fort mince: c'est qu'il sait en faire éclore des idées que mille autres n'y auraient pas aperçues, et qu'il rend ensuite agréa-

blement. Des hommes fort savans écrivent cependant fort mal ; les ouvrages de certains érudits sont remplis d'idées sèches, arides, qui lors même qu'elles offrent, sous un rapport, un fort grand intérêt, sont toujours peu susceptibles d'effet : ajoutez que presque toutes appartiennent aux autres et non à eux ; il serait étonnant qu'ils écrivissent bien. Je dois faire observer d'ailleurs que ce n'est pas tant la justesse des idées ou les connaissances qu'elles supposent, que l'effet dont elles sont susceptibles, qui les rend propres à produire les beautés du style : celles qui exigent, dans leur auteur, de l'imagination et de la sensibilité, sont celles qui rempliront le mieux cet objet.

Nul doute qu'on ne puisse gâter de fort bonnes idées par la manière de les exprimer ; mais si vous n'en avez que d'insignifiantes, vous ne possédez point ce qui donne la vie au style des grands écrivains. Ou vous ne chercherez qu'à les rendre simplement, et vous les offrirez dans leur triste médiocrité, ou vous essaierez de couvrir leur faiblesse par la pompe des mots, la hardiesse des constructions, et la richesse des figures ; alors, vous cesserez d'être nul pour devenir ridicule. Enfin, portez vos regards sur ceux de nos auteurs dont le

re présenté pour modèle ; ils sont aussi
es d'idées : voyez au contraire ces écri-
traînent sur celles qui sont rebattues,
st plat comme elles ; et remarquez que
rts instans où il devient meilleur, c'est
ard une pensée s'est offerte à leur es-
le les anime.

lez écrire , enrichissez-vous d'idées ; et
mmuniquer aux autres , gardez-vous de
produire de l'effet , qu'on se fasse ad-
exprimant d'une manière extraordinaire.
l , au contraire , les modèles de l'art
ésolans , c'est d'y trouver des choses
tant de naturel , qu'il semble qu'on ne
exprimé d'une autre manière , et qu'en
les imiter , on s'apperçoit trop de la
mense à laquelle on reste de cette heu-
licité. C'est elle souvent qui distingue
rivain de l'homme médiocre ; celui-ci
e avec pompe une idée qu'il s'étonne
vée , l'autre l'énonce avec la même sim-
semble l'avoir conçue. Enfin , les idées
evées , sont celles que nous nommons
ucunes ne veulent être rendues avec plus
é , elle les fait briller de tout leur éclat,

et nous l'affaiblissons en essayant de les orner : je ferai mieux sentir cette vérité dans le chapitre suivant, une digression sur le sublime serait ici trop longue.

L'enflure ou l'emphase n'est pas le même défaut que celui dont nous avons parlé dans les chapitres précédens, et qui consiste à vouloir, par des traits fins et brillans, faire parade de son esprit. L'enflure est le défaut d'un jeune homme vide d'idées; l'autre auquel il est plus difficile de porter remède, est souvent celui d'un homme fait, qui ne peut atteindre au grand, ou qui, séduit par les faciles applaudissemens du jour, leur sacrifie la gloire qui serait coûteuse et tardive.

Ne tourmentez jamais votre esprit pour chercher quels ornemens vous voulez donner à votre style; quels moyens auriez-vous alors pour discerner ceux qui conviennent? Pour avoir ses beautés, ce ne sont pas des ornemens qu'il faut chercher : je vous suppose avec des connaissances acquises, sur-tout par la réflexion ; vous vous-êtes pénétré du sujet que vous avez choisi analogue à vos forces et à votre genre d'esprit ; vous en avez vu naître une foule d'idées, parmi lesquelles vous avez fait un choix, afin de ne conserver que celles qui sont réellement

utiles : pour les offrir avec succès , pour avoir les beautés du style , ne songez qu'à leur donner les développemens , et à les exprimer par les mots et les tours qui peuvent les rendre le plus clairement , et les faire mieux sentir aux auditeurs.

Je demanderai à celui qui contesterait ce principe , ce qui le guide lorsqu'il a fait un écrit , pour connaître si son style est beau. Va-t-il chercher dans les rhéteurs quelques règles qui rassurent ses doutes à cet égard ? ce serait le comble de l'absurdité. Consulte-t-il son oreille ? mais une phrase harmonieuse qui ne dit rien , présente le contraste le plus fastidieux. Il n'a qu'un seul moyen pour juger si son style est ce qu'il peut être , c'est d'examiner si ses idées sont rendues avec vérité.

Vous n'imaginerez pas , sans doute , que le principe que nous venons d'établir diminue le travail , et que pour avoir un style très-naturel , il n'est besoin que d'employer les premières expressions qui s'offrent à l'esprit. Il s'en faut beaucoup que celles qui se présentent d'abord , soient toujours les plus naturelles ; pour l'être , il faut qu'elles soient vraies , ce qui exige la connaissance exacte de l'objet dont on veut parler , et l'examen des différens mots qui peuvent paraître l'exprimer. Pour chaque idée ,

dans chaque sujet, il est une manière de s'énoncer supérieure à toutes les autres, et ce n'est que lorsqu'on l'a trouvée ou qu'on en a beaucoup approché, que l'idée est véritablement rendue.

Rousseau disait qu'on avait bien parlé toutes les fois qu'on s'était bien fait comprendre, et il avait raison. Mais si l'on eût retranché les images vives, les expressions brûlantes, les tours hardis qu'il emploie, et que dépouillant son style de toute sa richesse, on eût voulu le forcer à ne présenter que le fond de ses idées, ne pensez-vous pas qu'il se fût écrié : ce n'est pas là ce que je veux dire, laissez-moi me faire comprendre?

Il ne suffit pas d'avoir le fond d'une belle idée; combien la manière de la rendre n'apporte-t-elle pas de modifications. Celui qui ne découvrira pas la meilleure, ne présentera que l'à-peu-près de son idée, et le talent du grand écrivain est de dire précisément ce qu'il veut, et non pas à-peu-près; lorsqu'on aspire à le devenir, il faut s'accoutumer à ne pas se contenter de l'à-peu-près.

Un poète (Mathieu, dans une tragédie de la Ligue), avait dit :

- » On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père;
- » Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,

- » Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
- » Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes;
- » Tout vit de sa bonté. »

Comparez les mêmes idées exprimées par Racine:

- » Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
- » Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
- » Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »

Le fond d'idées est bien parfaitement le même, la manière de le rendre met cependant dans les vers une différence immense. L'avantage du premier de Racine, consiste entièrement en ce que le poète, au lieu de prendre la forme sententieuse qui rend une idée absolument froide, emploie la forme interrogatoire qui est animée, et qui annonce la persuasion. Dans les vers de Mathieu, quels insignifians développemens, et quelle sécheresse dans l'émistiché qui termine: cet homme n'a rien observé, ne sent rien; c'est pour faire des vers qu'il écrit. Racine exprime une idée dont il est pénétré; au lieu d'une froide nomenclature, il offre un trait heureux; et lorsqu'il s'agit de rendre l'idée sur laquelle doit se reposer l'esprit, il ne l'étrangle pas dans un demi-vers, il présente avec une juste étendue une idée pleine de majesté.

Quelquefois les idées s'offrent à l'esprit, en quelque

sorte tout exprimées ; mais cela est rare, et n'arrive guère que pour celles qui sont de peu d'importance, ou qui, dictées par la passion, sont le fruit d'une inspiration réelle. Ainsi, le plus souvent ce n'est que par le travail qu'on peut parvenir à les rendre aussi bien qu'elles peuvent l'être. Outre le fond d'un objet, il est des accessoires qu'il est essentiel de désigner, si l'on veut qu'il soit bien connu ; c'est pour cela que quelquefois un écrivain est satisfait du fond d'une idée qu'il vient de jeter sur le papier, mais qu'il ne la trouve pas telle encore qu'il le désirerait : vous le voyez alors substituer d'autres expressions, d'autres membres de période, à quelques-uns de ceux dont il s'était servi ; il en ajoute, il en retranche, il change le tour de sa phrase ; que fait-il ? le fond d'idée ne cesse point d'être le même ; mais il change, ajoute, retranche des accessoires, cherche des formes nouvelles, jusqu'à ce que l'objet qu'il veut faire connaître soit peint avec les qualités et sous le point de vue sous lequel il veut l'offrir.

Pour bien exprimer ses idées, beaucoup de qualités sont nécessaires. Sans doute il faut être doué d'une manière heureuse de sentir, de laquelle dépend l'impression que les objets font sur

nous. Quelque riche, quelque parfaite que soit la langue dans laquelle on s'énonce, le style ne saurait avoir les qualités que n'a point l'esprit de l'écrivain. Si les objets grands et hardis sont les seuls qui font impression sur vous, s'ils sont les seuls que votre esprit se plaît à rendre, vainement votre langue offrira-t-elle des richesses sans nombre à ceux qui voudront s'exercer dans un genre aimable et gracieux, elles seront nulles pour vous.

Il faut s'être formé l'indispensable habitude d'observer, sans laquelle on n'aurait que des connaissances imparfaites, et peu d'idées à soi. On ne peut même déterminer jusqu'à quel point il faut avoir reçu de la nature la première qualité dont j'ai parlé; mais il ne peut y avoir aucun doute que celle-ci ne la perfectionne infiniment. L'observation, ce moyen si précieux pour acquérir des idées, ne l'est pas moins pour apprendre à les rendre: c'est par lui qu'on apperçoit, qu'on apprécie ces détails que je vous ai présentés comme si importants, qu'on découvre dans les objets les accessoires avec lesquels ou par lesquels il faut les faire voir pour peindre avec vérité. Celui qui connaît peu les objets dont il parle, ou sur l'esprit duquel ils n'ont pas fait assez d'impression, se sert de mots, d'épi-

rhètes par exemple , nécessairement peu exactes ; pour suppléer au défaut de justesse , il les accumule , il les choisit pompeuses ; quels moyens ! Il faut avoir bien observé pour dire comme Racine en parlant d'un tyran : *Sa sombre inimitié , son silence farouche , d'impérieux caprices* , etc. Voici le fond d'une idée qu'il s'agit de rendre : *Les favoris s'empressaient à qui profiterait davantage d'un règne qui ne pouvait durer que peu de temps*. Il fallait sentir heureusement , et avoir bien observé , pour l'exprimer ainsi que l'a fait Corneille ; il dit que les favoris s'empressaient ,

» A qui dévorerait ce règne d'un moment. »

Faites bien attention que ce ne serait pas en cherchant à mettre dans votre tête un certain nombre de belles expressions , que vous apprendriez à parler ou à écrire. Ne vous étant nullement approprié une manière de voir et de vous exprimer , le hasard , qui quelquefois peut-être les placerait bien dans vos discours , ne vous ferait pas pour cela sortir de la médiocrité , et souvent vous seriez au comble du ridicule. Ce ne sont pas les belles expressions qu'il faut apprendre , mais la manière de les trouver.

Aux deux moyens dont je viens de parler , il

fant en joindre un non moins indispensable. Tandis qu'on observe les objets, qu'on les compare, que l'imagination, par des rapprochemens, féconde les idées, il est nécessaire d'apprendre parfaitement à connaître les signes imaginés par les hommes, pour les communiquer. Dans le chapitre précédent nous avons dit qu'il faut apprendre sa langue, cela suffit pour être correct; mais, pour bien écrire, il faut l'étudier. Ce sont deux choses fort différentes; la première, ne donne qu'un accessoire important, et la seconde a deux objets, attacher aux mots leur signification précise, et connaître les moyens, les ressources que la langue peut offrir pour peindre avec vérité. Cette connaissance ne peut s'acquérir que par une étude journalière, et n'est pas à la portée de tous les esprits.

Avec ces moyens, et lorsqu'on s'est accoutumé à rendre ses idées par nombre d'essais d'abord faibles, meilleurs ensuite, enfin satisfaisans, il faut encore beaucoup de travail pour bien écrire. Jamais un chef-d'œuvre ne fut fait à la hâte; il faut savoir effacer, sacrifier, recommencer et puiser de nouvelles forces dans les obstacles. Voilà l'objet que le pinceau doit rendre: j'apperçois que les premiers traits que je viens de tracer ont des défauts, j'ef-

face ; pour placer les couleurs avec vérité sur la toile, combien de fois je corrige ; enfin, le dessin est pur, et les couleurs ont achevé de donner la ressemblance : l'essentiel manque encore ; c'est bien là la figure de celui que j'ai voulu peindre, mais l'ame dont le modèle est animé, et qui donne la vie à tous ses traits, n'a point passé dans mon ouvrage : il faut déchirer la toile, et recommencer.

Au lieu de vous occuper de détails qui, sans rien apprendre de réel, ont souvent le grand désavantage de faire croire qu'on sait quelque chose, j'ai cherché à vous indiquer quelques études utiles, et vous devez sentir qu'on fait soi-même les plus importantes. L'art de bien écrire consiste entièrement à trouver les idées les plus convenables au sujet, et le style le plus convenable à ces idées.

C'est de la convenance parfaite du style avec le sujet et avec les idées, que naissent toutes ses beautés ; celles qui sortiraient d'une autre source, ne pourraient être que de faux ornemens. Ne cherchez donc que cette convenance, c'est-à-dire, cherchez seulement à rendre vos idées avec vérité, et soyez sûr que votre style aura toutes les beautés que votre genre d'esprit est susceptible de produire.

J'ai demandé sa convenance avec le sujet et avec

les idées, ce qui n'est point, en effet, la même chose. Le style doit d'abord recevoir du sujet un ton général, j'entends par-là celui auquel il sera le plus souvent ramené par la nature des objets que l'on traite; ainsi, il sera simple dans un sujet simple, élevé dans un sujet important. Mais dans celui qui ne demande que la première de ces qualités, il se trouve des idées qui doivent être rendues d'un ton plus élevé; et dans celui qui exige de l'élévation, combien d'idées qui veulent être offertes simplement. Entre le plus haut degré d'élévation du style et sa plus grande simplicité, il existe une foule de nuances, qu'aucune langue ne peut avoir de termes pour désigner. Votre style les prendra sans effort, si vous ne vous occupez, en écrivant, qu'à rendre avec vérité vos idées. Si vous atteignez à cette convenance, il aura toujours les qualités qu'exigera chaque pensée, et la monotonie, qui jette un voile sur toutes les beautés, en sera nécessairement bannie.

CHAPITRE VIII.

Du Sublime.

LES traits qui frappent vivement notre ame , et qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes , on les nomme sublimes. J'ai dit que l'expression la plus simple est celle qui leur convient le mieux , et qu'on les affaiblit dès qu'on essaie de les orner : la raison en est évidente ; en les ornant on divise l'attention , on la détourne de grands objets , pour la porter sur des détails qui ne peuvent alors être que puérils. Sans doute il n'y a rien de pompeux ni d'affecté dans ces vers :

» Celui qui met un frein à la fureur des flots ,

» Sait aussi des méchans arrêter les complots. »

mais il me semble que l'idée est plus frappante encore , rendue par le poëte hébreu : *Dieu imposa silence aux vagues de la mer , aux sifflemens des vents et aux clameurs du peuple.* Ici la simplicité de l'expression , bien plus grande encore , semble ajouter à la force de l'idée ; puis , ce qui contribue à lui faire produire plus d'effet , c'est que dans Racine , elle est offerte d'une manière abstraite ,

tandis que c'est un tableau que l'hébreu nous présente.

On peut aussi vouloir orner une idée sublime, non par la pompe des mots, mais en l'amplifiant; c'est le comble du ridicule : un exemple le fera suffisamment sentir. Arie voulant mourir avec son époux, se poignarde, et dit en lui présentant le fer : *Pætus, il ne fait point de mal*. Ce mot touchant et sublime, Martial le trouve trop simple, et rend, ou plutôt défigure ainsi l'idée : *La blessure que je me suis faite ne me cause point de douleur ; mais le coup que vous allez vous porter, Pætus, voilà celui qui me fera souffrir*. C'est ainsi que l'esprit fait dire des choses ridicules toutes les fois qu'il prend la place du sentiment.

C'est assez nous traîner sur des défauts, écoutez cette strophe de Racine :

- » J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
- » Pareil au cèdre, il portait dans les cieux
- » Son front audacieux ;
- » Il semblait, à son gré, gouverner le tonnère ;
- » Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
- » Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus. »

Les premiers vers présentent des développemens nombreux, et qui ont de l'éclat, des figures, une har-

monie très-sensible; rien de cela n'existe dans le dernier, qui renferme une idée sublime: elle est parfaitement rendue, et vous ne pourriez l'exprimer plus simplement en prose. De tels exemples doivent vous apprendre à n'espérer que dans vos idées, pour avoir le sublime, à ne pas le chercher dans les mots, jamais il ne saurait s'y trouver. Les mots ne sont que les signes représentatifs de nos idées; lorsqu'elles ne sont pas sublimes, comment le signe représentatif pourrait-il l'être? et lorsqu'elles le sont, que peut-il autre chose que les exprimer avec vérité?

Pour y parvenir, il faut que le style ait de la simplicité et de la concision: nous avons parlé de la première de ces qualités, et fait entrevoir le mérite de la seconde, qui ne présente guère moins d'avantages. La réponse du vieil Horace, exprimée ainsi: *Je voudrais qu'il eût péri comme ses deux frères*, offrirait toujours une idée sublime; mais Corneille la rend plus frappante en la renfermant dans ces mots: *Qu'il mourût*. Les idées exprimées en beaucoup de mots, ne s'offrant que successivement à l'esprit, ne peuvent produire leur effet avec la même force, que lorsque comprises en un seul, elles l'opèrent en un instant.

Style sublime, sublime de mots, sont des expres-

sions fausses ; cette qualité ne peut appartenir qu'aux idées. Les images, ces vives représentations des objets, lorsqu'elles en mettent de grands ou de touchans sous nos yeux, la vivacité des sentimens, mais sur-tout leur élévation, sont des sources de sublime. Voici des exemples où il naît des images :

« Ossian s'élance, et les ennemis tombent sous ses coups, comme l'herbe ou la tête du chardon sous le bâton d'un enfant qui frappe avec indifférence, et traverse la campagne en sifflant. »

« Quel est l'homme dont l'esprit n'est pas transporté et confondu par cette comparaison de Pascal ?

« Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses : c'est un cercle infini, dont le centre est par-tout, et la circonférence nulle part. »

On pourrait puiser dans les poètes une foule d'exemples ; les premiers vers qui s'offrent à ma mémoire, sont ceux-ci de Corneille dans Pompée :

» Il s'avance au trépas,

» Avec le même front qu'il donnait des états. »

Pour exemple du sublime de sentiment, pourrais-je ne pas citer le fameux serment de Démosthène ? Accusé par Eschine d'avoir entraîné l'état dans une guerre malheureuse, il était trop grand

pour s'abaisser à interpréter les conseils qu'il avait donnés ; il s'attache à prouver de quelle ignominie Athènes se fût couverte , si , pour la première fois , elle eût craint de braver des périls , quand il s'agissait de défendre la liberté des grecs , et ce mouvement sublime lui échappe : « Non , athéniens , non , vous n'avez point failli ; j'en jure par ceux qui combattirent jadis à Marathon , par ceux qui s'exposèrent à Salamine et Platée ; guerriers que la république jugea tous dignes des mêmes honneurs , sans restreindre la gloire à ceux dont la fortune avait secondé la valeur. »

Je citerai un trait connu , mais qu'on ne repète point sans tressaillir. Une femme avait perdu son fils unique ; un prêtre cherchait à lui faire trouver dans le ciel les consolations qui n'existaient plus pour elle sur la terre ; il lui citait Abraham prêt à immoler son fils , lorsque Dieu le lui eut commandé. « Ah ! mon père , s'écria cette femme , Dieu n'aurait jamais exigé ce sacrifice d'une mère ! »

Quelquefois l'effet du sublime est de saisir notre ame , de tenir quelques instans toutes ses facultés suspendues ; elle s'élève ensuite , mais ce n'est qu'en réfléchissant sur ce qu'elle vient d'éprouver. Tel est l'effet qui résulte de ce court récit d'un naufrage ,

tiré du voyageur Pinto. « Nous aperçûmes, à la lueur des éclairs, un autre vaisseau qui, comme nous, luttait contre la tempête. Tout-à-coup, dans l'obscurité, nous entendîmes un cri épouvantable, et puis nous n'entendîmes plus rien que le bruit des vents et des flots. »

Le sublime est toujours éloquent, parce qu'il est toujours le fruit du talent de faire une impression vive sur ceux qui nous écoutent; mais il s'en faut bien que tout ce qui est éloquent soit sublime, car il est évident qu'on peut l'être sans produire ces grands effets, qui sont nécessairement fort rares. On peut remarquer qu'assez souvent le sublime est produit par un sentiment tranquille, tel est celui d'Auguste pardonnant à Cinna, de Brutus refusant des consolations. Vous ne confondrez pas avec la froideur ce genre de tranquillité: l'ame est alors pleine d'un sentiment qui la met au-dessus des événemens, des hommes et de ses propres passions; un tel sentiment est calme, mais qu'il est loin de ressembler à la froideur!

L'idée de sublime, dans les productions littéraires, me paraît inséparable de celle de brièveté, parce qu'il est de son essence de porter l'esprit à un degré auquel il ne peut se soutenir long-temps. Aussi,

nous voyons que les hommes qui, s'élevant davantage, ont le plus de momens sublimes, ont aussi le plus d'inégalité ; ils épuisent leurs forces en produisant ces traits qui nous étonnent, et retombent bientôt après. Le beau n'ayant pas la même élévation, peut seul être long-temps soutenu.

Si l'on demande de ces deux manières laquelle est préférable, celle qui donne des beautés soutenues, ou celle qui en présente de plus grandes, mais avec des inégalités ; je répondrai que je me plais à goûter tour-à-tour les charmes de chacune, m'éloignant de cet esprit de système qui fait préférer le plaisir de la critique à des jouissances plus vraies, et qui fait imaginer que c'est élever un genre de beautés que de chercher à rabaisser tous les autres. Toutefois en admirant les deux manières dont nous parlons, il n'est personne qui ne préfère l'une d'elles ; choix qui dépend du genre d'esprit, du caractère de celui qui juge, et ce sont aussi les seules choses que l'orateur ou l'écrivain doit consulter, pour connaître quelle est celle qui lui convient.

En général, ceux qui ont vécu avec la nature, ceux qui, seconant le joug de l'imitation, pensèrent par eux-mêmes, nous offrent plus de vrai sublime,

et des chutes plus fréquentes ; tandis que ceux qui ont acquis un goût très-pur en étudiant les grands modèles , et se sont formés d'après eux , ne s'élèvent pas autant , mais sont plus soutenus. Aussi , parmi les auteurs que nous ont laissés des sociétés encore dans l'enfance , ceux qui méritent d'être lus , ont le premier caractère ; et le second , est le plus général parmi les écrivains des nations policées.

CHAPITRE IX.

Des Formes qui annoncent le travail de l'esprit, et de celles qui conviennent au sentiment. Observations sur les Figures.

ON est parvenu à rendre puérile et pédantesque une partie de l'art d'écrire, qui pourrait être intéressante , celle qui présente à notre examen les principales formes que prennent les pensées. Ordinairement on les nomme figures ; ce mot , qui signifie la forme extérieure des corps , pris lui-même au figuré , est bien choisi pour désigner une forme particulière donnée à la pensée . Souvent c'est à elle seule que

vous devez la vérité avec laquelle vous vous énoncez ; souvent elle rend l'idée par une image , quelquefois elle peint jusqu'au mouvement de l'ame de celui qui écrit ou qui parle , et présente ainsi l'avantage de soutenir l'attention , de la réveiller , de plaire ou d'émouvoir.

Celui qui ne connaît que les noms des figures , et ne les considère que comme des ornemens qu'il faut de temps à autre répandre dans le discours , est loin d'en avoir l'idée. Les formes données aux pensées , sont une des principales sources de la variété du style ; et si celui de chaque grand écrivain a un caractère particulier , c'est à elles en partie qu'il le doit. Une figure considérée isolément peut être fort peu de chose ; mais la manière dont elles sont préparées , soutenues , la manière dont elles se succèdent , voilà ce qui donne au discours un charme , dont souvent nous n'apercevons pas la cause. L'homme qui voit par ses propres yeux , et qui sent vivement , voit et s'exprime d'une manière qui lui est propre ; ses pensées prennent des formes variées comme les sensations qu'il éprouve , et qui ont , comme elles , une teinte particulière.

Nous ne nous traînerons pas sur des détails inutiles. Le nombre des figures est presque infini , et

les noms donnés seulement aux tropes (1), peuvent fatiguer un esprit passablement laborieux, sur-tout s'il n'aime que les choses utiles. En voyant un enfant courir avec un bâton entre les jambes, il vous est peut-être arrivé de dire qu'il allait à cheval sur un bâton : saviez-vous que vous faisiez une *catachrèse*? Lorsqu'en parlant d'un guerrier vous dites : *C'est un César* : vous ignorez peut-être que vous faites une *antonomase*? Ces noms scientifiques, que d'autres oseraient appeler barbares, sont dérivés du grec. Catachrèse vient d'un mot grec, qui signifie *abus*, *extension* ; c'est en effet par extension que vous dites, aller à cheval sur un bâton.

Il sera peut-être plus intéressant de porter nos regards sur celle des figures qui répandent le plus de beautés dans le discours ; d'examiner quelles sont celles qui, laissant presque toujours paraître le

(1) Outre la division que les rhéteurs ont faite des figures en deux grandes classes, celles de pensées et celles de mots, ils ont sous-divisé ces dernières en figures de diction, de construction, en tropes et en figures de mots auxquelles ils n'ont pas donné de nom particulier. On fait un trope toutes les fois qu'on fait prendre à un mot une autre signification que celle que présente son sens propre.

Le sens propre d'un mot est celui dans lequel il paraît avoir été pris d'abord : *le feu brûle, un rayon du soleil*. Le sens figuré est celui qu'il n'a reçu qu'ensuite et par analogie : *le feu de l'imagination, un rayon d'espérance*.

travail de l'esprit, ne peuvent que rarement se trouver dans le langage des passions, et quelles sont celles, au contraire, qui conviennent au sentiment.

Une des plus brillantes est la comparaison : on sait qu'elle consiste à montrer les rapports qui existent entre l'objet dont on parle et un autre, afin de rendre l'idée plus sensible, ou de répandre plus d'agrément sur elle.

Quoiqu'il n'y ait point de comparaison absolument juste, parce que deux objets ne peuvent avoir une ressemblance parfaite, cependant cette forme peut, même dans les ouvrages de pur raisonnement, servir beaucoup à rendre une idée, soit plus frappante, soit seulement plus intelligible.

Mais c'est dans les instans où l'écrivain peut se laisser guider par son imagination, que cette figure brille de tous ses charmes; alors il n'en est point, peut-être, qui en répande davantage dans le discours. L'esprit jouit délicieusement, parce que le rapprochement qu'il fait est un travail aussi facile qu'agréable; puis, le plus souvent, c'est une idée abstraite qui lui est rendue sensible par une image.

Lorsqu'on fait une comparaison, il est deux défauts à éviter; elle n'a point de charmes, si les deux objets comparés sont entièrement semblables, parce

qu'alors elle n'ajoute rien à l'idée, et que l'esprit, au lieu d'avoir à faire un léger travail, n'a pas même à examiner. On tombe dans l'excès contraire, si les deux objets n'ont entr'eux qu'un rapport trop éloigné pour qu'il soit facile à saisir. Par cette raison, il ne faut pas tirer des comparaisons d'objets trop peu connus, et c'est ce qui fait quelquefois perdre du mérite à nos yeux, à celles des étrangers. Un peuple guerrier, habitant des montagnes, emprunte les siennes des armes, des forêts et des sites sauvages. Celui que sa position appelle aux travaux maritimes, les emprunte de la mer et des vaisseaux; celui qui habite des plaines fertiles, doit les siennes aux objets les plus rians de la nature. Ainsi, chaque peuple les choisit parmi ceux qui lui sont le plus familiers: il n'y a que les hommes qui ne sortent pas des villes qui ne font point de comparaisons, parce qu'ils n'ont sous les yeux que des pierres, des comptoirs et de la fumée.

Cette figure, qui plaît à l'imagination, ne saurait convenir aux sentimens vifs, parce qu'elle exige dans celui qui la produit, un calcul de l'esprit. Après le récit d'un malheur que l'on plaint, une comparaison mélancolique peut être d'un effet heureux; mais si on en fait lorsqu'on déplore sa propre in-

fortune ou lorsqu'on se dit violemment ému, on pourra montrer beaucoup d'esprit, et c'est précisément ce qu'il ne faudrait pas.

La forme que l'on prend lorsqu'on oppose des pensées les unes aux autres, comme dans ces vers :

» Vieux, pénitent, courtisan, solitaire,

» Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire. »

se nomme antithèse. Encore une figure brillante, encore des calculs de l'esprit; il est bien difficile qu'ils ne s'y laissent pas apercevoir; aussi le sentiment ne pourra l'employer, que lorsque l'opposition entre les objets qu'il doit exprimer est tellement frappante, que cette forme devient évidemment la seule qu'il peut prendre, comme on le sent dans ce passage :

» O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !

» Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,

» Je n'en puis trouver un pour régner après moi ! »

Bannissez également du langage des passions la forme sententieuse, elle est calme, elle est froide; les passions exhalent des sentimens, c'est la tranquille raison qui les a vues, qui fait des maximes. Ceci n'est pas encore sans exception; par exemple, Hyppolite prend la nature entière à témoin de son innocence, Thésée l'interrompt avec chaleur par cette sentence :

» Toujours les scélérats ont recours au parjure. »

Mais les exceptions sont rares : ne vous laissez pas séduire par un beau qui n'est qu'apparent ; rejetez les succès de détail, lorsqu'ils nuisent au succès du tout, et ne regardez jamais comme des beautés que ce qui convient à la situation.

Le tour que nous employons, lorsqu'au lieu d'offrir directement une idée, nous la faisons connaître en en présentant seulement des parties, tour qu'on nomme périphrase, exige presque toujours le travail de l'esprit.

Cette figure est quelquefois nécessaire pour se faire comprendre, mais le plus souvent on l'emploie pour présenter avec moins de danger les idées dont on craint l'effet sur ses auditeurs ; une idée basse, triviale, cesse de le paraître, présentée avec cet artifice ; et pour des choses plus importantes, il sert à faire entendre ce qu'on n'ose dire ouvertement.

L'un des grands avantages de la périphrase, c'est qu'offrant l'idée en ne montrant que quelques-unes de ses parties, qui peuvent être fort différentes selon le côté sous lequel on l'envisage, elle la fait voir sous les dehors qui conviennent le mieux à celui qui parle. En ne faisant connaître une idée

triste que par celles de ses parties qui peuvent l'adoucir, elle cesse en quelque sorte de l'être; si on la présentait par celles qui sont opposées, elle pourrait devenir désolante.

Il faut que la périphrase soit très-claire et pas trop multipliée : obscure, elle n'est plus qu'une énigme; multipliée sans nécessité, non-seulement elle ôte toute concision au discours, mais elle y répand une affectation ridicule.

Le langage des passions n'exclut jamais les figures dont nous allons parler; le travail de l'esprit ne s'y fera point appercevoir, à moins que, n'ayant rien observé, ne sentant rien, on ne sache nullement les employer. Un trope infiniment répandu, est celui qui consiste à faire prendre à un mot une signification qui n'est pas la sienne propre, mais que l'on conçoit sans peine, par une comparaison qui se fait dans l'esprit. Par exemple, lorsque je dis : *le feu de l'imagination*; vous concevez le premier de ces mots, parce que vous faites une comparaison facile.

Cette figure, qu'on nomme métaphore, est une de celles qui répandent le plus de force ou de grâce dans le discours, selon les idées qu'elles expriment. Quoi de plus beau, de plus hardi que ces expres-

sions tellement simples, qu'elles nous sont familières : *Enflammé de colère, rassasié de vengeance, le flambeau de la vérité, la fraîcheur de la jeunesse, la soif du bonheur*, et mille autres qui, faisant connaître des idées abstraites par des images, nous les font en quelque sorte toucher? Non, je ne crois pas qu'on puisse trop employer cette figure.

Il est nécessaire que la comparaison qu'exige la métaphore puisse être faite sans peine. Lorsqu'un poète a dit : *l'écorce des eaux*, pour dire, *la glace*, il s'est écarté de cette règle bien simple : ici, l'analogie n'est point assez sensible, l'expression est obscure et bizarre. Quand on emploie plusieurs métaphores de suite, il faut que les idées qu'elles réveillent se lient entre elles, alors elles peuvent produire un effet agréable, comme dans ces vers :

» Sur les ailes du temps, la tristesse s'envole,

» Le temps ramène les plaisirs. »

Un défaut très-choquant est celui de l'auteur qui, perdant de vue qu'il s'est servi d'une métaphore au commencement de sa phrase, dit ensuite des choses qui ne peuvent se rapporter à l'objet qu'elle présente, mais bien à celui qu'offrirait le sens propre dont il n'a pas fait usage. On peut dire de l'éloquence qu'elle embrase ; mais si, en parlant

de celle d'un orateur, vous avez employé cette métaphore : *C'est un torrent*, nécessairement dans la suite de la phrase vous ne pourrez pas vous servir du mot *embrâser*, vous devrez dire, *il entraîne*.

Un mot nouveau étonne toujours l'auditeur ; il n'en est pas de même d'une métaphore qu'on n'a pas encore entendue ; on peut sans crainte en créer de nouvelles, toutes les fois que le besoin de s'exprimer avec vérité l'exige. Cependant il ne suffirait pas toujours qu'elles fussent expressives, et que l'analogie qui existe entre les deux objets qu'il faut comparer fût connue ; il en est que le goût doit faire rejeter, soit parce qu'elles n'auraient qu'une expression triviale, soit parce qu'elles seraient trop étranges pour ne pas paraître recherchées.

Vous devez trouver beaucoup d'analogie entre cette figure et la comparaison, qui est, en quelque sorte, une métaphore développée. Dans la métaphore, au contraire, la comparaison n'est pas énoncée, elle se fait dans l'esprit de celui qui écoute ; aussi cette figure a-t-elle une hardiesse que n'a point la première.

Le langage a bien d'autres richesses que celles que présente le trope dont nous venons de parler. Nous employons le nom du signe pour désigner

la chose signifiée ; pour dire qu'un roi va perdre ses états , nous disons : *sa couronne chancelle , le sceptre échappe de ses mains*. Nous pouvons employer le nom du contenant pour celui du contenu : *Rome asservit l'univers*. Celui du contenu pour celui du contenant : *la Seine*, pour la France ; *l'Ibère*, pour l'Espagne. Nous prenons l'effet pour la cause ; c'est ainsi qu'Horace donne à la mort l'épithète de *pâle*, parce qu'elle décolore le visage. Nous prenons la cause pour l'effet : aux yeux des poètes , ce n'est pas la guerre qui dévaste les campagnes , c'est *Mars* qui leur fait éprouver ses fureurs. Le trope qui comprend ces diverses manières de parler , et d'autres du même genre , se nomme métonymie. Vous voyez qu'il consiste à faire exprimer par un mot une idée qui a , avec celle que présente son sens propre , un rapport de co-existence ; en général , les mots qui présentent des idées qui ont des rapports intimes , sont susceptibles d'être employés l'un pour l'autre.

Il est des tropes auxquels je ne crois pas qu'on ait donné des noms , et qui cependant sont d'une utilité fréquente. Par exemple , le présent des verbes , employé pour le passé , donne au discours beaucoup de rapidité , et rend avec plus de force les

idées. Souvent si l'on se sert du passé, tout est froid, presque vague ; et comment en serait-il autrement ? Si l'auteur était animé, il ne dirait pas : *il fut, il vint, vous avez vu* ; il aurait les objets sous les yeux, et dirait : *il est, il vient, voyez*.

Les changemens de personnes sont souvent employés. On adoucit les avis ou les reproches en se servant de la première personne du pluriel au lieu de la seconde, en ne disant pas : *vous devez, vous ferez, vous méritez* ; mais, *nous devons, nous ferons, nous méritons*.

Il arrive souvent aux écrivains d'employer la seconde personne au lieu de la troisième ; alors ils s'adressent directement à leurs lecteurs, et par ce moyen, rendant leurs idées d'une manière plus vive, ils soutiennent ou réveillent l'attention.

Pour la fixer, pour rendre ses raisonnemens plus pressans, l'orateur peut, au lieu d'adresser simplement la parole à ceux qui l'écoutent, prendre la forme interrogatoire. Lorsque je dis : *l'homme n'éprouve-t-il pas une douce satisfaction à la fin d'une journée passée dans des travaux utiles ?* Ce tour n'est-il pas plus vif, plus convaincant, que si je disais sententieusement et vaguement : *l'homme éprouve une douce satisfaction, etc.* ? La forme in-

terrogatoire est propre à pénétrer l'auditeur des idées qu'on émet, parce qu'elle a de la vivacité, parce qu'elle annonce dans l'orateur une sorte de confiance dans ses raisonnemens, parce qu'ils s'adressent alors plus directement à l'auditeur, et l'obligent à faire en lui-même une réponse.

D'autres fois l'orateur paraît ne vouloir rien décider par ses propres lumières, et semble délibérer avec ceux qui l'écoutent. C'est un moyen pour insinuer ses raisons dans leur esprit, que de les appeler à juger de ce qu'elles valent ; souvent c'en est un puissant pour les entraîner à son opinion, que de paraître leur soumettre tout. Cette figure se nomme communication.

On peut accorder quelque chose pour en tirer avantage ensuite. Cette figure, que les rhéteurs nomment concession, est utile pour amener à son opinion des hommes dont on a les passions ou les préjugés à craindre ; en leur cédant d'abord quelque chose, on les conduit plus aisément à son but. C'est cette forme que vous employez naturellement, lorsque vous essayez d'amener un infortuné à des idées plus calmes : alors elle est pleine de douceur et de sensibilité ; mais elle peut être fort animée, très-vive. On accorde à son adversaire ce qu'il vient d'ayan-

cer, on le répète, on appuie sur ses preuves ; mais que veut-il en conclure ? tels et tels faits en existent-ils moins ?

On peut prévenir les objections de ses antagonistes en les faisant soi-même, et y répondre ensuite ; figures qui peuvent avoir l'avantage de détruire en grande partie l'effet qu'auraient produit certaines objections dans la bouche de l'adversaire, si on ne les eût pas fait connaître d'avance. Elles sont aussi très-propres à déterminer la volonté des auditeurs, en fouillant jusqu'au fond de leur cœur pour leur montrer, et les motifs qui les font balancer, et la futilité de pareilles excuses.

Si les figures dont nous avons parlé depuis l'interrogation ne sont pas très-brillantes, voyez combien elles varient les moyens pour présenter des preuves, pour persuader ou convaincre les auditeurs. Faites fréquemment usage de ces formes au moyen desquelles les pensées leur sont directement adressées ; même en écrivant imaginez que vous parlez, que vos auditeurs vous entendant toujours leur adresser la parole, soient toujours obligés de vous donner leur attention ; tenez-les en haleine, et, sous des formes animées, portez vos idées jusques dans leur esprit ou dans leur cœur.

Il est un trope qui consiste à se servir de mots qui, à les prendre dans leur sens propre, vont bien au-delà de la vérité : c'est l'hyperbole. L'exagération est beaucoup plus répandue dans le langage qu'on ne le croit d'ordinaire, et l'habitude seule nous empêche de nous en appercevoir ; nous disons qu'une chose s'est faite *avec la rapidité de l'éclair*, que *tout l'univers connaît*, etc. Beaucoup de métaphores sont hyperboliques, telles qu'*enflamme de colère*, *mourir de sommeil*, *brûler d'amour*. Si on essayait de retrancher toute exagération du langage, croyant par-là le rendre plus exact, on s'apercevrait bientôt qu'au lieu de lui donner cette qualité, on ne fait que le rendre froid.

Sous ce rapport l'hyperbole appartient au sentiment, et doit être regardée comme très-utile, non pour exagérer, mais pour s'exprimer avec vérité. On n'en observera pas moins, qu'à part les hyperboles admises par l'usage, et quelques-unes que la violente passion ou le ravissement de celui qui parle peuvent faire trouver naturelles, il faut peu se servir de cette figure ; en user pour rehausser de petites idées, est ridicule ; pour en élever davantage de grandes, est ridicule encore. Le sentiment a d'autres manières de s'exprimer, et si l'on fait souvent usage



de celles-ci, ces combinaisons forcées n'annonceront que la sécheresse du cœur et le travail de l'esprit. Je crois, comme Harris, que les langues dans lesquelles elles sont très-multipliées, sont des langues d'esclaves. L'asiatique, accoutumé à se prosterner, à tout adorer, compare son maître au soleil, ses maîtresses aux étoiles, et la favorite à la lune. Dans son vil langage tous les hommes qui ne sont pas titrés, sont des vermiseaux impurs, des reptiles qui rampent dans la poussière. Ainsi ses idées emphatiques annoncent la bassesse de son âme; rarement sublimes, elles sont presque toujours ridicules à force de vouloir être pompeuses. Il y a loin des figures recherchées du style oriental, aux images vives et naturelles des poètes et des orateurs d'Athènes, qui, nés sous un beau ciel et vivant sous un gouvernement libre, voyaient la nature dans toute sa beauté, et la peignaient telle qu'ils la voyaient. On a dit que le style oriental est commun à tous les peuples qui ont des sensations vives, à ceux dont la société est encore dans l'enfance; c'est, je crois, avoir mal observé. Je ne sais d'abord jusqu'à quel point l'asiatique, énervé par la chaleur du climat, par le despotisme et par la volupté, peut sentir vivement; mais la manière dont s'expriment ces hommes que

nous nommons sauvages, me paraît fort différente de celle des esclaves d'Asie. La première est hardie et non pas emphatique, un style rempli d'images vives, fortes, gracieuses, n'est pas le style hyperbolique; et quand des hommes encore près de la nature auraient dans leur langage des exagérations de ce genre, ne doivent-elles pas presque toutes disparaître, lorsque la société se poliçant les individus n'éprouvent plus la même admiration, le même étonnement à la vue des objets qui les environnent? Dans un sauvage, quelques hyperboles peuvent être l'effet de la surprise et du ravissement; dans un asiatique, elles sont l'effet de l'orgueil ou de la bassesse.

Quelquefois l'orateur oubliant, pour ainsi dire, ceux qui l'environnent, adresse tout-à-coup la parole à quelque personne absente, et même à des êtres inanimés ou métaphysiques : cette figure est l'apostrophe. On sent qu'il faut qu'elle soit amenée par la passion ou le vif intérêt dont celui qui parle est animé; c'est une figure que l'esprit ne doit jamais faire; et bien placée, sagement ménagée, elle produit d'autant plus d'effet qu'elle est une des plus hardies.

Il n'en est qu'une qui le soit davantage, c'est

celle par laquelle nous donnons aux êtres inanimés la vie, les besoins et les passions des hommes, par laquelle nous les faisons agir, et même adresser la parole à ceux qui nous écoutent : on la nomme prosopopée. Lorsqu'elle n'est pas portée à ce dernier degré de faire parler des personnes absentes, ou des êtres inanimés, quelque hardie qu'elle soit encore elle nous est très-familière ; pour l'employer il n'est pas besoin qu'un sentiment impétueux nous anime. Une foule de métaphores ont cet avantage : nous disons d'une maladie qu'elle est cruelle, d'une plaine qu'elle est riante, d'une maison qui nous déplaît qu'elle est triste. Expressions aussi belles que hardies et qui sont cependant infiniment répandues.

D'où naît cet instinct qui nous porte à prêter le sentiment, la vie aux êtres inanimés, qui nous fait trouver du plaisir à les rapprocher en quelque sorte de nous, à croire quelques momens qu'ils sentent, qu'ils vivent, à les associer à nos peines ainsi qu'à nos jouissances ? Il est certain que nous pouvons contracter pour eux des sentimens réels d'affection ; qui de nous n'en éprouve pas pour une maison, pour un arbre, et même pour des objets moins remarquables ? Nous sentons tous la vérité de cette belle idée de Smith, que nous regarderions comme

ingrat et coupable le matelot qui brûlerait la planche qui l'a sauvé du naufrage. Mais pourquoi ces affections pour des objets qui ne sentent point? pourquoi ce besoin de faire vivre et penser des êtres brutes? Peut-être en peut-on trouver les causes dans la faiblesse de l'homme qui le porte à chercher des plaisirs et des appuis dans tout ce qui l'entoure, et dans ce besoin d'aimer que la nature mit dans son cœur pour sa félicité. Quoi qu'il en soit, cet instinct existe, il est répandu chez tous les hommes, et plus leur imagination est vive, plus il leur sert à multiplier leurs jouissances. Nous pouvons en juger par les grecs : si des souvenirs immortels sont attachés à leur religion, qui depuis si long-temps a cessé d'exister, c'est que par elle il n'y avait rien de mort dans la nature, tout y était céleste ; c'est qu'elle formait l'union la plus propre à rendre le séjour de la terre enchanteur ; tous les êtres étaient sensibles, tous les sites étaient animés, et les dieux habitaient avec les mortels.

La prosopopée, portée à son plus haut degré de hardiesse, est réservée aux mouvemens impétueux ; du moins la grandeur des intérêts qu'on traite, l'enthousiasme qu'ils inspirent, et dont on a communiqué déjà une partie à ses auditeurs, sont nécessaires pour qu'elle n'ait rien que de naturel,

Je n'ai parlé que d'une partie des figures qui répandent le plus de charmes dans le discours ; en faire passer un plus grand nombre sous vos yeux serait inutile , car si vous voulez les connaître , vous trouverez par-tout ces détails, et j'ai cherché à montrer la manière dont on doit les examiner : passons à quelques observations générales.

En jetant les yeux sur les principales figures , vous avez été frappé , sans doute , de la hardiesse , des ressources et des finesses du langage. Seulement dans les expressions figurées , que de moyens pour peindre nos idées ! Par elles , la vie a son printems , l'âge a sa fleur , la beauté son éclat , la pudeur est pour elle un voile. Les idées fortes ne sont pas rendues avec moins de vérité que ces idées riantes ; on est ivre de rage , un fer est altéré de sang , la terre s'en abreuve. On ne peut se défendre d'admirer avec quelle vérité le langage exprime nos plus hardies conceptions ; ne semble-t-il pas que des hommes d'un génie transcendant ont créé et nous ont révélé ces manières de parler ?

Quelques belles qu'elles soient , vous ne regarderez point cependant les figures comme des manières de parler extraordinaires , rien n'est plus simple , rien n'est plus naturel ; la plupart sont

fréquentes, même dans le langage le plus familier ; et s'il en est de réservées aux sujets élevés, parce qu'elles ne peuvent être inspirées que par un vif intérêt, elles sont alors des manières de parler très-simples. Animez l'homme dont l'esprit est le moins cultivé, toutes les figures sur lesquelles s'appesantissent les rhéteurs vont sortir de sa bouche ; elles sont tellement naturelles, que le langage des peuples les moins civilisés est celui où brillent davantage leurs richesses. On connaît ces mots d'un sauvage, que des missionnaires avaient engagé à quitter sa patrie : « Les robes noires veulent nous faire laisser notre natte, et transporter ailleurs le feu de notre conseil. Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y reposent ; dirons-nous à leurs ossements : levez-vous et suivez-nous dans une terre étrangère ? » Les poètes les moins imitateurs, ceux qui ne doivent les beautés de leurs chants qu'au spectacle de la nature, et à leur génie formé par l'observation seule, sont encore ceux où l'on trouve le plus de figures. Ossian ne parle, pour ainsi dire, que par images ; il dit, en se ressouvenant de son père : « Te voilà tombé comme un grand chêne avec toutes tes branches autour de toi ! Où es-tu, ô roi Fingal, ô mon père ? et toi, mon fils Oscar,

où es-tu ? où est toute ma race ? Hélas ! ils reposent sous la terre ; j'étends les bras , et de mes mains glacées je tâte leur tombeau ! J'entends le torrent qui gronde entre les pierres qui le couvrent. O torrent , que viens-tu me dire ? tu m'apportes le souvenir du passé. Les enfans de Fingal étaient sur ton rivage comme une forêt dans un terrain fertile ; les fers de leurs lances étaient perçans ; il était audacieux celui qui se présentait à leur colère. Fillan le grand était ici , tu étais ici Oscar , ô mon fils ! Fingal lui-même était ici , puissant et fort avec les cheveux blancs de la vieillesse ; malheur à qui rencontrait son bras dans la bataille. Le fils de Morny arriva , Gaul le plus robuste des hommes ; il s'arrêta sur la montagne , semblable à un chêne ; sa voix était comme le son des torrens ; il cria : Pourquoi le fils du puissant Corval veut-il régner seul ? Fingal n'est pas assez fort pour défendre son peuple , et pour en être le soutien : je suis fort comme la tempête sur l'océan , comme l'ouragan dans les montagnes ; cède fils de Corval , et fléchis devant moi. Il descendit de la montagne comme un rocher , il retentissait dans ses armes , etc. »

C'est un moyen puissant pour faire impression sur les hommes , que de leur parler par images , parce

que, comme nous l'avons déjà remarqué, ce que nous voyons produit bien plus d'effet sur nous, que ce que nous ne faisons qu'entendre; et c'est de-là que résulte un des grands avantages des figures. Cependant il est bon d'observer que toutes ne donnent pas des images, et qu'on peut en produire sans leur secours. Dans le dernier morceau que j'ai cité, vous en voyez qui sont dues aux figures, telle que celle-ci : *Te voilà tombé comme un grand chêne avec toutes tes branches autour de toi.* D'autres qui existent sans qu'il y ait des figures : *J'étends les bras, et de mes mains glacées je tâte leur tombeau.*

Le choix heureux des épithètes est une source d'images; c'est sur-tout dans les grands poètes qu'on peut l'observer. Par exemple :

- » Dans le réduit *obscur* d'une alcove *enfoncée*,
- » S'élève un lit de plume à grand frais *amassée*.
- » Quatre rideaux *pompeux*, par un *double* contour;
- » En défendent l'entrée à la clarté du jour, etc. »

La manière de placer dans la phrase une circonstance, un mot, peut en produire une. Si je dis qu'Athalie, animant ses soldats au carnage, avait un poignard à la main, ce n'est là qu'une circonstance assez indifférente; mieux placée, elle donne une image dans ces vers de Racine :

» Un poignard à la main, l'implacable Athalie

» Au carnage animait ses barbares soldats. »

Sans doute il n'est pas besoin de prouver que l'orateur atteindrait au comble du ridicule, s'il pensait en écrivant à faire telle ou telle figure, que destinées à exprimer nos idées et les mouvemens de notre ame, elles doivent toujours leur obéir.

Les rhéteurs ont distingué des figures de pensées et des figures de mots (1); les premières, disent-ils, subsistent, quelques expressions qu'on emploie; les autres disparaissent dès qu'on change les mots. J'ai vu presque tous les jeunes lecteurs de leurs traités, persuadés que les pensées ont un certain nombre de figures, et qu'il en est d'autres qui, consistant uniquement dans les mots, ne sont destinées qu'à servir d'ornemens. Mais toutes sont produites par le sentiment ou par l'imagination, qui doit les employer à rendre avec vérité les idées, et, dès qu'elles sont bien placées, on ne peut en faire disparaître aucune sans tronquer la pensée.

Comment, en effet, en se servant de signes représentatifs différens, la chose signifiée resterait-elle

(1) Parmi celles dont j'ai parlé, ils rangent dans la classe des figures de mots, la métaphore, la métonymie, l'hyperbole et la périphrase.

représentée de la même manière? J'efface d'un écrit une allégorie charmante pour y substituer une vérité sèche, et la pensée reste la même! un géomètre même reconnaîtrait le contraire. Pour rendre mes idées avec la force ou la grâce qui convient à l'objet que j'ai dessein de peindre, j'ai besoin d'employer *le signe pour la chose signifiée, l'effet pour la cause* ou quelques expressions métaphoriques; je sais qu'en trouvant d'autres mots qui exprimeront à-peu-près ce que je veux dire, vous ferez disparaître ces figures, et que vous conserverez le fond de ma pensée: mais où seront les accessoires, le tableau, le tour d'imagination, sans lesquels je puis dire avec vérité qu'elle n'est plus rendue? S'il ne s'agit que d'en conserver le fond, les figures de pensées disparaîtront aussi en faisant des changemens dans les mots, et quelquefois de fort légers. Au lieu de cette apostrophe:

» Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
 » Murs sacrés, que n'a pu conserver mon Hector! »

qu'Andromaque dise: *Non, nous n'espérons plus revoir encore les murs sacrés que mon Hector n'a pu conserver!* La figure a disparu, et c'est bien le même fond d'idée. La pensée ne perd-elle pas autant, lorsqu'au lieu de dire: *ce séjour est triste;*

je m'enivre de joie ; je dis , ce séjour ne me plaît pas ; j'ai beaucoup de joie ? Les figures de pensées , comme celles de mots , ne sont autre chose que des formes particulières données aux pensées ; et les figures de mots sont , aussi bien que les premières , susceptibles de peindre les mouvemens de notre ame : ainsi , l'hyperbole peut être l'expression de la passion en délire ; l'ironie , celle d'un cœur ulcéré qui cherche à rendre plus sanglant un outrage. Souvent l'unique moyen de faire sentir ce qui se passe au-dedans de soi , est d'employer des expressions figurées. En substituant d'autres mots , vous ferez disparaître ces figures , comme j'en ai fait disparaître une de pensée ; l'idée était bien la même , quant au fond , mais ce n'était plus la douleur qui l'avait inspirée.

Je vois des figures dans lesquelles les mots quittent leur sens propre , d'autres où elles le conservent ; mais à proprement parler , il n'y a de figures de mots que quelques-unes de diction ; la syncope , par exemple , qui consiste à retrancher des lettres ou des syllabes sans rien changer au sens.

Nous terminerons ce chapitre par quelques recherches sur l'origine du style figuré. On l'a souvent attribuée au petit nombre de mots dont le langage

fut d'abord composé, ce qui dut obliger les hommes à employer le même mot dans des significations différentes ; c'est-à-dire, à donner à un objet qui n'avait pas encore de nom, celui d'un autre avec lequel on lui trouvait de l'analogie. Mais si c'était là l'unique cause de ce langage figuré, si beau, si réellement utile et d'un usage si général, il serait pauvreté et non richesse ; on fût parvenu à s'en débarrasser en créant à la longue un nombre de mots suffisant, et maintenant il ne serait d'aucun usage. Voyez les expressions figurées qui, dans l'origine des sociétés, sont évidemment dues à la pauvreté du langage ; n'ayant pas encore fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la séparation des idées abstraites, pour dire qu'un homme est grand, on dit, *l'homme montagne* ; pour un méchant, *l'homme tigre, loup*, ect ; pour désigner un homme bon, on joint au mot homme le nom d'une plante nourricière ou de quelqu'autre objet utile. Ceci est pauvreté, et disparaît dès que les langues se perfectionnent ; toutes les expressions figurées eussent été abandonnées de même, si elles n'avaient pas eu d'autre origine.

Ne vous paraît-il pas d'abord qu'il est des choses que l'homme ne peut bien exprimer que par une

sorte de comparaison, c'est-à-dire, par une métaphore? On peut s'en assurer en examinant les langues parvenues au degré de perfection où elles sont aujourd'hui. Pour rendre un grand nombre d'idées, nous n'avons que des expressions figurées que nous ne pouvons remplacer par des mots pris au sens propre. Par exemple, *réflexion*, pour désigner une opération de l'esprit; *clarté*, pour exprimer une qualité du discours. Cherchez à rendre par un mot pris au sens propre, celui-ci : *le feu de l'imagination*, vous ne trouverez que d'autres expressions figurées : *la chaleur, l'activité, la vivacité de l'imagination*.

Sans doute nous employons souvent des expressions figurées, quoiqu'il y en ait d'autres qui, prises au sens propre, peuvent rendre le même fond d'idées; mais la cause est toujours la même. Les hommes jadis bornés à un petit nombre de mots, n'auraient eu besoin que de transporter des noms d'objets physiques à des êtres métaphysiques, que l'on sent plus tard la nécessité de nommer; mais certes ils avaient un mot pour désigner le brave qui les guidait dans les combats; et l'on sent cependant qu'il n'est pas de métaphore plus naturelle que celle qu'ils employaient, lorsque pour le désigner ils disaient : *ce lion*. La source, la véritable source

du style figuré, est le besoin de peindre ses idées pour s'exprimer avec vérité. C'est dans l'enfance des sociétés qu'on en fait le plus fréquent usage, parce que les sensations qu'éprouvent des hommes neufs, sont plus vives que celles des hommes policés; et comment ne le seraient-elles pas? Ils ont sans cesse devant les yeux les beautés de la nature, tandis que nous vivons enfermés dans des villes; ils jouissent d'un esprit de franchise et de liberté, remplacé parmi nous par une fade politesse, qui énerve le langage aussi bien que le cœur. Les langues, sous divers rapports, se sont perfectionnées; mais sous celui-ci elles se sont réellement appauvries.

CHAPITRE X.

De l'Harmonie du style (1).

C'EST par nos sens que les idées nous parviennent; lorsqu'ils sont agréablement flattés, l'esprit est

(1) Comme on s'accorde universellement sur la signification du mot harmonie, appliqué au style, je crois inutile de lui en substituer un plus exact, et je me borne à faire observer que c'est

mieux disposé à saisir ce qu'on lui présente. Dès que l'oreille eut révélé à quelques écrivains le pouvoir de l'harmonie, le plaisir que causaient les passages dans lesquels ils l'avaient heureusement placée, fit désirer qu'on les multipliât ; on tira des préceptes des exemples qu'on avait sous les yeux, et l'habitude fit demander et goûter davantage encore ce dont la nature avait fait sentir les charmes.

Flatter l'oreille, et par-là contribuer à captiver l'esprit ; n'est pas le seul avantage que présente l'harmonie ; pour rendre, pour peindre les idées, elle est réellement utile. D'abord il en est une très-imitative, à laquelle la poésie doit une de ses plus grandes beautés, et qu'on trouve aussi d'une manière, il est vrai, moins marquée, dans le style des bons écrivains ; mais on n'a pas assez observé qu'à

mélodie du style qu'il faudrait dire. Harmonie désigne l'effet que produisent plusieurs sons entendus à-la-fois, ce qui ne résulte jamais du discours ; et mélodie signifie l'effet d'une suite de sons agréables. On est aujourd'hui convaincu des immenses avantages qu'il y a à ce que la langue d'une science soit bien faite. Mais il est un abus à éviter ; dans certaines parties, l'auteur du plus mince ouvrage veut avoir une nomenclature à lui, d'où il résultera nécessairement beaucoup de confusion pour ceux qui voudront les étudier. Quelques hommes perfectionnent, beaucoup veulent innover.

moins d'être déplacée elle a toujours quelque chose d'imitatif. Examinez celle qui moins prononcée ne semble destinée qu'à plaire à l'oreille, et vous reconnaîtrez la vérité de ce que j'avance. La majestueuse harmonie de Bossuet ne contribue-t-elle pas à rendre la majesté de ses idées? La douce harmonie de Fénelon n'ajoute-t-elle rien à l'onction de ses paroles? Les idées de vertu, de gloire, ne sont pas susceptibles d'être exprimées par des mots imitatifs; cependant des sons pleins de douceur alors que vous parlez de vertu, des sons éclatans en parlant de la gloire, concourent à pénétrer de vos idées ceux qui vous écoutent. Lisez dans Bernardin de Saint-Pierre la description d'un site enchanteur; les sons qu'il emploie, joints à des détails heureux, font éprouver une sensation qui, par je ne sais quelle analogie, ressemble en quelque chose à celle qu'on éprouverait à la vue du site même.

Un orateur célèbre a dit avec raison, que l'oreille est un juge fier et dédaigneux: il l'est d'autant plus qu'on ne saurait le convaincre d'avoir tort; si vous l'avez choqué, en vain prétendrez-vous qu'il ne devait pas l'être; quand je souffre on ne peut me persuader du contraire. Cependant si vous blessez l'oreille vous parviendrez difficilement à plaire à l'es-

prit, puisque c'est elle qui lui transmet vos idées (1). Pour juger du plaisir que cause l'harmonie, changez l'ordre de quelques mots dans une période de Fléchier ou de Daguesseau; placez des mots coulans ou sourds où Jean-Jacques en a voulu de rudes ou d'éclatans, vous sentirez combien l'oreille sera différemment affectée, vous jugerez si la pensée n'aurait rien perdu de sa force ou de sa majesté. Ne croyez pas que les hommes d'un esprit cultivé soient seuls capables de sentir les beautés de l'harmonie; Cicéron, Quintilien nous apprennent que souvent les romains prodiguèrent les acclamations aux orateurs qui les avaient charmés par des chutes harmonieuses. Ce genre de beauté fait impression sur de nombreuses assemblées; je n'ai pas besoin d'autre preuve pour être certain qu'il n'est pas arbitraire.

Cependant si l'on en croit quelques hommes, l'harmonie n'est pas seulement inutile, mais nuisible; elle ôte au discours, disent-ils, cet abandon pré-

(1) On est tellement porté à rejeter ce qui choque l'oreille, que l'usage a consacré des fautes nécessaires pour éviter des sons trop rudes; ainsi nous plaçons un pronom masculin devant un certain nombre de mots féminins, et nous disons : *mon ame, mon affliction, mon épée*. C'est par la même raison que nous plaçons entre des mots une lettre qui sans cela serait superflue : *a-t-il, arriva-t-il, etc.*

ieux sans lequel l'auditeur, soit qu'il s'ennuie, soit qu'il applaudisse, cesse également de se livrer aux idées. Cette objection doit se réduire à prouver qu'une beauté déplacée se change en un défaut.

Si, tandis que votre oreille exercée rejette ce qui la blesse, vous ne pensez qu'à faire concorder votre style avec vos idées, vous ne fatiguerez jamais l'auditeur par une harmonie déplacée; vous aurez ses beautés, et non les défauts que l'affectation porte toujours avec elle.

Dans un sujet de peu d'importance, dans certaines parties d'un sujet élevé, dans celles, par exemple, où il s'agit d'établir des preuves par le raisonnement, ainsi que pour les pensées qui demandent un style simple, vous vous bornerez à ne pas choquer l'oreille; votre style, lors même qu'il sera soigné, sera coulant plutôt qu'harmonieux. Mais quand vos idées exigeront qu'il soit fort élevé; quand vous aurez à décrire un spectacle pompeux; dans ces discours d'appareil, où l'orateur doit continuellement plaire, où l'on n'a pas à craindre que quand même l'auditeur appercevrait quelques traces de l'art il puisse en résulter un effet dangereux; que vos idées ravissent l'esprit, en commençant par charmer l'oreille. C'est ici réellement le triomphe

de l'art, qu'il orne vos périodes, relisez-les vingt fois, écoutez si l'oreille n'a pas des sons plus flatteurs à leur demander. Lorsque vous faites entendre le langage des passions, il faut plus d'abandon, c'est au cœur qu'on doit parler; s'il est ému, l'esprit est captivé. Ce n'est pas alors du soin d'arrondir des périodes qu'il faut vous occuper, leur tranquille harmonie formerait une dissonance avec les sentimens qui doivent vous animer, elles seront variées, et le style coupé convient à l'agitation. Mais souvent il est une harmonie qui s'allie naturellement avec les mouvemens impétueux : quand vous suivez de l'œil un torrent, sa vue produirait-elle autant d'impression sur vous si vous n'entendiez en même temps le bruit de ses eaux qui tombent dans des cavernes? Un trait fortement prononcé n'aura peut-être pas une harmonie flatteuse, mais elle sera vraie; des expressions, un arrangement de mots sonores, éclatans ou sourds, contribueront à peindre des idées qui, privées d'eux, ne seraient pas rendues dans toute leur force, et quelquefois même ils charmeront l'esprit en blessant l'oreille.

Dès qu'on parle d'harmonie, presque toujours l'esprit se porte sur celle qui, lente et majestueuse, est due sur-tout aux périodes; mais ce caractère

n'est pas le seul qu'elle puisse prendre : tantôt elle est douce et tranquille , tantôt mâle et sévère , elle peut être légère , éclatante , lugubre ; quelquefois , mais dans des cas infiniment rares , elle peut être âpre et rude. Je ne fais qu'indiquer quelques nuances , et la convenance avec les idées , dont elle ne doit jamais s'écarter , en produit beaucoup d'autres.

Nous avons vu quelle est l'utilité de l'harmonie ; maintenant si nous cherchons ce qui la produit dans le discours , nous verrons qu'elle ne peut naître que du choix des mots , de leur arrangement , et de la coupe des périodes et des phrases.

Il est des expressions flatteuses pour l'oreille , il en est qui portent l'harmonie avec elles. Sans doute il serait puérile autant qu'inutile d'entrer à cet égard dans des détails ; il importe assez peu de savoir que les mots formés de beaucoup de consonnes sont presque tous pénibles à l'oreille ; que ceux dans lesquels les voyelles sont mêlées aux consonnes sont au contraire doux et sonores ; que le son le plus rempli , le plus flatteur , est celui que donnent les diphthongues. Vous sentez qu'il serait difficile de réunir une suite de mots coulans , agréables , sonores , de manière à n'en pas laisser entrer d'autres dans la composition des phrases ; supposait-on que cela

fût possible, on n'y parviendrait pas sans tomber dans l'affectation la plus insoutenable. « Nous ne créons pas les mots, dit l'abbé d'Olivet, c'est une nécessité de les employer tels qu'ils sont; et il y aurait une délicatesse outrée, il y aurait même de la bizarrerie à vouloir en rejeter quelques-uns, sous prétexte que notre oreille ne s'en accommode pas. Un des plus importans secrets, c'est de savoir tempérer les sons l'un par l'autre. Il n'y a point de si rude syllabe qui ne puisse être adoucie; il n'y en a point de si faible qui ne puisse être fortifiée: tout cela dépend des syllabes qui précèdent ou qui suivent celle dont l'oreille se plaint. »

Ce qui peut choquer davantage dans un arrangement de mots qui doit être doux et facile, c'est la rencontre de deux voyelles, dont l'une termine un mot et l'autre commence le suivant. On peut citer quelques exemples où cette rencontre n'a rien de désagréable, comme, *il y a*; mais il sont rares, et quelquefois l'effet en est tel, que l'habitude n'empêche pas l'oreille d'en être révoltée, comme, *il a eu*, *il alla à*, ect. Ce choc de deux voyelles se nomme *hiatus*; il y aurait une affectation désagréable à vouloir toujours l'éviter: vous en trouverez fréquemment dans des passages d'une harmonie facile, il faut

seulement rejeter ceux qui seraient trop rudes, et ne pas les multiplier au point de fatiguer l'oreille. Elle peut aussi être choquée par des mots dont la terminaison est la même, et entre lesquels il n'est que peu ou point d'intervalle, sur-tout si les syllabes qui forment ces terminaisons sont nasales. Une suite de monosyllabes produit un effet désagréable; des mots moins courts se lient mieux, se prononcent avec plus de facilité. Vous pouvez regarder comme règle certaine, que tout ce qui est difficile à prononcer est pénible à l'oreille; mais il ne faudrait pas en conclure que tout ce qui se prononce facilement ne peut lui déplaire. Certains temps des verbes ont des terminaisons barbares, comme, *écrivissiez, chantassiez, dansassiez*, qu'on n'a cependant pas de peine à prononcer.

Il serait inutile d'entrer dans de plus longs détails; on ne peut pas plus donner une oreille délicate et juste, qu'enseigner à sentir vivement. C'est elle cependant qui doit vous guider pour tout ce qui est relatif à l'harmonie; vous enseigner jusqu'à quel point on peut rendre agréables, imitatifs, le choix et l'arrangement des mots, tandis que la convenance du style, qu'il ne faut jamais perdre de vue, vous détermine à le soigner plus ou moins.

Je ne puis trop faire observer que , sur quelque sujet que ce soit , un discours poli avec un soin extrême , n'est ni propre à produire de l'effet , ni satisfaisant pour les auditeurs. Ils cessent de se livrer à vos idées , pour s'occuper de l'art que vous avez mis à les rendre ; ce n'est pas sur vous cependant , c'est sur les objets que vous avez à présenter que vous devez sans cesse fixer leurs regards , et les applaudissemens qu'ils donnent à votre art , décelent la mal-adresse avec laquelle vous l'employez : mais le plus souvent encore vous ne recueillerez même pas des applaudissemens , car rien ne lasse si promptement que l'affectation.

Vous tomberiez encore dans ce défaut , qu'on doit à tout prix éviter , si pour donner plus d'expression à l'harmonie de votre style , vous vouliez la rendre semblable à celle de la poésie. Il faut plus de liberté dans la prose que dans ce langage de convention , aux règles duquel nous aimons à nous prêter. Le poète , pour nous faire entendre ou voir l'objet qu'il décrit , peut réunir une suite de mots qui , par des sons multipliés , en imitent le bruit ou le mouvement.

» Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ? »

» Sa croupe se recourbe en replis tortueux. »

Sans doute on peut user du même moyen dans la prose, mais non pas au même degré. Des mots imitatifs assemblés dans le discours avec autant de soin, ne produiraient pas l'effet que vous pourriez en attendre; le charme en serait détruit par l'affectation, car sans le naturel il n'est plus de beautés. Voulez-vous un modèle d'harmonie très-imitative dans la prose? j'emprunterai de Bossuet cet exemple tant de fois cité: « Voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, *des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau.* »

Je citerai celui-ci de Rousseau: « Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre; et le plus féroce assassin *soutient un homme tombant en défaillance.* »

Il nous reste à examiner l'effet qui résulte de la coupe des périodes et des phrases. Pour exprimer une pensée, vous employez une suite de mots qui donnent un sens complet; mais la pensée peut être plus ou moins composée, ce qui donne lieu à des distinctions grammaticales que je vais présenter, pour faire connaître en quoi consiste la coupe des phrases. Nous apercevons d'abord la proposition qui

n'est que l'expression d'un jugement unique de l'esprit ; par exemple , *il est dans les destinées de la liberté de triompher*. A strictement parler on pourrait exprimer toutes les idées par de simples propositions ; mais une des plus belles facultés de l'esprit est de pouvoir unir ses idées , ses jugemens , et de leur donner ainsi plus de clarté et des forces nouvelles. Lorsque la pensée n'est pas aussi simple que nous venons de la voir , lorsqu'elle présente plus d'un point de vue , elle donne la phrase proprement dite : *il est dans les destinées de la liberté de triompher , quelques grands que puissent être les efforts de ses ennemis*. Que la pensée soit composée davantage encore , qu'on puisse la diviser en parties qui , séparées , donneront autant de phrases , ou du moins de propositions , vous aurez ce qu'on nomme une période. *Si le gouvernement républicain n'était pas le résultat du progrès des lumières , si ses défenseurs n'avaient pas montré tant de fois un courage indomptable , si les destinées de cinquante millions d'hommes n'étaient pas attachées à son sort , il serait , peut-être , possible que l'on doutât de son salut*. La période peut renfermer un nombre différent de parties ou de membres ; elle peut en avoir deux ,

trois, quatre et même davantage : celle que je viens de citer en a quatre.

La période ayant une certaine étendue, et fixant l'attention, qui ne peut être satisfaite que lorsqu'elle est terminée, donne au discours de la gravité et de la majesté.

Cicéron voulait que l'harmonie se fît sentir surtout au commencement et à la fin de la période. C'est en effet dans ces deux points qu'il est le plus utile qu'elle plaise à l'auditeur ; mais parmi les préceptes de détail qu'il nous a donnés, il en est beaucoup dont nous ne pouvons faire usage. Celui-ci est à-peu-près impossible à suivre dans notre langue, qui, ne permettant que peu d'inversions, nous laisse rarement libres de placer au commencement et à la fin des phrases, les mots que demanderait l'oreille ; c'est beaucoup, lorsque nous pouvons rendre harmonieuse la chute de nos périodes.

La langue des latins avait des avantages infinis sur la nôtre ; la mesure de la plupart de leurs syllabes était nettement marquée, tandis que celle des nôtres est presque toujours insensible. Ils n'avaient point cet *e* muet qui ne donne aucun son, et qui suffirait seul pour rendre une langue peu propre à

se faire entendre dans des assemblées nombreuses, avantage cependant inappréciable pour la langue d'un peuple libre. Celle des latins permettait les inversions au moyen desquelles l'arrangement obéissait à l'imagination de l'orateur, au plaisir de son oreille : la variété des terminaisons leur évitait la répétition des mêmes sons et l'emploi trop fréquent des articles ; au lieu que notre construction est surchargée de monosyllabes qui rendent les phrases trainantes, et dont plusieurs, à cause de notre éternel *e* muet, se font à peine entendre. Nous avons peu de mots composés si propres à donner de la rapidité au discours et à peindre avec force. Cependant, quoique notre langue manque de beaucoup d'avantages que d'autres ont présentés, vous pouvez juger par la lecture de nos grands écrivains, du parti qu'on en peut tirer ; leur génie semble y trouver tout ce dont elle manque à nos yeux.

Une période à quatre membres, qui n'est pas trop longue pour que l'esprit puisse facilement la saisir en entier, dont les membres sont à-peu-près égaux, et dont la chute harmonieuse n'est ni précipitée, ni trop long-temps attendue, est celle qui flatte le plus agréablement l'oreille, et qui donne au discours le plus de majesté : mais en

cherchant à la répéter fréquemment, on tomberait bientôt dans une insupportable monotonie; et remarquez que ce serait pour avoir oublié que les mots doivent obéir à la pensée, car il n'est pas possible d'avoir une suite d'idées que l'on doit naturellement renfermer dans des périodes à quatre membres. On évite la monotonie en variant le nombre des membres des périodes, en leur donnant plus ou moins d'harmonie, et en employant le style coupé: c'est celui dont les parties n'ont pas cette liaison que vous remarquez dans le style périodique. Par exemple, pour rendre en style coupé les idées que renferme la période que j'ai précédemment citée, il suffit de supprimer les conjonctions qui lient ses différentes parties, alors on dira: *Le gouvernement républicain est le résultat du progrès des lumières; ses défenseurs ont fait preuve d'un courage indomptable; les destinées de cinquante millions d'hommes sont attachées à son sort, il est impossible de douter de son salut.*

« La liaison des idées, si on sait la consulter, dit Condillac, doit naturellement varier la coupe des phrases, et les renfermer chacune dans de justes proportions. Les unes seront simples, les autres composées, et plusieurs composées de deux mem-

bres , de trois ou davantage. La raison en est , que toutes les pensées d'un discours ne sauraient être susceptibles d'un même nombre d'accessoires. Tantôt les idées pour se lier veulent être construites ensemble ; d'autres fois , elles ne veulent que se suivre ; il suffit de savoir faire ce discernement. Le vrai moyen d'écrire d'une manière obscure , c'est de ne faire qu'une phrase où il en faut plusieurs , ou d'en faire plusieurs où il n'en faut qu'une. Si deux idées doivent se modifier , il faut les réunir ; si elles ne doivent pas se modifier , il faut les séparer. »

Sous aucun rapport la coupe des phrases ne saurait être arbitraire ; ajoutez à ce qui vient d'être dit , qu'elle peut être imitative. Le style périodique a de la lenteur et de la dignité ; le style coupé est plus vif , plus rapide : vous sentez à quelles idées , à quels sentimens chacun d'eux conviendra. Obéissez aux pensées que vous voulez rendre , aux sentimens que vous avez besoin d'exprimer ; on ne peut pas plus s'occuper du nombre de membres à donner à une période , que penser à faire telle ou telle figure.

Je crois avoir prouvé au commencement de ce chapitre que l'harmonie , qui n'est point déplacée , ne peut nuire à l'abandon ; mais j'ai fait sentir aussi

que ce qui paraît poli avec trop de recherche, est bientôt fastidieux. En voulant donner de l'harmonie à votre style, craignez d'avoir de la monotonie, elle porte l'ennui avec elle; il n'est plus de beautés dès qu'elles ne sont pas offertes avec variété. Craignez aussi l'affectation qui dépare tout; vous y tomberiez en voulant rendre agréable à l'oreille un trop grand nombre de phrases, ou trop prononcer l'harmonie de quelques-unes. Enfin, évitez d'avoir un style lâche; il le deviendra, si, pour rendre vos périodes plus coulantes, vous y faites entrer des mots inutiles. En alongeant ainsi la phrase, vous la rendrez peut-être plus douce à l'oreille, mais sans qu'elle en soit meilleure, car vous ne présenterez que des sons au lieu d'idées.

CHAPITRE XI.

De la Concision.

IL faut rejeter les idées et les expressions oiseuses, si l'on ne veut refroidir ses auditeurs et lasser l'attention. Pourquoi n'est-on pas plus avare de leur temps, quoiqu'un grand moyen de succès y soit attaché? c'est que lorsqu'on a peu d'idées, on veut n'en perdre aucune, et qu'on croit aussi relever leur faiblesse par la pompe et le nombre des mots.

La qualité dont nous nous occupons est une source de beautés : telle idée qui ne serait que juste, devient frappante présentée avec concision. Lorsqu'on décrit un événement, un objet, quelques traits pleins de vérité, offrent des images plus justes, font plus d'impression, qu'un amas de circonstances et de mots, qui n'annoncent que des observations mal faites et ne peignent que l'embarras de l'auteur. Dans le langage des passions, où il est si essentiel de soutenir, de faire croître l'émotion de l'auditeur, une pensée oiseuse, une expression mise pour l'ornement, décèlent l'orateur, alors qu'il

faudrait être tout à ses idées. Enfin, ce n'est jamais le grand nombre d'idées et de mots qu'on emploie, mais leur choix, qui produit de l'effet. Quand vous aurez bien fait ce choix, votre discours fût-il long, sera concis : on peut être court et manquer de cette qualité.

Si vous voulez l'avoir, lorsque vous corrigez vos écrits rejetez les idées qui ne tendent pas assez directement au but ; retranchez celles qui n'ont pas ce défaut, mais qui ne sont guère que la répétition de ce que vous avez déjà dit ; travaillez de nouveau les phrases qui pourraient être réunies en une seule ; effacez les mots qui n'ajoutent rien au sens, et chaque jour il sera moins nécessaire de retrancher à ce que vous aurez écrit.

Ne croyez pas que le style coupé soit toujours concis ; des phrases courtes peuvent renfermer des mots, et sur-tout exprimer des choses fort inutiles : de même, ne pensez pas que le style périodique dispense de la concision, toute espèce de style doit en avoir, aucun n'autorise à se servir d'expressions oiseuses pour offrir des idées superflues.

L'orateur romain qui brille de tant de beautés, n'est cependant pas un modèle de concision ; et Montaigne dit de lui, avec quelque vérité, ses

longueries étouffent ce qu'il a de vif et de moëlle.

L'auteur le plus concis est, je crois, Tacite ; il ne faudrait même pas l'être à ce point dans les discours publics.

La concision portée trop loin donne de l'obscurité, et ce défaut naîtra plutôt pour l'orateur que pour l'écrivain. C'est sur-tout dans les discussions de faits et de preuves qu'il faut ne pas trop serrer son style, parce qu'alors les choses dont on parle demandent souvent beaucoup de clarté pour être bien conçues, et qu'il est nécessaire qu'aucune circonstance n'échappe aux auditeurs. Là, cependant, comme par-tout ailleurs, ce qui est oiseux ne peut que fatiguer.

N'omettez point les développemens nécessaires ou vous ne serez plus compris ; pour présenter vos idées, n'oubliez pas les accessoires utiles ou vous ne peindrez plus : c'est faute de conserver ces choses que les écrivains, qui cherchent la concision, ont souvent un style obscur et sec. Il est un juste milieu dont il ne faut point s'écarter ; si, voulant réveiller des souvenirs douloureux dans l'ame des auditeurs, je me bornais à dire : *un combat sanglant eut lieu* ; ce peu de mots, qui ne peint rien, ne pourrait exciter qu'un sentiment bien

vague. J'ai donc besoin d'entrer dans quelques détails ; je ferai choix de circonstances faites pour réveiller avec force l'idée de l'événement que je veux rappeler : mais si après en avoir fait ainsi une peinture vive, j'imagine que cela ne suffit pas encore, et que pour produire plus d'effet il ne faut rien omettre, vous sentez que les circonstances utiles et frappantes se trouveront confondues dans une foule d'autres insignifiantes, et cet excès m'entraînera dans le même défaut que l'autre, je ne peindrai plus.

Enfin, je pourrais faire observer qu'un discours qui n'aurait pas assez d'étendue, pourrait par cela seul manquer son effet. L'auditeur ne s'échauffe pas dès les premières phrases, il faut quelque temps pour parvenir à l'entraîner ; mais il n'est pas fort à craindre que nous péchions par trop de brièveté : quelquefois en voyant nos longs discours sans résultat, je crains que nous ne devenions le peuple le plus babillard de la terre.

C H A P I T R E X I I .

De la Facilité du style.

IL faut donner un nouveau prix à toutes les qualités dont nous avons parlé jusqu'ici, il faut y joindre la facilité; sans elle il n'est point de beauté qui ne manque d'un charme qui se fait toujours désirer.

Elle existe, lorsque le travail ne se fait point sentir; mais être négligé, ce n'est pas être facile: on veut que l'orateur ait toutes les beautés de l'élocution, et qu'elles semblent ne point lui coûter d'efforts.

Il est des sujets dans lesquels l'art ne doit jamais paraître, pas même pour se faire admirer. Malheur à l'orateur dont on parle avec éloge, tandis qu'on devrait être ému par ce qu'il dit; ceux qui se disposent alors à le féliciter, font la satire la plus sanglante de son ouvrage. Le manque de facilité, de naturel, lorsqu'il s'agit de faire verser des larmes, ou seulement de persuader, ôte nécessairement tout succès.

Lorsque l'art peut se laisser entrevoir, sans entraîner d'effet aussi dangereux, qu'il y ait du moins assez de facilité pour m'empêcher de sentir la peine qu'il a coûté. Ceci n'admet point d'exception; au moral, au physique, nous n'aimons pas voir faire ce qui l'est avec peine, nous souffrons de la gêne que nous sentons que les autres éprouvent.

Plus le style est facile, moins nous avons besoin de contention d'esprit; c'est pour cela que nous imaginons d'abord que l'auteur a dû sans peine trouver et ses idées et la manière dont il les exprime: mais sans travail, il n'aurait point eu des beautés soutenues; car nous avons déjà remarqué que si quelquefois l'idée la meilleure et l'expression heureuse s'offrent à l'esprit sur-le-champ, cela ne peut être que rare. Vous ne confondrez donc point la facilité du style avec la facilité du travail. On peut en écrivant rapidement avoir un style diffus, maniéré, ampoulé, en un mot, qui manque de naturel; souvent, au contraire, ce n'est qu'à force d'art qu'on fait disparaître l'art; souvent le style d'un auteur est facile, et ses manuscrits sont chargés de ratures.

On apprend à donner à son style de la facilité,

car il ne faut pas croire qu'elle soit tellement un don de la nature, que ceux qui la possèdent n'aient point eu besoin d'exercice ; je pense au contraire qu'on ne l'acquiert que par un long travail. En effet, la facilité est moins une qualité particulière, que le degré de perfection de toutes ; le secret pour l'avoir, est de se les être rendues tellement familières qu'elles semblent se présenter sans effort.



ESSAI

SUR

L'ART ORATOIRE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Invention.

L'ORATEUR ayant rarement le choix de son sujet, l'invention ne consiste presque toujours pour lui qu'à trouver, dans un sujet donné, les idées qui peuvent produire le plus sûrement l'effet qu'il doit se proposer.

Quoique cette partie soit évidemment celle dont on s'occupe d'abord en composant, je n'ai pas cru devoir la traiter la première; et ce qui paraîtra, peut-être, la plus naturelle, attirera l'attention à celle que nous suivons pour nous instruire. Avant d'entreprendre un ouvrage, on s'exerce



sur des objets de détail ; un jeune homme a de la chaleur et quelques idées, il peut chercher à les exprimer, mais il est tout autrement difficile de composer un discours.

Il serait superflu de prouver combien l'invention est importante. Si deux poètes expriment des sentimens également connus de tous les hommes, qu'ils aient le même fond d'idées, et que la seule chose qui les distingue soit, comme on l'a dit, la manière de les rendre, rien de plus naturel ; mais peut-il en être de même pour les orateurs ? Les idées qu'il faut porter dans les discussions qui les appellent à la tribune, ne peuvent être le fruit que des connaissances acquises, et de méditations profondes, encore est-il des conceptions heureuses qui n'appartiennent qu'au génie. Lisez l'ouvrage de Mably sur la réforme du gouvernement de Pologne ; lisez ensuite le même sujet traité par Jean-Jacques. Son style est à celui du premier, ce que le style de Corneille est à celui de Scudéry ; mais ce n'est pas là ce qui les distingue davantage : dans Mably, vous verrez un homme qui possède des connaissances en politique ; dans Rousseau, vous admirerez un législateur. Donnez-leur le même style ; supposez-les dans une assemblée de polonais confédérés, parlant avec la même éloquence ;

vous jugerez combien l'effet qu'ils produiront sera différent encore. Mais il faut dire qu'avec les idées de Mably il est impossible d'avoir le style de Jean-Jacques. La richesse des idées et celle du style sont étroitement unies; et cette réflexion, dont j'ai cherché à prouver la vérité dans la première partie de cet écrit, doit achever de vous faire sentir toute l'importance de l'invention.

Nous avons dit qu'il est rare que l'orateur ait le choix de son sujet. Lorsqu'on a ce très-grand avantage, il faut d'abord consulter ses forces, sous le rapport des connaissances et sous celui du genre d'esprit. Tel orateur semble né pour traiter les sujets qui demandent du mouvement et de la véhémence, tel autre doit préférer ceux qui n'exigent qu'une élocution plus calme; tel doit exciter le sentiment, tel convaincre par la force de ses raisonnemens. Souvent on voit des auteurs qui veulent forcer leur talent, et qui n'étant pas satisfaits encore de celui qu'on reconnaît généralement en eux, tentent de multiplier leurs succès. La difficulté de prendre un genre qui leur est étranger, la voix publique qui semble leur défendre de quitter celui dans lequel ils réussissent, irritent leur amour propre; ils ne font guère que diminuer l'éclat de leurs succès par des ouvrages

qu'ils n'auraient pas dû produire. Ayez la juste ambition d'exceller, s'il vous est possible, dans le genre auquel la nature vous destine, et ne sacrifiez pas des succès durables à la puérile vanité de faire beaucoup au lieu de faire bien.

Les auditeurs devant lesquels on doit parler influeront sur le choix du sujet. C'est beaucoup que d'en avoir un qui leur plaise, ou qui soit propre à faire impression sur eux. Toutefois il ne faut pas se rendre esclave de leur goût, mais savoir en tirer un moyen de succès. Il en est de même des circonstances, qui quelquefois rendent un sujet plus intéressant que tout autre, il y aurait mal-adresse à n'en pas profiter ; mais il faut qu'elles ajoutent au succès de l'ouvrage, et non qu'il soit destiné à passer avec elles.

Le sujet donné ou choisi, comment en faire éclore les idées qui peuvent mieux le faire valoir ? Je ne puis dissimuler la faiblesse de l'art pour enseigner ce secret. On l'a dit avec justesse : « Tout paraît stérile à des esprits stériles ; tout n'a que des superficies pour des esprits superficiels, et pour des esprits obscurs, tout est cahos (1). »

(1) Marmontel.

Des connaissances étendues, l'habitude de réfléchir, le profond examen du sujet, voilà les moyens qu'il faut ajouter au génie pour bien inventer.

C'est sur l'examen du sujet que je vais présenter quelques réflexions. On sent facilement qu'il est indispensable de se pénétrer de celui qu'on veut traiter ; ne l'est-on pas, on aura peu d'idées, on manquera de clarté, on n'aura point de véritable chaleur.

Rien de plus dangereux que de se contenter d'avoir saisi quelques détails ; c'est de l'ensemble qu'il faut être maître. Le grand orateur, embrassant l'ensemble de son sujet, voit tout le parti qu'on en peut tirer, et choisit dans le nombre des idées qu'il présente ; tandis que l'homme qui n'a pas les forces nécessaires pour s'en rendre ainsi maître, se borne à traiter quelques détails. S'il a de l'esprit, ils pourront être heureux, susceptibles d'effet ; mais ce ne sont que des détails, et quoiqu'ils soient bons, l'ouvrage ne l'est pas, il n'en recevra qu'un succès éphémère : des pensées détachées, quelques morceaux, ne font pas un discours ; un discours est un tout.

Lorsqu'on examine un sujet, on croit vingt fois avoir trouvé le véritable point de vue sous lequel

il faut l'offrir, et ces pensées principales qui doivent être mères de toutes les autres; on croit vingt fois appercevoir la vérité avant de l'avoir réellement découverte. Si, prompt à se lasser d'un examen nécessaire, on suit inconsidérément ces lueurs trompeuses, on s'expose à se voir obligé, en reconnaissant son erreur, à refaire un travail déjà long, ou, ce qui est pis encore, ne la reconnaissant point, à ne pas atteindre son but.

On évite ces fautes en examinant sous toutes ses faces le sujet qu'on veut traiter. C'est par ce travail seul qu'on peut découvrir le point de vue sous lequel il faut le présenter, et les moyens qu'il offre pour le faire valoir, et ceux que les adversaires pourront employer.

Quand on est maître de son sujet on parvient à lui donner cette unité précieuse, par laquelle toutes les idées tendant vers un seul but, dirigent constamment vers lui seul toutes les facultés de l'auditeur. L'unité, dans toute espèce d'ouvrages, est ce dont il est le plus facile de faire sentir la nécessité: elle est fondée sur la faiblesse de notre esprit; l'attention est affaiblie dès qu'elle est divisée, et l'effet est le même pour tous les sentimens que nous pouvons éprouver.

Il est peu de sujets qu'on ne puisse soumettre à l'unité. L'auteur de la préface des plaidoyers de Cochin, dit, en parlant de cet avocat qui s'est rendu célèbre au barreau français: « Il réduit quelque cause que ce soit à un point unique de controverse. Le procès le plus chargé de chefs de conclusions, le plus compliqué d'événemens et de procédures, le plus hérissé de difficultés, il en a sondé la source, redressé les circuits, tari les superfluités, et réuni le surplus dans un même courant aboutissant à un seul et unique terme. Fidèle observateur de l'unité du sujet tant recommandée aux poètes, et tant violée par le grand nombre, c'est toujours une seule proposition qu'il soutient; et de-là vient la clarté ravissante de ses discours. »

Si le sujet est tellement compliqué qu'il en renferme plusieurs, ne confondez point ce qui leur appartient, donnez encore de l'unité à chacun d'eux.

Elle n'exclut nullement la diversité des moyens qu'on peut employer pour atteindre son but. Je présente un sujet sous différentes faces sans qu'il cesse d'être le même; je m'adresse tantôt à la sensibilité, tantôt à la raison, toujours pour opérer le même effet.

Lorsqu'on est livré à l'examen d'un sujet une foule d'idées s'élèvent; mais il ne suffit pas qu'elles aient de l'éclat, que leur développement soit susceptible d'éloquence, ou prête matière aux discussions savantes: il ne faut conserver que celles que le sujet portait en lui-même pour le faire valoir avec le plus de force. Voilà celles que vous devez découvrir, qu'il faut découvrir toutes; et vous rejeterez celles qui n'ont avec le sujet qu'un rapport si éloigné qu'on l'apperçoit à peine l'instant après les avoir trouvées, et celles qui, sans avoir ce défaut, manquent cependant de forces. Il faut que toutes entraînent l'auditeur vers le but qu'on s'est proposé; accoutumez-vous à regarder ce qui ne l'en fait pas approcher, comme presque aussi nuisible que ce qui l'en détourne. Sans un choix dans les idées, quel amas informe présenterait-on? Si quelqu'un prétend avoir dit sur un sujet tout ce qu'il est possible de dire, répondez, sans crainte, que l'ouvrage doit être fort ennuyeux. En vain sa prolixité laissera-t-elle échapper quelques belles idées, elles sont étouffées; toujours ce qui est inutile nuit à ce qui ne l'est pas: mais c'est le comble du talent et de l'art que de dire tout ce qu'il faut et rien de plus.

Un sujet quel qu'il soit renferme les idées qui

peuvent le faire valoir ; si , le possédant, vous avez la puissance de les en faire naître , les idées surabondantes, les digressions, non commandées par le sujet, ne vous paraîtront pas seulement inutiles, mais nuisibles, elles vous embarrasseraient. Un esprit borné croit toujours qu'il traiterait bien tout autre sujet que le sien ; il se contente des premières idées qui se présentent, n'en sacrifie aucune, en va chercher au loin ; s'il en a quelques anciennes, il s'efforce de les faire entrer dans son ouvrage : laissez-lui de pareils moyens, et puisez dans le fond de votre sujet.

Un discours doit être le développement d'une seule pensée ; elle doit vous fournir un petit nombre de principes ou idées fécondes qu'il faut soutenir par leurs propres forces. Ainsi, je veux prouver qu'un gouvernement libre est le seul convenable aux hommes ; mon discours entier doit pouvoir rentrer dans cette pensée, qu'un gouvernement libre est le seul qui leur convient. Examinant le sujet sous toutes ses faces, c'est-à-dire la question sous tous ses rapports, j'apperçois les principaux avantages de ce gouvernement, et voilà un petit nombre d'idées principales nées de la pensée première ; ces idées, je les soutiens par leurs propres forces, en

ne faisant autre chose que donner leurs développemens simples et nécessaires.

L'homme dont l'esprit a quelque étendue, lorsqu'il s'occupe d'idées particulières, remonte aux idées générales; il nous en présente. Qu'il n'y ait là ni amplification, ni lieux communs, qu'on ne se jette pas dans les généralités, comme il arrive trop souvent, par l'embarras d'aborder la question; que les idées générales soient nécessaires pour donner plus de force aux idées particulières, ou bien on fait des phrases. Je vais vous dire ce que c'est que faire des phrases. Quelquefois l'ignorance ou l'envie emploie ce mot, quand elle entend des idées exprimées avec cette vérité dont le style reçoit ses charmes; ce qui ne prouve que la sottise du critique: mais, faute de pouvoir dire sur une question des choses justes et précises, se jeter dans des généralités rebattues qui ne vont point au but, et s'efforcer d'en corriger le vide par la pompe des mots, c'est faire des phrases.

Voilà, touchant l'invention, le peu de préceptes que je crois utiles aux jeunes gens qui veulent composer; essayer de leur fournir plus de moyens, c'est nuire à ceux qui ont du talent, sans en donner à ceux qui n'en ont pas.

C H A P I T R E I I.

De quelques Convenances oratoires.

SOUVENT l'écrivain s'adresse à tous les hommes, et n'a point, à beaucoup près, le même besoin que l'orateur, de produire sur-le-champ l'effet qu'il se propose; les seules choses auxquelles il doit s'attacher sont, presque toujours, de ne dire que des vérités, et de les rendre attrayantes par les charmes de son style. L'orateur remplit une tâche plus difficile, il a plus de précautions à prendre; s'il ne sait en user, quelquefois le zèle, les talens, la réputation que donne l'équité, ne lui suffiront pas encore, et toujours il perdra des moyens de succès.

Il doit connaître d'abord ce que sa propre situation exige: l'âge, les fonctions, la réputation acquise, peuvent permettre aux uns ce qui déplairait dans les autres. Si l'orateur est jeune, la modestie, qui sied à tous les âges, lui est indispensable: les jeunes gens doivent toujours se souvenir que le défaut opposé blesse notre amour propre, qui cherche

aussitôt ce qui peut le venger ; tandis que la modestie attire les suffrages , et fait briller toutes les autres qualités d'un nouveau lustre. Les talens suffisent pour irriter l'envie , il est imprudent de l'exciter encore par la vanité ; et l'homme de bien ne trouve déjà que trop d'occasions dans lesquelles il est obligé de choquer les autres hommes , sans le faire continuellement par son orgueil.

Sans doute il est naturel de montrer quelque confiance dans la justice de son opinion ; mais rarement peut-on s'annoncer comme certain qu'on ne saurait être raisonnablement combattu , que tous les hommes sensés se rendront à l'avis que l'on va présenter : ce n'est point là cette confiance en sa cause , qui en inspire à ceux qui nous écoutent. Toutefois il est une chose plus choquante encore que de montrer de la vanité , c'est de jouer la modestie ; car alors , nous voyons l'homme qui non-seulement s'admire dans ses qualités , mais qui veut encore nous forcer à lui savoir gré d'en adoucir pour nous l'éclat.

Un vieillard peut produire une vive impression en prenant un ton paternel , qui dans la bouche d'un jeune homme serait ridicule. Lorsqu'on parle au nom des lois , souvent on doit s'énoncer avec

autorité ; mais toujours il faut que ceux auxquels on s'adresse voient la puissance de la loi , et non celle de l'homme.

Des talens transcendans , des services rendus , peuvent permettre , dans quelques occasions , une assurance que doit se garder de montrer celui qui n'a pas encore les mêmes titres pour se faire écouter. Il n'appartient pas à tous les orateurs de dire comme Mirabeau , dans un discours que j'ai cité : « Je persévère dans ma motion , je l'adopte , je la défends , je la proclame par la raison qui la fait combattre. » Lorsqu'on a ses talens , qu'on en a déjà fait éprouver l'ascendant , cette forme peut contribuer au succès ; encore ne faudrait-il pas en abuser.

Il importe de ne point se dissimuler ses défauts. Un homme naturellement emporté , qui voudra , sans ménagement , inviter à la douceur , à la prudence , verra sourire ses auditeurs ; on murmurerà contre celui qui , ayant précédemment montré de la faiblesse , viendra , plein de véhémence , exciter à quelque acte de courage que l'on craint d'entreprendre. Celui dont la jeunesse fut orageuse , ne peut parler des vertus privées du même front que l'homme dont la vie en offre le modèle : en général , nous

voulons que celui qui nous prescrit quelque chose, soit le premier à nous en donner l'exemple.

L'orateur n'oubliera donc jamais quel ton, quels ménagemens sa situation exige. Il n'est pas moins important pour lui, lorsqu'il compose, de se placer en imagination devant ses auditeurs; alors il voit naître une foule de moyens utiles au but qu'il se propose, et donne à son discours le caractère qui lui convient. Nous ne parlerons pas en ce moment de ce que peuvent exiger les mœurs et les dispositions des auditeurs, ceci demande d'assez longs détails, qui trouveront leur place dans le chapitre suivant.

L'auditoire influe sur le ton général du discours: on parle avec plus de véhémence, on a des traits plus fortement prononcés devant une assemblée du peuple qu'au sénat; on parle au sénat avec plus de dignité que devant un tribunal qui ne connaît que de légers délits. L'éloquence est inspirée par les grands sujets, et l'on peut dire aussi par les nombreux auditoires. Si l'on traite une question seulement devant quelques juges, fût-elle fort intéressante, on ne peut, sans sortir du naturel, avoir ces mouvemens hardis, qui seraient nécessaires si l'on parlait devant une assemblée nombreuse; et

L'absence de ce qui paraîtrait exagération dans le premier cas, serait froideur dans celui-ci. On a souvent remarqué que les discours qui doivent être prononcés devant le peuple, exigent plus de chaleur et de mouvement que tous les autres ; mais on n'en a pas toujours donné la véritable raison : on l'a souvent attribuée à ce que ces assemblées sont, dit-on, composées en majorité d'hommes peu instruits, plus susceptibles d'être émus, qu'en état d'apprécier des raisons. Examinez les discours qui nous restent de ceux prononcés devant les anciens peuples libres ; vous verrez qu'ils sont remplis d'idées, qu'ils répondent à la majesté de l'auditoire auquel ils étaient destinés. On peut tromper ces assemblées, mais comme on trompe tous les hommes, en suppléant aux raisons par des raisonnemens captieux, en donnant au mensonge les couleurs de la vérité ; mais celui qui croirait qu'il pourra les séduire avec des phrases, aurait mal observé : l'adversaire, qui présenterait avec la chaleur du zèle et de la bonne foi quelques raisons simples et probantes, aurait toujours sur lui l'avantage. Si l'orateur doit avoir de la chaleur, sur-tout quand il parle dans les assemblées du peuple, c'est que lorsque les hommes sont réunis en grand nombre, ils

sont plus susceptibles de recevoir des impressions vives, les objets qui les environnent les y préparant ; c'est qu'un peuple assemblé est pour lui-même le plus beau spectacle qui puisse s'offrir aux yeux, et que l'ame de l'orateur doit en être agrandie.

Telle idée, telle manière de s'exprimer qui ne choque nullement une assemblée, en révolterait une autre, soit pour le goût, soit pour les mœurs : dans les choses de détail, rien de plus sujet à varier selon les temps et les lieux. Homère compare son héros à un âne, et cette comparaison n'avait rien d'ignoble pour les grecs. A Rome, Corneille n'eût pas fait ce vers :

» Sur un si noir tableau ;

» Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau. »

Le mot éponge, qui chez les romains était extrêmement bas, n'eût pas été souffert sur leur théâtre. Pour peu qu'un homme soit instruit, il ne tombera pas dans les fautes de ce genre, parce qu'il suffit de connaître le goût de son siècle.

On pourrait citer une foule d'exemples de manières de s'exprimer choquantes dans un lieu, qui ne le sont nullement ailleurs. Dans les monarchies on exige plus de politesse que dans les républiques, où la franchise plaît davantage, parce qu'on y a

mieux l'idée de la véritable grandeur. Avant la révolution on s'étonnait, en lisant les harangues de Démosthène, de l'entendre traiter Philippe, de fourbe, de parjure; le nommer un vil macédonien, un homme de Macédoine: maintenant ces manières de s'exprimer ne peuvent nous paraître étranges.

Les circonstances où se trouve l'état, peuvent influencer sur la manière de traiter un sujet; les revers ou la prospérité, la guerre ou la paix, y peuvent apporter des différences. Dans des jours de trouble, où les citoyens sont aigris les uns contre les autres, l'orateur doit examiner avec plus d'attention l'effet que pourront produire ses idées et la manière de les présenter. Dans des temps où le peuple, oubliant le soin de sa liberté, semble ne vouloir plus sortir d'un engourdissement fatal, l'orateur ne doit perdre aucune occasion pour tenter de l'en arracher, et tous ses discours porteront l'empreinte du sentiment qu'il désire réveiller dans les âmes.

Les circonstances influent beaucoup sur le caractère de l'éloquence; et quoique cette influence, considérée en grand, soit plus dans la force des choses que dans la volonté des orateurs, il est peut-être utile de la faire remarquer. Durant les révolutions les têtes sont exaltées; on ne s'entretient que de

projets hardis , et les plus faibles ont du courage : jamais les orateurs n'ont besoin de plus de véhémence ; on veut qu'ils peignent à grands traits , et quelques idées gigantesques choqueront moins des hommes qu'une passion forte élève au-dessus d'eux-mêmes , que des phrases froidement spirituelles , qui ne parleraient point à leur cœur. Ce que l'éloquence peut alors avoir d'exagéré , s'efface à mesure que les esprits se calment ; mais elle conserve , si le prix des travaux est la liberté , ce caractère de grandeur qu'on ne lui trouve que dans les états libres. Où pourrait-elle en effet briller du même éclat ? c'est là seulement que les plus vastes théâtres , les sujets les plus dignes d'enflammer le génie , sont offerts à l'orateur ; que chacun est appelé à les discuter , et qu'on parle dans sa propre cause , quelques grands que soient les intérêts qu'on traite. Mais si la révolution s'achève par la ruine de la liberté , comment l'éloquence pourrait-elle se manifester dans de lâches adulations , dans les complimens de la crainte ? comment animerait-elle des sujets stériles , et le despotisme n'en a-t-il pas déjà tari la source dans les cœurs ? Si on la retrouve encore , ce n'est plus que dans celui de quelques pros-
crits.

Il est utile que l'orateur en composant jette un coup-d'œil sur le lieu où il parlera. Si ce lieu rappelle de grands souvenirs, s'il doit être témoin de la discussion des plus grands intérêts, il peut non-seulement inspirer des idées qu'on n'aurait point ailleurs, mais donner au discours une teinte particulière utile à son effet. Si l'enceinte où l'on prononcera son discours fut témoin d'événemens mémorables, tantôt on peut en tirer avantage, tantôt il faut éviter qu'aucune idée, aucun mot en rappelle le souvenir.

Les personnes pour ou contre lesquelles on doit parler, peuvent exiger qu'on use de précautions nécessaires au succès. Par exemple, il est difficile et pénible d'attaquer un homme qui jouit de l'estime générale; pour faire impression sur ses auditeurs, il faut alors savoir concilier ce qu'on doit à son adversaire, avec ce qu'exigent les intérêts dont on prend la défense. Si ceux contre lesquels on parle sont dans l'infortune, leur état ne peut manquer d'avoir des droits sacrés sur une ame honnête; on usera des égards dont leur état suffit pour les rendre dignes.

Devant les tribunaux, souvent on peut tirer un très-grand parti du genre de preuves que présentent

le caractère, les habitudes, la réputation de l'accusé et de l'accusateur. Les réflexions que j'ai faites, après avoir dit qu'il faut que l'orateur ne se dissimule pas ses défauts, peuvent également s'appliquer aux personnes qu'on défend.

Il est des circonstances où l'orateur se voit obligé de craindre de blesser des hommes redoutables par leur autorité et l'abus qu'ils en font; où il ne peut éviter qu'avec beaucoup d'art, de nuire aux intérêts qu'il doit défendre. Cicéron parlant, pour Roscius Amérinus, contre Chrysogonus affranchi de Sylla, évite avec un soin extrême tout ce qui pourrait offenser celui-ci; plusieurs fois il répète que Chrysogonus commet ses injustices à l'insu de son maître, et que mettant tout en œuvre pour les lui cacher, dans la crainte d'en être puni, il a toujours eu l'art d'écarter les hommes qui pouvaient l'en instruire. Il est ainsi des précautions nécessaires; mais loin de moi de vouloir former des orateurs timides qui pèsent chaque phrase pour savoir s'ils n'en seront pas compromis. Quand il s'agit de défendre un accusé, de sauver l'innocent, détournez de sa tête les coups que veulent lui porter le crime ou l'erreur; faites pour lui plus que vous ne feriez pour vous : écoutez toujours la prudence, mais

jamais la pusillanimité ; elle a fait peut-être plus de victimes que le courage.

Un orateur timide inspire le mépris de son caractère. Il est des circonstances où le plus sûr moyen, l'unique même, pour l'emporter sur des hommes redoutables, est d'engager avec eux une lutte terrible et décisive. L'orateur, doué du caractère que nous avons tracé, pourra triompher par l'ascendant du courage que guide l'amour du bien public ; tandis que l'homme faible cherchant de vains palliatifs, pour présenter les mêmes idées sans danger, perd le moment de sauver sa patrie : ou, s'il n'est plus de ressources, quelque moyen qu'on emploie, du moins le premier la sert encore en lui laissant la mémoire d'un grand citoyen. Lorsque la cour osa lutter contre les délégués du peuple, lorsqu'un maître des cérémonies leur réitéra l'ordre de se séparer, Mirabeau n'enveloppa point sa réponse de lâches précautions : « Les communes de France ont résolu de délibérer, lui dit-il ; nous avons entendu les intentions que l'on a suggérées au roi, et vous qui ne sauriez être son organe auprès de l'assemblée nationale, vous qui n'avez ici ni place, ni voix, ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. Allez dire à votre maître que nous

sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes. »

C H A P I T R E I I I .

Des Passions et des moyens de les exciter.

Pour entraîner les auditeurs à votre opinion, vous leur donnez des preuves ou vous excitez en eux des passions : il faut savoir employer l'un et l'autre moyens ; celui qui ne pourrait faire usage que du premier ne serait pas un orateur.

En excitant les passions qui vous sont favorables vous faites plus que prouver ; vous inspirez à ceux qui vous écoutent l'amour de votre opinion, et vous leur donnez la force d'exécuter vos projets. Mais comme on ne peut les enflammer qu'en faisant connaître l'objet pour ou contre lequel on veut qu'elles s'élèvent, et qu'en prouvant qu'il est réellement tel qu'on l'a présenté, c'est par un mélange habile des deux moyens que triomphe l'orateur.

Cependant des moralistes ont regardé comme

dangereux qu'il appelât les passions à son secours : c'est, disent-ils, séduire ceux qui nous écoutent ; c'est avant de faire prononcer des hommes réunis pour de grands intérêts, leur donner un breuvage qui trouble leur raison.

Voyons les hommes tels qu'ils sont ; et, sans créer un monde imaginaire, saisissons les moyens qu'ils nous offrent pour les conduire au bien. Les passions, dont vous entendez si diversement parler, sont la source des grands biens et des grands maux dont la terre est témoin ; nous les trouvons mêlées aux plus horribles excès, mais sans elles nous n'aurions pas les plus beaux exemples de vertu que nous ont laissés les meilleurs citoyens. L'amour de la patrie est une passion forte, quelquefois violente ; et qui pourrait ne pas admirer ses effets, ne pas chercher à l'inspirer ? Est-il sans passion ce guerrier qui se dévoue pour le salut de tous ? ce sage qui refusant les offres de ses concitoyens et brisant les liens qui l'attachent à sa famille, retourne à Carthage ordonner son supplice ? Le feu brûle et dévore quelquefois, mais il vivifie tout ; insensés ne l'éteignez pas, sachez en tirer d'inestimables avantages.

Serait-il au pouvoir des hommes de détruire en eux toutes les passions ? Je les vois seulement

en changer; et la plus contraire à celle qui nous a long-temps animé, quelquefois lui succède. En attachant constamment ses regards sur un seul objet, une seule passion peut finir par absorber toutes les autres; ce qui ne prouve que son degré d'énergie : c'est ainsi qu'un amour ardent pour des choses intellectuelles fut celle de ces hommes que les prêtres, de la plupart des religions, nous présentent comme les ayant étouffées toutes. Les principes d'une saine philosophie, joints à des efforts constans pour se perfectionner, élevant au-dessus des objets qui inspirent des passions funestes à la plupart des hommes, peuvent faire régner dans une ame des affections presque continuellement douces. Mais alors il appartient plus que jamais aux passions généreuses de l'enflammer, c'est elle seule qui peut les connaître dans toute leur énergie. Voilà le point auquel la raison nous fait une loi d'aspirer pour notre bonheur, et pour l'utilité générale; concevoir autrement la réforme des passions, ce n'est plus perfectionner, c'est vouloir détruire.

Enfin décider jusqu'à quel point il serait utile d'ôter aux orateurs, soit dans les assemblées politiques, soit au barreau, le pouvoir d'exciter les passions, est une question qu'il appartient au lé-

gislateur seul de résoudre selon les temps et les lieux ; tant que le vice peut employer un moyen si puissant , la vertu doit-elle l'abandonner ? Socrate boit la ciguë , il refuse de triompher alors que la vertu ne suffit plus pour imposer silence à la calomnie ; il lui appartient de nous donner un aussi grand exemple : mais pourrait-il commander aux orateurs de laisser sans combat l'innocence , et la justice en proie à la tyrannie ? Fais usage , jeune orateur , des moyens que les hommes te présentent eux-mêmes pour leur faire adopter des projets utiles ; sois bien sûr que tu trouveras dans chacun d'eux le germe des passions , mais n'excite jamais dans leurs âmes que celles qui rendent plus fort dans la route du bien , que celles qui en étouffent de funestes ; alors tu les rendra meilleurs , tu les feras sortir hors d'eux-mêmes pour leur faire abandonner leurs vices et quitter leurs faiblesses.

Tous les sujets n'offrant pas des intérêts également pressans , tous ne sont pas susceptibles d'offrir les moyens d'exciter les passions. Vouloir s'animer , s'exalter lorsqu'ils ne le demandent pas , conduit à dire de petites choses avec emphase , et c'est un moyen que les auteurs comiques emploient toujours avec succès.

C'est peu que le sujet permette d'exciter les passions, il faut que l'orateur porte dans son âme les sentimens qu'il veut faire passer dans les nôtres; c'est le premier moyen, et si je n'en démontre pas ici l'importance, c'est que je crois l'avoir suffisamment fait sentir dans un chapitre (1) dont celui-ci est en quelque sorte le complément. Il est donc inutile de montrer de nouveau combien il importe, pour que nous nous laissions persuader, que nous voyons l'orateur persuadé lui-même; pour nous faire aimer ou haïr un objet, que nous ne puissions douter que ce sont les propres sentimens qu'une conviction profonde a fait naître en son cœur. Sentir vivement soi-même, voilà le grand secret; c'est celui qui fait découvrir des idées, des formes, que nul autre n'enseigne à trouver, et des moyens bien supérieurs à ceux qu'on peut tirer des observations que nous allons présenter.

Un moyen général pour frapper vivement est de puiser dans son sujet, et de réunir, de manière à les présenter avec force, toutes les circonstances propres à exciter le sentiment qu'on désire. S'agit-il d'appeler sur un attentat l'indignation publique;

(1) Chap. 5, première partie.

vous puisez dans la nature du délit, dans la personne des coupables, dans celle de leurs victimes, les détails propres à faire naître ce sentiment: vous ne craignez pas de blesser, s'il le faut, la sensibilité de ceux qui vous écoutent; si vous taisez quelques circonstances ce ne sera pas sans les avoir indiquées, et elles n'en produiront peut-être que plus d'effet. Il dépend du choix des circonstances et de la manière de les offrir: si vous en présentez trop ou trop peu, vous ne peignez point; si vous ne les disposez pas dans l'ordre naturel, leur vérité ne sera point frappante; si, au lieu de les unir, vous les laissez pour ainsi dire éparses, elles frapperont encore moins.

Il importe de savoir préparer ceux auxquels on s'adresse, aux émotions vives, aux passions qu'on veut leur inspirer. Si vous exhalez celle qui vous anime, sans ménagemens, sans examiner si l'auditeur est disposé à partager vos sentimens, souvent il ne verra dans votre langage que celui de la partialité, et repoussera vos déclamations. Tout le discours doit tendre à inspirer la passion que l'on veut exciter; mais les moyens doivent être sagement ménagés, il faut que chacun d'eux prépare à celui qu'on doit employer ensuite. Les faits présentés

avec chaleur, les preuves fortement enchainées, disposent l'auditeur à recevoir les coups décisifs qu'on porte enfin à son cœur.

Quelquefois cependant on le trouve entièrement disposé, l'art est alors d'en profiter sur le champ. Catilina par sa présence soulève le sénat; s'il n'eût point paru, le discours de Cicéron aurait un autre exorde : mais ce que dans des circonstances différentes il eût fallu qu'il fit pour préparer les esprits, Catilina l'avait fait lui-même.

Il est encore une exception, c'est lorsque les faits qu'on doit annoncer à ses auditeurs sont de telle nature qu'ils exciteront l'émotion la plus vive, dès l'instant qu'on les présentera.

Si c'est un grand art que de savoir amener par degrés ceux qui nous écoutent à recevoir nos sentimens, c'en est un essentiel que de savoir juger quand l'effet est produit, et qu'on ne ferait plus que l'affaiblir en voulant y ajouter encore.

Le temps qu'il faut employer, les développemens qu'il faut donner pour préparer les esprits, dépendent de la nature du sujet et des dispositions de l'auditoire. Mais lorsque l'orateur porte les coups décisifs, lorsqu'il exhale toute entière la passion dont il est animé, le discours doit être rapide; tout dévelop-

pement qui n'est pas strictement nécessaire, est inévitablement froid; c'est alors sur-tout qu'il faut rejeter les traits qui ne vont pas directement au but, et qu'on détruit l'intérêt qu'on avait fait naître, dès qu'on cesse de le faire croître.

Il est important d'employer les idées qui, naissant du sujet, peuvent prouver à ceux qui vous écoutent que leur intérêt exige ce que vous leur proposez: aussi pour choisir les moyens, les formes les plus propres à inspirer les passions qu'on veut communiquer, il est essentiel de connaître les mœurs de ses auditeurs. On sent que des choses qui enflammeraient un jeune homme, glisseront sur l'ame d'un vieillard; que d'autres, qui paraissent très-probantes à celui-ci, seront dédaignées par le premier. Des hommes sans cesse occupés de négoce et de trafic ne seront pas sensibles au même aiguillon que des guerriers avides de gloire et nourris dans les dangers. Des citoyens qui reçoivent avec la vie l'amour de leur patrie, s'enflammeront à son nom seul; montrez-leur le bien public ils vous suivront: tandis qu'avec des hommes, à qui la forme de leur gouvernement interdit ces sentimens généreux, il faut s'attacher à démontrer que leur tranquillité, leur sûreté, l'intérêt de leur fortune exigent ce qu'on leur demande.

Dès que l'auditoire auquel on s'adresse est formé d'hommes qui n'ont pas les mêmes mœurs, il faut, pour les conduire au même but, varier les moyens qu'on emploie. Tite-Live rapporte qu'Annibal usait de divers motifs pour animer son armée composée d'hommes de plusieurs nations qui, différant entr'eux par les mœurs et par les usages, aussi bien que par le langage et par les armes, ne pouvaient être sensibles au même intérêt. Aux troupes auxiliaires il promettait, outre leur solde, des richesses à prendre sur les dépouilles de l'ennemi; aux gaulois il rappelait la haine du nom romain invétérée dans leurs cœurs; aux liguriens il offrait les fertiles campagnes de l'Italie à la place des montagnes stériles qu'ils habitaient; aux maures, aux numides il montrait Massinissa, et sa domination tyrannique; aux carthaginois les murs de leur patrie, leurs familles, leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres à défendre (1). Pour donner quelques notions sur les mœurs il faudrait entrer dans de fort longs détails, et je ne fais point un ouvrage de morale: c'est la seconde fois que j'indique combien ce genre de connaissance est essentiel à l'orateur; il le puisera

(1) Hist. de la seconde guerre punique, livre dernier,

dans les ouvrages des philosophes , et sur-tout dans ses propres observations.

Nous ferons remarquer enfin que l'auditoire est , ou disposé en faveur des intérêts dont on va lui parler , ou indifférent , ou prévenu contr'eux. L'orateur n'a rien à désirer de plus heureux que de trouver dans ses auditeurs des préventions favorables : elles suppléent à ce qui lui manque ; ce qu'il a de faible disparaît , ce qui n'est que bien excite l'enthousiasme. Il n'est besoin alors que de ne pas détourner du but ceux auxquels on s'adresse , soit en laissant refroidir ces dispositions heureuses , soit en exigeant , sans précaution , infiniment plus qu'ils n'ont le désir d'accorder , et en se jetant au-delà des bornes , follement persuadé que tout succès est infaillible : en un mot , il ne s'agit que d'entretenir ce que dans d'autres circonstances il faudrait créer. Ce qui exige plus de talent , c'est lorsque des antagonistes redoutables doivent essayer de changer et ces dispositions , et l'impression qu'on aura faite : souvent le meilleur moyen est alors de le dire à ses auditeurs , de prévenir les principales objections qui pourront être présentées , et de détruire ainsi d'avance l'effet qu'elles auraient produit.

Des préventions favorables dans l'auditoire sont

un si grand moyen de succès, que quelquefois voit des hommes avides de réputation et sans moyen pour en mériter, consulter, au lieu de l'intérêt public, l'opinion de ceux auxquels ils parleront. Moyen honteux qui procure à-la-fois un succès et le déshonneur; le premier est éphémère, et le second éternel.

Voulez-vous connaître un moyen de trouver souvent les auditeurs favorablement disposés? c'est de vous être rendu digne de leur confiance. Aristote dit, avec beaucoup de justesse, que pour que l'orateur en jouisse il faut qu'il soit probe, éclairé, qu'il leur paraisse ami de leurs intérêts. En effet, s'il n'est probe comment obtiendra-t-il la confiance des hommes de bien? leur persuadera-t-il aisément que ses talens ne sauraient être dirigés contre une chose publique, qu'il a su démêler ses vrais intérêts. Qu'il craigne qu'on en doute alors même qu'il le prouve. La vertu, quoiqu'ayant notre estime, ne suffirait pas cependant pour nous rassurer dans des discussions importantes où les talens, et des lumières que l'étude seule peut donner, deviennent nécessaires. Enfin comme l'orateur, sans que sa réputation en soit moins méritée, peut quelquefois adopter un avis qui paraîtrait désavantageux à son

auditeurs, il est utile qu'il emploie les idées et les formes les plus propres à leur persuader que c'est leur intérêt seul qu'il désire.

Lorsqu'ils n'apportent aucune opinion formée, on sent qu'il faut mettre plus d'art dans la manière de leur faire envisager les faits ou la question, qu'il faut s'arrêter plus longtemps sur les preuves, et les préparer, avec plus de soin, aux émotions que l'on veut porter dans leurs cœurs.

Mais le triomphe de l'orateur est d'animer des mêmes sentimens que lui des hommes prévenus contre les intérêts dont il prend la défense. Adresser la parole à des hommes passionnés contre ce qu'on veut leur faire aimer, accorder ou défendre; aux sentimens dont on les trouve animés faire succéder, dans un espace de temps assez court, des affections plus douces ou même des sentimens contraires, est un succès qui paraît au premier coup-d'œil impossible. L'orateur, pénétré de la justice des intérêts qu'il embrasse, peut cependant l'obtenir, en puisant dans l'examen du sujet, et dans la connaissance de ceux qui l'écoutent, les moyens les plus propres à préparer les esprits pour s'en emparer par degrés, à calmer la passion qui les anime pour y faire succéder, par des moyens insinuans d'abord, puis

impétueux, et toujours sans que les auditeurs aient besoin d'efforts sur eux-mêmes, la passion qu'il veut leur inspirer. Si, par exemple, l'apathie rend des hommes insensibles aux sentimens généreux dont il faudrait les animer, on sent qu'en général c'est de leur intérêt particulier qu'il faut leur parler d'abord, y lier habilement celui du bien public, chercher dans leurs cœurs un reste de pudeur qui les fasse rougir de leur indifférence, les louer sur ce qu'ils ont précédemment fait de bien, leur présenter ce que d'autres ont osé dans des circonstances semblables. On sent qu'il faut se garder de vouloir les entraîner trop rapidement, de les repousser par des formes hasardées qui produiraient l'effet opposé à celui qu'on désire : mais lorsqu'on est parvenu à les émouvoir, il faut en profiter ; et des mouvemens hardis, les tableaux les plus animés, des reproches sanglans, pourront achever d'enflammer des hommes auxquels il a fallu parler d'abord avec une circonspection extrême.

Vous trouverez dans les grands orateurs quelques exemples qui vous feront sentir la possibilité de changer ainsi les dispositions de l'auditoire. Cicéron en cite un (1) dont je vais présenter l'analyse : c'est

(1) *De orat. lib. 2.*

la défense de Norbanus par Antoine, l'orateur.

Norbanus, étant tribun, avait accusé Cépion devant le peuple pour crime de concussion. C'est à celui-ci que Rome avait dû la perte de deux armées consulaires, défaites par les cimbres sous son commandement. Il avait subi des peines justes, mais rigoureuses; il avait été dégradé, dépouillé de ses biens, l'entrée du sénat lui était interdite. Ses malheurs, le long intervalle qui s'était écoulé depuis les concussions dont on l'accusait, la faveur du sénat qui lui était acquise par les services qu'il avait rendus à ce corps pendant son consulat, intéressaient une foule de patriciens en sa faveur. Deux tribuns s'opposèrent à l'accusation portée par leur collègue; il persista, souleva le peuple en sa faveur, les opposans furent chassés de la tribune aux harangues, le prince du sénat, contraint de se soustraire à l'orage, fut blessé dans sa fuite : l'accusation fut admise et Cépion condamné.

Le temps des fonctions de Norbanus expiré, on l'accusa, devant les juges, comme auteur d'une sédition attentatoire à la majesté du peuple romain. Elle avait eu lieu; une sédition présente un délit, et Norbanus était évidemment l'auteur de celle-ci.

Antoine commence par exposer combien les ap-

parences sont défavorables à sa cause : il montre quels avantages a Sulpitius l'accusateur, qui, jeune encore, paraît comme le défenseur de l'ordre et de la tranquillité violée ; tandis que lui, vieillard, qui fut consul et censeur, semble vouloir sauver un séditieux ; ce qu'on lui pardonne à peine en se souvenant que l'accusé fut son questeur, titre qui, dans les mœurs romaines, lui donne cependant autant de droits qu'un fils à son attachement.

Rien dans ce début ne peut choquer les préventions, il est propre à exciter l'attention, déjà même il intéresse.

Antoine passe ensuite en revue les diverses séditions dont Rome avait été témoin. Sans dissimuler les dangers dans lesquels elles peuvent entraîner l'état, il fait voir que cependant elles furent quelquefois légitimes ; que sans elles on n'eût ni chassé les rois, ni créé les tribuns, ni obtenu plusieurs lois conservatrices de la liberté de chaque citoyen ; que toute sédition n'est donc pas un crime.

On est forcé d'accorder ce principe, et c'est beaucoup sans doute. Les esprits sont maintenant dans l'incertitude ; il se hâte d'en profiter, et portant des coups plus hardis, il avance que si le peuple eut jamais de justes motifs pour s'indigner et pour

se soulever, ce fut contre Cépion. Aussitôt il fixa tous les regards sur les désastres dont celui-ci fut la cause ; déplore la perte des armées consulaires que Rome a perdues sous son commandement, et rouvre ainsi les plaies de ceux qui ont à regretter ou leurs parens ou leurs amis. Il trouve moyen de rappeler les services que Cépion rendit au sénat au détriment de l'ordre des chevaliers, dont les juges faisaient partie ; et lorsque la véhémence avec laquelle il s'élève contre lui a produit l'effet qu'il attendait, en déterminant presque entièrement les esprits, il fait usage d'un dernier moyen. En parlant pour l'accusé, il parle pour un fils, puisque Norbanus fut son questeur ; recourant à la prière, il rappelle son âge, ses services, et s'en regarde comme récompensé si Norbanus est absout : il porte ainsi les derniers coups, et triomphe de l'accusation.

L'entreprise la plus difficile pour l'orateur est sans doute d'inspirer à son auditoire une passion contraire à celle dont il le trouve animé. Mais attachez un vif intérêt à produire cet effet ; si vous connaissez bien le cœur humain, et que vous ayiez le talent de tirer parti de votre sujet, vous saurez y parvenir. Une des principales difficultés est qu'il

faut beaucoup d'art, et que cependant il ne soit point apperçu; autrement vos projets sont connus, l'auditeur se tient sur ses gardes, un prodige seul pourrait vous faire réussir.

C H A P I T R E I V.

De la Disposition.

Avoir des idées et les bien exprimer ne suffit pas encore; un grand moyen de succès est de les placer dans l'ordre qui leur convient le mieux, la force et la clarté du discours en dépendent en très-grande partie.

Pour pouvoir donner une bonne disposition à ses idées, c'est beaucoup que d'avoir rejeté celles qui sont inutiles ou étrangères au sujet, car il est impossible de bien placer celles-ci, et mêlées avec les autres, elles ne peuvent que nuire à leur arrangement.

Après avoir fait un bon choix, il faut réunir les idées qui doivent être unies, séparer celles qui doivent l'être: alors elles s'offrent toutes sans confusion; l'auditeur les suit sans peine, il écoute avec

d'autant plus d'attention et de plaisir, qu'il lui faut moins de travail pour concevoir. La nature des idées fait connaître celles qui doivent être unies. Si vous disséminez les traits que vous devez employer pour peindre un objet ; si vous laissez épars les développemens d'une pensée , ou les preuves qui se rapportent au même point , au lieu d'être clair, et de frapper vivement l'auditeur , vous le fatiguerez en le ramenant plusieurs fois sur le même objet , sans jamais décider son opinion.

Que les idées soient séparées ou réunies, il faut toujours que l'auditeur passe sans effort de l'une à l'autre. Il en est qui, naissant immédiatement les unes des autres, n'ont besoin pour se lier que de se suivre, que d'être offertes dans l'ordre le plus naturel ; mais il est des pensées très-distinctes , qui, sans changer le sujet, en forment des parties différentes ; il faut plus d'art pour les lier entre elles. Quoiqu'il y ait des manières de parler pour indiquer qu'on passe d'un objet à un autre, dès que la discussion n'est pas de pur raisonnement , dès que le sujet demande qu'on soit animé, il faut craindre de refroidir l'auditeur par une sèche transition ; il faut qu'elle-même soutienne l'intérêt, et quelquefois c'est par un mouvement heureux qu'il faudra quitter une idée pour s'occuper d'une autre.

Un discours ne forme un tout, et n'a réellement la force dont les idées de son auteur le rendent susceptible, que lorsqu'elles sont disposées dans l'ordre qui leur convient. Chaque idée principale a sa place, où, mieux précédée et mieux suivie, elle produit tout son effet et contribue à celui des autres: on peut en dire autant de chaque idée secondaire, destinée à son développement. Lorsque cet ordre est établi, les idées, les raisonnemens se suivent, s'enchaînent; tout est fort, conséquent, lumineux; l'auditeur entraîné vers le but, n'a pas un instant pour s'arrêter et sentir la conviction s'affaiblir, ou même cesser de croître.

La disposition contribue à mettre dans tout leur jour les idées les plus utiles au succès, vous aide à couvrir d'ombres celles que vous ne pouvez présenter sans danger; c'est par elle que vous donnez aux pensées la gradation si nécessaire à leur effet; c'est par elle que vous parvenez à préparer les esprits: plus vous réfléchirez sur ses avantages, plus vous en sentirez l'importance.

Pour pouvoir faire de ses idées la meilleure disposition, il est nécessaire de les avoir toutes devant les yeux. On examinera d'abord les pensées principales pour déterminer l'ordre qui leur convient;

il en sera de même pour les développemens qu'on doit donner à chacune. C'est à la logique, bien plus qu'à l'art oratoire, qu'il appartient d'enseigner à discerner quel arrangement il faut donner aux idées; les présenter dans le meilleur ordre, fait partie essentielle de l'art de raisonner avec justesse. Est-il besoin de dire que rarement on doit les arranger d'une manière scrupuleusement méthodique qui, presque toujours, est froide? J'ai souvent employé le mot *ordre*, mais il ne faut pas imaginer qu'il emporte l'idée de symétrie; les pensées sont dans le meilleur ordre, toutes les fois qu'elles sont dans celui où elles peuvent produire le plus d'effet.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les différentes parties dont un discours peut être composé, et pour cet examen nous suivrons la division la plus simple.

C H A P I T R E V.

Du Début du Discours.

LORSQUE vous êtes embarrassé pour savoir quel préambule commencera votre discours, soit parce que les auditeurs sont suffisamment disposés, soit parce que le sujet ne comporte aucun appareil, allez au fait sur-le-champ; épargnez-vous la peine de faire une amplification, et à vos auditeurs l'ennui de l'écouter. Tout exorde est nécessairement mauvais si l'on peut le retrancher sans rien faire perdre au discours; il faut qu'il y soit inhérent, et, comme chacune des autres parties, qu'il concoure au succès de l'ensemble.

Presque toujours le début doit avoir de la simplicité. Souvent un exorde pompeux promettrait plus qu'on ne pourrait tenir; et quelquefois les auditeurs, n'étant nullement disposés, pourraient ne voir que de l'emphase où l'on croirait avoir mis de l'élévation: il faut même, en le prononçant, que le ton, le geste, la physionomie de l'orateur soient

modestes, afin qu'il intéresse ceux qui l'écoutent et s'attire leur bienveillance.

Il y aura donc de la simplicité dans l'exorde, ce qui n'empêchera point de chercher à le rendre propre à faire concevoir une opinion favorable des talens de l'orateur : une impression heureuse, produite en commençant, étend bien loin son influence.

Excepté dans quelques cas fort rares, ce n'est point dans cette partie du discours qu'il faut chercher à exciter les passions, puisqu'elles demandent que les esprits soient préparés; mais on doit déjà commencer à faire naître les sentimens favorables à son opinion, on doit, si je puis m'exprimer ainsi, jeter un germe qu'on développera dans la suite.

La plupart des exordes sont du genre de ceux que les rhéteurs nomment *par insinuation*; en effet, lorsqu'on n'entre pas en matière sur-le-champ, c'est, presque toujours, parce qu'on sent la nécessité de disposer favorablement l'esprit de ses auditeurs. La modeste défiance de soi-même, la confiance en ceux auxquels on s'adresse; si l'on défend quelqu'un, ce que sa situation, sa personne offrent d'intéressant; enfin les circonstances, qui peuvent varier à l'infini, sont les sources dans lesquelles on puise

alors pour le début du discours : mais il faut éviter les lieux communs , les complimens et les excuses mille fois répétés ; rien n'est plus ridicule , rien n'est plus propre à glacer ceux qui ne rient pas de l'orateur. Voulez-vous un exemple d'exorde dans lequel l'orateur modeste montre cependant une juste confiance en sa cause , et , sans promettre trop , inspire le désir de l'entendre ? lisez le but de la harangue de Démosthène pour Ctésiphon.

Il est des circonstances où l'on trouve l'auditoire entièrement préparé aux émotions vives , où la plus grande faute serait de refroidir par d'inutiles discours ces dispositions ; qu'on ne ferait jamais renaître aussi favorables ; alors l'exorde sera brusque , les premiers mots porteront le caractère de la passion qu'on veut exciter dans les ames , ou plutôt y fixer plus fortement encore : tel est le début de la première catilinaire. On sent que l'exorde de ce genre sera nécessairement peu fréquent , qu'imprudemment employé , il produirait l'effet opposé à celui qu'on en attend.

Voilà les deux principaux caractères de l'exorde. Mais qu'on ne croie pas que tous ceux qu'on prononcera doivent rentrer dans l'un ou l'autre genre ; chaque sujet , pour ainsi dire , donne au sien des

nuances particulières, et l'on peut en observer de très-distinctes. L'exorde peut n'avoir pas pour but de se concilier les suffrages d'une assemblée prévenue défavorablement, mais seulement de fixer l'attention de l'auditoire; ce qui peut se faire avec beaucoup de simplicité, et quelquefois, mais dans bien peu de sujets, c'est par la pompe du début qu'on produit cet effet; comme Bossuet dans l'exorde de son oraison funèbre de la reine d'Angleterre : *Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires*, etc. Le début peut n'être pas précisément brusque, mais porter le caractère de l'enthousiasme; par exemple, si l'orateur vient annoncer un événement heureux qui le remplit d'orgueil et de joie. On peut en trouver même où l'insinuation et la véhémence sont réunies : je citerai pour exemple le superbe début d'un sermon de Bridaine, l'un des morceaux les plus éloquens qui aient jamais été prononcés. Ce missionnaire devant prêcher à Saint-Sulpice, le temple était rempli de prélats, de nobles, de gens du bon ton, attirés en foule par la curiosité d'entendre et de voir un homme qui s'était acquis une haute réputation de talens, et qui n'avait jusqu'alors prêché que dans les campagnes. Une scène si nouvelle à ses yeux lui fit

changer son exorde et improviser celui-ci, que l'abbé Maury nous a conservé dans son discours sur l'éloquence de la chaire.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talens que vous exigez, quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien-différent; et si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse envers vous; car, qui que vous soyiez, vous n'êtes comme moi que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitans des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux? j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces ames

simples et fidelles, que j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez : la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité ! l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. Eh ! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient, peut-être, sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera, car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes : alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et à

force de remords, vous me trouverez assez éloquent. »

Quoique l'exorde soit la première partie du discours, ce n'est peut-être pas celle qu'on doit composer d'abord. Des orateurs ont conseillé de ne la traiter que la dernière, et il est évident qu'il faut du moins que le plan, les idées principales soient entièrement arrêtés; autrement, ne s'exposerait-on pas à rejeter ou à placer des idées dans la suite du discours, uniquement à cause de l'exorde, ou à se voir obligé de le recommencer? Quand peut-on mieux d'ailleurs connaître quel préparatif convient aux idées qu'on présentera, que lorsqu'on les voit nettement? n'est-ce pas alors qu'on a le moins à craindre la stérilité ou l'embarras du choix?

Rarement il est utile d'annoncer la division de son discours; lorsqu'on a réduit le sujet à l'unité, que, mettant de l'ordre dans ses idées, on a séparé ce qui devait être offert séparément, uni ce qui devait l'être, il est bien difficile que pour être clair, il soit encore besoin d'annoncer une division. A moins qu'elle soit indispensable, ou infiniment heureuse, elle est nuisible, parce que, prévenant de ce qu'on entendra, elle refroidit nécessairement l'intérêt, et répand sur le discours un vernis de pédantisme.

Si cependant le sujet est tellement compliqué, qu'il soit nécessaire d'indiquer les points principaux sur lesquels doit se fixer l'esprit, on emploiera la division. Pour être bonne, il faut qu'elle embrasse la totalité du sujet, et ne sépare que ce qui doit naturellement l'être; il faut qu'elle ait une concision qui ne permette pas de l'oublier, et joigne à ces qualités la clarté la plus parfaite. On la présente lorsqu'on a fait connaître le sujet: si ce qu'on en a dit dans l'exorde suffit, la division le termine; dans d'autres cas, on la place après la narration des faits.

CHAPITRE VI.

Du Corps du Discours.

APRÈS avoir exposé le sujet sur lequel on doit parler, on peut émettre son opinion, et présenter ensuite les différentes preuves qui s'élèvent en sa faveur. D'autres fois une marche contraire est plus sûre; l'orateur, après avoir fait connaître la question dont il va s'occuper, l'examine sous ses divers rapports,

pour déterminer le but auquel on doit tendre; il balance les avantages des principaux moyens qui s'offrent pour y parvenir, et c'est après avoir combattu ceux qui lui paraissent insuffisans ou dangereux, qu'il arrive à démontrer qu'un seul réunit les qualités nécessaires, et propose de l'adopter.

Lorsque les rhéteurs ont divisé le corps du discours en narration, preuve et réfutation, sans doute ils n'avaient que des plaidoyers sous les yeux, car la plupart des discours n'ont point toutes ces parties. La narration, à moins qu'on ne donne ce nom à la simple exposition d'un sujet, trouve rarement place dans les discussions politiques; il est au contraire des discours, tels que ceux destinés à retracer de grands événemens ou les éloges funèbres, qui n'exigent pas de preuves, et qui n'offrent que des narrations. Dans combien d'autres la réfutation n'entre point, soit parce que cela est inhérent au genre, soit parce que l'orateur parle le premier. Nous donnerons cependant des préceptes sur chacune de ces parties, parce qu'elles peuvent se trouver toutes dans le discours, et qu'il en renferme toujours une ou plusieurs.

La clarté si nécessaire semble le devenir davantage encore lorsqu'on entre dans les détails ex-

plicatifs du sujet; il faut aussi que cette partie ait le plus de brièveté possible, pour que l'auditeur en garde parfaitement le souvenir. Elle sera claire et brève, si l'on met de l'ordre dans ses idées, et si, donnant tous les détails utiles, on rejette ceux qui seraient superflus.

Dans les discours où il s'agit de tirer de l'examen des faits la preuve d'un délit ou de la fausseté d'une accusation, la manière de les présenter est nécessairement d'une grande importance. Si le récit qu'on en fait paraît controuvé, ou laisse apercevoir quelque chose de désavantageux pour la cause que l'on défend, l'auditeur conçoit une juste défiance, ou même se forme une opinion défavorable, et les preuves qu'on entassera ne l'empêcheront pas de croire ce qu'il aura vu.

Si les faits au contraire paraissent probans par eux-mêmes, l'auditeur commence à se former une opinion avantageuse, à laquelle il tiendra d'autant plus qu'il la doit à ses propres lumières, et que l'orateur ne l'a point sollicité de croire la vérité de ce qu'il dit, comme il arrive en présentant ses preuves.

Le grand art est de lier les faits de manière à ce qu'ils paraissent concordans et vraisemblables, et à faire ressortir certaines circonstances : c'est sur-

tout dans Cicéron que vous trouverez des modèles de narration.

Il faut de l'art dans un récit, mais il faut qu'il soit caché; dès qu'on l'apperçoit, la défiance naît, et dans un récit vrai, mais plein d'affectation, on croit voir un roman arrangé au gré de l'intérêt de celui qui parle.

Les faits doivent être présentés sous un jour favorable à l'opinion qu'on veut émettre, puisqu'ils doivent y préparer; mais est-il permis à l'orateur de blesser la vérité? peut-il être de sa dignité de passer sous silence les faits qui lui sont désavantageux? Je ferai d'abord observer que lorsqu'à la tribune on discute les intérêts du peuple, il est du devoir, je ne dis pas seulement de l'homme de bien, mais encore de l'homme éclairé, d'offrir l'état de la question avec une scrupuleuse exactitude, et même de présenter avec impartialité les objections qui peuvent faire balancer à se décider pour son opinion. En sera-t-elle moins la plus utile? n'ajoute-t-il pas au contraire la bonne foi à tous les autres moyens qu'il a pour la faire valoir? Devant les tribunaux, le talent de l'orateur doit pallier les erreurs et les fautes, jamais tromper. Quelque coupable que soit un accusé, on doit présenter les

doutes qui existent en sa faveur, et les faire valoir autant qu'il est possible; mais celui qui fait violence à la vérité, celui qui la dénature au préjudice de l'innocent ou de la société, celui-là n'est plus que le complice de ceux qui l'ont payé.

Le récit des faits sera plus ou moins animé, selon le degré d'intérêt qu'ils seront susceptibles d'inspirer; mais on doit sentir qu'à moins de trouver ses auditeurs préparés aux émotions vives, ou d'avoir à leur annoncer des faits, qui par leur nature exciteront en eux sur-le-champ l'indignation ou tout autre sentiment violent, cette partie du discours doit seulement préparer aux émotions que l'orateur veut exciter, et qu'on ne peut éprouver que pour ce que l'on connaît suffisamment.

Elle ne se trouvera pas dans le discours, si d'autres orateurs ont déjà donné les détails nécessaires, et si on reconnaît qu'ils l'ont fait avec exactitude; autrement on fatiguerait l'auditeur en ne faisant que dire ce qu'il sait. Si l'on retrace alors quelques faits, que ce soit pour en faire sentir davantage l'importance, ou pour les présenter sous un jour plus favorable, et qu'on choisisse des formes nouvelles.

Relativement aux preuves qui servent à démon-

que quelques conseils généraux. Si votre esprit s'est nourri de connaissances, s'il s'est agrandi par la méditation, vous saurez juger le véritable point d'une difficulté; vous établirez des principes avec précision, vous en ferez naître des conséquences justes, elles frapperont par leur évidence, ou vous la rendrez sensible par des développemens simples et naturels; vos raisonnemens seront exacts, ils se suivront, s'enchaîneront pour se communiquer mutuellement des forces.

Il est essentiel de faire un bon choix parmi les preuves qui s'offrent à l'esprit, afin de rejeter celles qui seraient peu propres à convaincre. On affaiblit une preuve forte lorsqu'on l'environne d'autres insignifiantes, parce qu'elles en détournent l'attention, et semblent même annoncer qu'on y avait peu de confiance.

Malgré le principe de la gradation, si généralement nécessaire à suivre, commencer par des preuves faibles pour terminer par les plus importantes, me paraît presque toujours nuisible. Si les premières qu'on entend ont peu de consistance, naturellement on commence à prendre une opinion

défavorable. Pensez souvent à l'amour-propre de l'auditeur ; quand on l'a mal-adroitement fait juger contre soi, il est bien difficile de lui prouver qu'il a tort.

Je ne demande pas que l'on commence précisément par la plus forte preuve ; il peut y avoir entre elles une gradation utile sans que les premières soient faibles. Des rhéteurs conseillent de jeter celles-ci au milieu ; mais toutes les fois que vous avez quelques preuves bien convaincantes, il suffit de vous y attacher ; développez-les de manière à les mettre dans tout leur jour, pénétrez-en les auditeurs, et rejetez celles qui vous paraissent manquer de force, ou ne faites que les indiquer rapidement après les autres, pour montrer que vous pourriez encore faire usage d'autres moyens.

Lorsque les preuves sur lesquelles on compte davantage n'ont pas produit d'effet, ce qu'il faut lire sur la physionomie de ceux qui vous écoutent, il est indispensable de les présenter de nouveau, mais de manière à ce que l'auditoire sente le moins possible cette répétition : il faut les mettre dans un jour nouveau, changer les formes qu'on avait employées, ajouter des développemens à ceux dont on avait fait usage.

est de les présenter réunies, de manière qu'elles se prêtent mutuellement des forces; c'est ainsi que des soupçons multipliés peuvent produire sur notre esprit le même effet qu'une preuve formelle.

Si l'on doit en donner pour plusieurs faits, pour diverses parties distinctes d'une opinion, il faut se garder de confondre ce qui doit être séparé. On ne peut être convaincant sans être clair; et du cahos que formeraient des preuves entremêlées, quoique se rapportant à des objets différens, quelle lumière sortirait-il pour ceux qui vous écoutent?

L'orateur ne doit que rarement les offrir d'une manière sèche, qui les rend quelquefois pressantes; il est des développemens utiles, et souvent pour produire leur effet, ils appellent les beautés du style. On peut, par des réflexions morales sagement ménagées, par des rapprochemens historiques heureusement choisis, donner plus de force à ses preuves; mais il faut qu'ils soient des moyens qui tendent réellement au but: c'est ici moins que jamais le moment de faire des amplifications.

La manière dont un raisonnement est offert, peut quelquefois n'être pas moins utile que le raisonnement même: une forme qui annonce l'assurance

peut, dans quelques circonstances, fixer les esprits incertains ; dans d'autres, un raisonnement juste sera rejeté si l'on ne prend, pour le faire goûter, une forme insinuante. Il en est qui étant propres à réveiller, à fixer l'attention, doivent être souvent employées, et toujours il est utile de les varier sans affectation.

La réfutation fait évidemment partie de la preuve : réfuter les preuves de ses adversaires, c'est en donner en sa faveur. Si elles ont fait impression, souvent il est utile de commencer par y répondre, pour mieux faire goûter ses moyens, lorsque les préventions qu'ils auraient rencontrées seront détruites.

Ce serait à tort qu'on s'attacherait à réfuter chaque raisonnement employé par ses antagonistes ; les plus importants détruits, le reste s'évanouit. Il peut se trouver des preuves auxquelles on ne voie pas de réponse positive, sur lesquelles on ne ferait, en les attaquant, que fixer davantage l'attention ; il faut donc ne pas les aborder, et tâcher qu'elles trouvent indirectement leur réfutation dans la manière convaincante dont on présentera tous ses moyens.

Pour détruire les raisonnemens des orateurs que l'on combat, il faut prouver que les principes ou

les reconnaissant pour exacts ; que les conséquences qu'ils en tirent sont vicieuses. S'ils sont tombés dans quelque contradiction , si la passion leur a fait avancer des erreurs , si de leurs propres principes on peut faire naître des conséquences qui les confondent , ce sont des moyens de triomphe dont il faut s'emparer.

Citer infidèlement les objections de ses adversaires , pour les réfuter sans peine , est la plus pitoyable ressource que la médiocrité et la mauvaise foi puissent mettre en usage ; mais quelquefois on peut les affaiblir par la manière de les présenter : si , par exemple , l'orateur avait réuni ses preuves pour leur donner des forces , en les séparant , afin de réfuter chacune en particulier , on leur ôte déjà ce qu'elles avaient de plus convaincant.

Il est deux sortes de preuves , celle de raisonnement et celle de sentiment. Dans la première , l'orateur employant les armes de la dialectique , ne parle qu'à la raison , et l'oblige à reconnaître des vérités qu'il prouve ; son triomphe est la conviction qu'il porte dans les esprits. L'autre genre de preuves s'adresse au cœur , il touche et séduit ; l'orateur ne laisse plus examiner froidement , les

passions favorables sont excitées , et l'esprit voudrait vainement refuser de se rendre , puisqu'on verse des larmes. En faisant concourir , dès qu'un sujet en est susceptible , ces deux genres de preuves au triomphe de son opinion , on la fait adopter par tous ses auditeurs , quelque diversité qui se trouve entre leurs caractères ; frappés par tous les moyens qui peuvent émouvoir leur cœur , et subjuguier leur raison , comment ne se laisseraient-ils pas entraîner vers ce qu'on leur a fait reconnaître utile et qu'on leur a fait aimer ?

La chaleur doit être répandue dans le discours entier, il n'y a pas une partie exclusivement consacrée au raisonnement , et une autre au sentiment ; si l'on termine par des mouvemens impétueux , il faut bien qu'ils aient été préparés : mais par-là même on sent , qu'en général , la preuve de raisonnement dominera dans le corps du discours , et que celle de sentiment sera plus particulièrement destinée à le terminer.

C H A P I T R E V I I.

De la Fin du Discours.

Lorsqu'un sujet n'est point important, après avoir exposé les raisons qui militent en faveur de votre opinion, vous vous bornez simplement à conclure.

S'il est fort compliqué ou que le discours ait beaucoup d'étendue, et que vous ayiez à craindre que l'auditeur ne puisse se souvenir de tous les moyens dont vous avez fait usage, la fin du discours contiendra la récapitulation des plus importants. La rapidité est ici nécessaire pour ne point fatiguer l'auditeur, et pour donner plus de force aux idées. Il faut aussi, en répétant les mêmes choses, ne pas répéter les mêmes phrases, trouver des expressions et des tours qui, n'ayant pas été employés, épargnent l'ennui d'une répétition. Enfin il en est de la récapitulation comme de la division, elle est fastidieuse dès qu'elle n'est pas indispensable.

Lorsqu'un sujet offre quelque intérêt, c'est au moment de terminer que vous devez réunir tout ce

veniens qui précédemment auraient paru étudiés, peuvent être fort naturels dans la péroraison. En parlant de l'objet qui l'occupe l'orateur s'est animé; ce qu'il a dit tendait à préparer ses auditeurs à des émotions vives; déjà il a fait passer quelque chose de sa chaleur dans leurs ames, le moment est venu de l'y porter toute entière. Ne craignez pas de donner l'essor au sentiment qui vous presse, c'est le moyen d'achever de déterminer l'auditeur et d'assurer votre succès.

La péroraison n'admet rien de froid; tout ce qui la compose doit être le produit d'un sentiment profond et vrai, ou l'ouvrage de la dialectique la plus pressante. Plus cette partie est saillante, plus on sent qu'elle ne peut convenir à tous les sujets. Dès qu'elle sera nécessaire, vous suivrez ce principe qu'elle doit, pour le ton et pour l'étendue, être proportionnée aux parties qui précèdent.

Vous ne regarderez pas la division du discours faite par les rhéteurs en exorde, narration, preuve, réfutation et péroraison, comme présentant le plan qu'on doit suivre pour chacun de ceux que l'on compose. Elle ne peut avoir été faite que pour donner les préceptes avec ordre et clarté, il ne

pour cela vous déterminez les pensées principales dont vous ferez usage , et l'ordre dans lequel leur effet exige qu'elles soient présentées , ce qui forme un cadre dans lequel toutes les idées secondaires doivent aller se placer sans effort.

C H A P I T R E V I I I .

Des Ouvrages qui sont du ressort de l'orateur.

Ce n'est, en quelque sorte , qu'une nomenclature que je vais présenter ; je me bornerai à faire connaître ce qui distingue davantage les principales productions de l'orateur. Vous sentez que la plupart des préceptes s'appliquent également à tous : toujours on est obligé de se pénétrer du sujet qu'on veut traiter, de faire un choix parmi les idées qu'il présente, de les exprimer avec le plus de vérité possible ; toujours l'art ne peut se montrer qu'en raison inverse du besoin qu'on a d'émouvoir.

De tous les genres de discours ceux sur les

questions politiques exigent le génie le plus étendu, les connaissances les plus profondes, et présentent les objets les plus dignes d'enflammer l'éloquence. Tous les intérêts qu'on discute à la tribune n'ont pas sans doute le même degré d'importance; il en est de fort simples, d'arides même, et certes ce n'est pas en les traitant qu'un orateur peut lancer les foudres de l'éloquence; mais ce genre renferme ce qui peut être offert de plus élevé, de plus vaste au talent. A la tribune les idées de l'orateur, et même la manière dont il les exprime, influent sur tout un peuple. Ce que le droit naturel et celui des gens ont de plus important, ce qui intéresse la liberté de chaque citoyen, la prospérité de la patrie, les destinées des nations, voilà les objets auxquels sont consacrées ces discussions solennelles. C'est devant un sénat, c'est devant une foule de ses concitoyens, que parle l'orateur, le bruit des délibérations auxquelles il prend part se répand dans l'univers, la postérité en garde la mémoire: et l'on a demandé pourquoi l'éloquence florissante dans les républiques languit dans les monarchies! et il est de nos jours qui s'étonnent de ce que, dans tous les siècles, les hommes qui portaient des âmes élevées se prononçaient pour la liberté!



Si un excellent fond d'idées est nécessaire dans toute espèce d'ouvrages importans, c'est sur-tout lorsqu'il s'agit d'aussi grands intérêts; et vous sentez combien de frivoles ornemens qui ne font briller que l'esprit, seraient déplacés, lorsqu'il faut que l'élocution, l'extérieur même de l'orateur se ressentent de la grandeur et des sujets qu'il traite et des objets qui l'environnent. Dans cette carrière on ne peut compter que sur la profondeur et la richesse de ses idées; il faut ensuite les exprimer avec cette mâle simplicité, cette chaleur et ce mouvement qui nécessairement entraînent les auditeurs.

Parmi les orateurs qui peuvent être offerts pour modèles, on place au premier rang Démosthène. Dédaignant les ornemens frivoles, et même en quelque sorte l'élégance, c'est sur la force de ses raisonnemens qu'il s'appuie; et toujours il y a de l'éloquence dans ses discours, parce qu'ils ont toujours du mouvement. C'est un athlète vigoureux qui paraît nu dans l'arène, qui frappe à coups redoublés son adversaire, sans le laisser respirer un instant, et finit par le précipiter contre terre. Après lui je citerai Cicéron, qu'on ne peut trop lire pour former son goût et son oreille: cet orateur a de la magnificence; nul ne tira de l'art un parti plus



grand, il embellit tout; mais il n'a point les forces du premier, et l'on reconnaît généralement que si ses discours offrent, peut-être, une lecture plus agréable dans le silence du cabinet, l'éloquence de l'orateur d'Athènes est plus susceptible d'effet dans une assemblée publique. Rien de plus rare que les grands orateurs; après ceux-là il n'en reste qu'un à nommer. La révolution française l'a produit: Mirabeau fut un de ces phénomènes qui n'étonnent que rarement la terre, et, j'ose le dire, sa gloire ne cédera point à celle des orateurs dont nous venons de parler. S'il fallait le comparer avec l'un d'eux, ce serait avec Démosthène: il en a souvent la mâle simplicité, la force, les mouvemens impétueux; souvent il paraît dédaigner l'ornement, et la hardiesse de ses idées passe quelquefois dans ses expressions. Cependant son style plaît à l'oreille; son harmonie, rarement douce et n'annonçant jamais l'afféterie, concorde avec ses idées et leur donne des charmes nouveaux. Avec cet orateur la France n'a point à craindre de parallèle; et cet homme, tel que la nature n'en avait point créé depuis l'orateur romain, sera peut-être aussi long-temps sans être remplacé.

Après les discours sur les questions politiques;

jetons un coup-d'œil sur les plaidoyers qui présentent un champ bien moins vaste à l'éloquence, mais qui n'exigent pas à beaucoup près des connaissances aussi nombreuses. Il faut savoir se borner à être clair et précis lorsque la cause ne demande pas d'autres qualités. Il n'est pas très-rare de rencontrer des discoureurs qui, sachant qu'un plaider peut offrir les beautés de l'élocution, et même faire verser des larmes, s'efforcent de lutter contre la faiblesse de leurs moyens, autant que contre la nature de leurs sujets, et veulent être fleuris sans cesse ou pathétiques à tout propos. Eh! lorsqu'un sujet ne demande que du bon sens, tâchons d'en mettre dans nos discours, et ce sera déjà beaucoup d'y parvenir. Cependant les tribunaux en présentent qui exigent des moyens d'un ordre plus élevé, de très-grands intérêts peuvent s'y discuter; si l'on ne peut atteindre à ces sujets, on ne sera qu'un avocat et non pas un orateur.

S'il aspire à l'être, celui qui se destine au barreau, il faut qu'à la connaissance indispensable des lois il en ajoute un grand nombre d'autres. Connaître passablement la jurisprudence, et parler bien ou mal, suffit pour faire un métier lucratif. Mais pour mériter la réputation que quelques orateurs ont ac-

quise au barreau, il faut sortir des routes vulgaires; il faut, par les connaissances qui forment le législateur, étendre son esprit, que l'étude aride d'une jurisprudence compliquée est trop faite pour dessécher; il faut ne pas moins s'exercer à présenter ses idées que si l'on devait paraître à la tribune. Sans doute les grands moyens qu'on se sera formé ne trouveront pas fréquemment à se déployer; mais dans une multitude de causes ils rendront supérieur aux adversaires, et ne s'en trouva-t-il qu'une seule qui les demandât tous, il faut n'être pas au-dessous d'elle.

Une intéressante carrière est celle de défenseur des accusés près des tribunaux criminels. Naguère les accusés, pour la plupart fort ignorans, troublés encore par ce que leur situation a d'affreux, ne pouvaient appeler quelqu'un qui donnât leurs moyens de défense. Presque toujours le délit qu'on leur imputait, leur jugement et leur supplice, n'étaient connus qu'au même instant. Ces coutumes barbares sont remplacées par une institution bienfaisante. Lorsqu'on parle devant les jurés, il faut être parfaitement clair, rejeter tout ce qui paraîtrait recherché; et c'est beaucoup pour le succès que de se montrer convaincu de la vérité de ce qu'on dit.

On s'adresse à des hommes qui prononceront d'après leur conscience, et que la loi avertit qu'elle ne s'informera point de la manière dont leur conviction se sera formée; des phrases, des subtilités sont sans effet sur de tels juges, quand toutefois elles ne sont pas dangereuses. Les beautés peuvent être nombreuses dans ces discours; mais il faut qu'elles soient le simple effet du talent de celui qui parle, de l'intérêt qu'il prend à sa cause, et de la chaleur de son cœur.

C'est dans cette carrière que je conseille aux jeunes gens de paraître d'abord; elle n'exige que peu de connaissances et présente d'honorables fonctions. C'est-là qu'un jeune homme peut commencer à développer ses talens, et sentir combien il est doux de les consacrer à soulager l'infortune.

Sans doute il n'est pas des services aussi éminens à rendre, il n'est pas autant de gloire au barreau qu'à la tribune; cependant il présente, à celui qui sent la dignité de son état, d'importans devoirs à remplir et de douces jouissances. Laissons ces âmes vénales qui s'échauffent au même degré pour toute espèce de cliens, qui défendent du même ton le vice et la vertu, ne voir qu'un métier lucratif dans des fonctions qu'ils désho-

norent. Pour les remplir, les premières qualités sont le désintéressement et l'amour de ses semblables. Si l'on ne peut, comme à la tribune, rendre les plus importans services, on peut concourir au bonheur public en étouffant des haines entre particuliers, en démasquant le vice, en sauvant des opprimés. Ajoutez qu'on n'a pas besoin de connaissances aussi profondes, de moyens aussi grands : non, ce n'est pas seulement aux talens transcendans qu'est réservé le bonheur de faire le bien.

Jusqu'ici on n'a pas assez attaché d'importance aux discours destinés aux fêtes publiques; la plupart, écrits à la hâte, n'offrent que de froids récits historiques, ou des lieux communs de morale et de patriotisme.

Dans ces discours, comme dans tous les autres, il faut que les idées naissent du fond des sujets; et combien ne sont-ils pas susceptibles d'en offrir! En les traitant on peut présenter au peuple les vérités qui importent le plus à son bonheur, et les faits les plus propres à exciter en lui l'enthousiasme de sa gloire. Je recommanderai de se souvenir que ce n'est point là que doit trouver place ce qui exige de la contention d'esprit : il faut que les

préceptes de morale et de patriotisme ne soient pas présentés d'une manière abstraite, mais qu'ils parlent au cœur; que les réflexions soient offertes avec chaleur, ou que leur grand sens suffise pour frapper. Il faut aussi, pour éviter d'être froid, s'affranchir d'un ordre trop méthodique dans les récits, et rejeter les détails, à moins qu'ils ne soient de nature à exciter un vif intérêt. On sent que dans ces discours on ne doit pas trouver des idées ingénieuses, des beautés fines, qui sont presque toujours puériles dans la bouche de l'orateur; ce n'est pas avec de tels moyens qu'on atteindrait son but, qui est d'exciter l'enthousiasme pour ce que les hommes doivent avoir de plus cher.

Comme il faut que les discours de ce genre plaisent d'un bout à l'autre, comme il n'est pas aussi dangereux que dans beaucoup d'autres que les traces de l'art s'y laissent appercevoir, une harmonie majestueuse y convient parfaitement; elle donnera les moyens de plaire, dans les morceaux où l'on ne pourra ni émouvoir, ni frapper fortement.

Les éloges funèbres font partie des discours destinés aux fêtes publiques. Ce genre d'ouvrage doit prendre un nouveau caractère; il n'en est point dont on ait autant abusé. Naguère quelqu'ait été la

vie des dépositaires de l'autorité, il fallait qu'ils fussent loués après leur mort; et c'était en face des autels que des ministres de la religion prononçaient ces éloges menteurs, désavoués par le cri public et par la voix de leur propre conscience. Ce n'est pas que de grands hommes n'aient reçu ces honneurs; mais qu'est-ce que la louange à ce point avilie?

Les éloges funèbres sont un hommage que la patrie paie aux grands citoyens qu'elle a perdus, et l'orateur est l'organe de la douleur publique; ainsi lorsque le peuple est assemblé pour honorer un grand homme, c'est sa vie plus que son éloge qu'il faut lui présenter. Mais si l'historien s'anime en retraçant les actions des bienfaiteurs de l'humanité, si son style prend des couleurs plus vives, et si le sentiment conduit alors sa plume, que sera-ce que l'orateur?

Point de lieux communs de morale ou de louanges; il est une manière de présenter les belles actions qui provoque toutes les réflexions que l'on veut faire naître. Mais si l'orateur fait lui-même ces réflexions, qu'elles n'aient ni froideur ni pédantisme; qu'il fasse entendre l'accent de la reconnaissance, des regrets, ou de l'enthousiasme.

Il ne faut pas épuiser tous les faits, on doit choisir ceux qui peignent le héros, et réveillent le plus de souvenirs dans l'ame des auditeurs. Outre les actions sur lesquelles la gloire d'un grand homme est fondée, quelquefois sa vie privée en offre de bien intéressantes, qui peignent mieux, peut-être, toute la grandeur de son caractère que celles qu'il fit sur de vastes théâtres. J'ai remarqué dans plusieurs éloges, prononcés autrefois, que les notes étaient ce qu'il y avait de plus intéressant. Pourquoi l'auteur du bel éloge de Turenne, n'a-t-il pas fait usage de quelques-uns des traits sublimes que lui offrait la vie privée de son héros? J'aime à ne pas lui faire un reproche; il ne suffisait pas alors qu'une action fût belle, il fallait que le héros l'eût faite revêtu de toutes les marques de sa dignité.

La mission de louer un grand homme n'autorise point à blesser la vérité. Il peut être dans sa vie des fautes que l'orateur passera sous silence; mais il peut y en avoir aussi de trop connues, et de trop importantes, pour qu'il puisse les dissimuler, il ne lui reste alors qu'à en tirer une instruction utile pour ceux qui l'écoutent. Il le peut sans abaisser son héros; si les grands hommes étaient parfaits, leurs exemples seraient pour nous moins intéressans et moins utiles.

On veut que ces discours d'appareil soient travaillés avec soin, et je renvoie à ce que j'ai dit en parlant des précédens; mais j'ajouterai que l'orateur ne doit pas oublier que ce sont des regrets sincères que le peuple vient donner au citoyen qui n'est plus; qu'on peut faire verser des larmes, et qu'on ne produira cet effet, le plus désirable de tous, que lorsque l'art ne se fera nullement sentir.

Présentons quelques idées sur les discours de morale. Leur véritable succès consisterait à bannir du cœur des hommes les vices dont ils leur montrent le danger; succès bien difficile, car, à moins de s'adresser à des imaginations très-ardentes, l'effet que peut produire un discours dirigé contre des vices, avec lesquels l'habitude nous a familiarisés, sera bientôt détruit par l'impression de mille objets qui tendent à le dissiper.

Celui qui, dans cette carrière, souhaite des succès réels, doit se souvenir de ces mots d'un prédicateur célèbre : *nous n'avons plus d'apôtres, nous n'avons que des orateurs!* En effet, c'est sur-tout ici que celui qui parle doit se faire oublier pour fixer toute l'attention sur les vérités qu'il annonce. Tout ce qui fait appercevoir le désir de briller n'est pas moins contraire au but qu'il doit sou-

haïter atteindre, qu'indigne de son ministère. Point d'ornement frivole, une profonde et vive persuasion, voilà ce qui est éminemment nécessaire à celui qui paraît devant les hommes pour leur rappeler des vérités morales, et pour leur faire sentir de quelle importance il est d'y conformer leur conduite.

Quant au fond des idées on doit éviter deux excès ; l'un d'offrir une morale si relâchée qu'elle semble plutôt faite pour tranquilliser dans le vice que pour en détourner ; l'autre de la rendre rebu- tante, hideuse, et faite pour nous porter à croire qu'elle ne peut exister sur la terre, ou n'existe que pour notre malheur. On ne tombe dans l'un ou l'autre excès qu'en s'écartant de la vérité. Il ne faut pas oublier non plus qu'il ne peut exister deux morales, l'une pour l'homme religieux, l'autre pour l'homme citoyen : la voix de Dieu est toujours d'accord avec celle de la patrie.

C'est ici, sur-tout, qu'une vie exempte de reproches est nécessaire à l'orateur ; naturellement on demande s'il a les vertus qu'il veut qu'on pratique, et souvent on se venge de la sévérité de sa doctrine, par l'examen de sa conduite. Aspirant à réformer les autres, il doit, pour ne pas blesser

leur amour-propre, montrer une extrême modestie. En général les vérités qu'il annonce sont de nature à l'être avec onction plutôt qu'avec véhémence ; les vertus, sources du bonheur sur la terre, les vertus consolatrices, doivent être inspirées et non pas commandées ; celui qui vient nous en parler, et dont l'aigreur anime le discours, a des idées bien fausses sur ce qu'il veut nous enseigner.

Je ne mets nullement en doute que, dans les états qui ne jouissent pas de la liberté, la carrière la plus vaste ouverte à l'orateur soit celle du sermonaire. Les vertus à propager, les vices à combattre, lui présentent une foule de sujets bien dignes d'enflammer l'éloquence : il peut consacrer la sienne à défendre, à consoler le pauvre ; il peut, que dis-je ? il est de son devoir de s'élever contre le riche endurci, contre les oppresseurs, contre les artisans des maux de ses semblables. La connaissance parfaite du cœur humain est, pour ainsi dire, la seule qui lui soit nécessaire, et je m'étonne que les prédicateurs éloquens soient si rares ; leur nombre est, proportion gardée, infiniment moins considérable que celui des citoyens éloquens dans un état libre. Je ne puis en trouver la cause que dans l'intérêt plus vif que ceux-ci attachent à voir leurs

avis adoptés, dans leur persuasion plus entière, et dans l'importance toujours réelle des objets qu'ils traitent; tandis que presque toujours les prêtres s'occupent de choses mystérieuses, ou très-secondaires, au lieu de présenter des vérités d'une utilité générale.

Disons un mot des discours militaires. Ils doivent être courts, renfermer des idées fortes, élevées, exprimées avec une mâle simplicité. Nous avons des modèles en ce genre dans les proclamations de Bonaparte, qui seront placées au nombre des plus beaux morceaux d'éloquence qu'ait produits la révolution française.

Je parlerai aussi brièvement des discours diplomatiques, de ceux que prononcent les envoyés des puissances près des gouvernemens étrangers. Un français qui représente sa république pourrait-il ne pas s'exprimer avec la dignité qu'inspire le caractère dont il est revêtu? Envoyé d'un peuple puissant et libre, la loyauté doit dicter ses discours; près d'une république il manifestera les sentimens de l'amitié avec plus d'effusion, mais par-tout il portera la franchise: il pourra, dans quelques occasions, prendre un ton paternel, mais qui ne dégénérera jamais en hauteur, car elle n'est point le signe de

la véritable puissance. Pour modèle de discours de ce genre, je citerais celui de Garat à la cour de Naples.

CHAPITRE IX.

De l'exercice de la Composition.

IL est indispensable de s'exercer de bonne heure à rendre ses idées, c'est en quelque sorte une habitude qu'il faut prendre. L'exercice de la composition serait cependant plus nuisible qu'utile au jeune homme à qui l'on donnerait des sujets sur lesquels il n'a pas suffisamment d'idées, car alors il ne peut même avoir en vue le travail qu'il devrait faire. Il assemble des mots, il divague; son style ne peut être que lâche, diffus, empoulé: je ne sais pas précisément pendant combien de temps il faut écrire dans ce genre pour devenir tout-à-fait incapable d'écrire.

Qu'un jeune homme s'exerce sur des sujets qui soient à sa portée; encore les défauts dont je viens de parler se montreront-ils dans ses écrits. On ne

doit pas en conclure qu'il n'a pas un vrai talent, car, à son âge, souvent l'enflure, les divagations sont dues à l'effervescence d'une imagination qui ne connaît pas encore de bornes; et il faut craindre de l'étouffer en voulant trop promptement la réprimer.

Ce n'est pas seulement en écrivant qu'on peut s'exercer à rendre ses idées; il est, si je puis m'exprimer ainsi, une composition mentale infiniment utile. Quelques observations vous font naître une ou plusieurs idées; essayez de les rendre, et sans prendre la plume, travaillez vos phrases dans votre esprit jusqu'à ce que vous en soyez pleinement satisfait. Ce travail, qui n'est pas long, ne saurait fatiguer, et il a l'avantage de pouvoir être fréquemment répété. Vous pouvez le faire, lorsqu'en lisant un auteur vous appercevez le fond d'une belle idée dont il n'a pas su tirer parti; cherchez à l'exprimer comme il vous paraît qu'elle aurait dû l'être. Il faudra bien, pour vous instruire, porter plus loin ce travail, l'étendre, en lisant un écrivain, aux principes qu'il adopte, aux conséquences qu'il en tire, aux vues nouvelles qu'il présente, et chercher à le rectifier dans ce que l'analyse vous aura fait appercevoir d'inexact. Je

dirai même que pour un homme d'un jugement sain et qui s'est avancé déjà dans la carrière des connaissances, la lecture d'un livre médiocre sera quelquefois plus utile que celle d'un excellent ouvrage. Il se livre à son admiration en lisant celui-ci, il craint, en quelque sorte, de trouver des défauts qui diminueraient le plaisir qu'il éprouve, il jouit plus qu'il n'examine. En lisant au contraire un ouvrage que des erreurs rendent médiocre, il cherche la route qu'il eût fallu suivre, s'y engage, substitue des raisonnemens aux phrases, des principes aux erreurs, des conceptions fortes à des vues médiocres : à la fin de l'ouvrage il est hors d'état de dire ce qu'il a lu, ses idées se confondent avec celles de l'auteur; sa mémoire a moins gagné que si l'ouvrage eût été bon, mais sa tête infiniment plus.

Un excellent moyen pour former son style est de faire des traductions. Un jeune homme veut s'exercer à rendre ses idées, mais il en a peu; un auteur étranger lui en présente qu'il ne s'agit plus que d'exprimer dans sa langue: pour y parvenir il est obligé de passer en revue un grand nombre d'expressions et de tours, et nécessairement il acquiert de la facilité. Toutefois pour

former véritablement son style il faut, le plutôt possible, chercher à ne pas traduire en écolier; étudier, et se mettre à même de juger les beautés des deux langues, essayer de faire passer dans sa traduction celles de l'original, par des expressions et des tours équivalens ou du moins analogues. Cependant celui qui voudrait trouver dans une traduction toutes les beautés de l'auteur étranger serait injuste, car il est incontestable que chaque langue en a qui lui sont propres, et dont on ne peut trouver l'équivalent dans une autre. Chaque écrivain distingué a aussi une manière qui lui est propre, et à laquelle il doit des beautés qu'on ne trouve que dans ses ouvrages; celles-ci sont les plus difficiles à rendre, puisque dans sa langue même on aurait peine à les imiter. Nécessairement pour bien traduire il faut être en état d'apprécier les moyens et les ressources de l'une et de l'autre langues; ensuite, pour faciliter l'usage qu'on en doit faire, il faut par la lecture se pénétrer de l'esprit de son auteur, et mettre le sien dans cette sorte d'effervescence nécessaire pour composer. Les opinions sont divisées pour savoir si l'auteur doit être présenté avec tous ses défauts, ou si le traducteur doit chercher à les faire disparaître;

On sent facilement qu'il est à cet égard un milieu à conserver; mais lorsqu'on ne traduit que pour soi, et pour son seul avantage, je ne vois aucun inconvénient à embellir toutes les fois que cela paraît possible; bien entendu, qu'on n'imaginera pas que ce serait embellir que mettre des ornemens par-tout.

Rien de plus dangereux, lorsqu'on s'exerce, que d'attacher du mérite à travailler rapidement; ce qu'on fait alors peut encore ne pas valoir le temps qu'il a coûté. Un jeune homme ne peut avoir un assez grand nombre d'idées, ne peut être assez familiarisé avec les beautés de sa langue, pour écrire vite et bien. N'ayant pas assez d'expérience pour qu'il lui soit possible de juger au premier coup-d'œil si l'idée qui se présente, et l'expression qui s'offre pour la rendre sont les meilleures, la bonté de ses compositions dépendra beaucoup du temps qu'elles lui coûteront.

Une autre erreur est de croire que la longueur de l'ouvrage peut contribuer à son mérite. Un pédant dit communément qu'elle annonce de l'imagination et de la fécondité; l'écolier, pour le satisfaire, fait entrer dans son ouvrage tout ce qu'il a dans la tête : il y manque d'autant moins qu'il est

plus facile et plus court d'assembler des phrases, que de se pénétrer d'un sujet ; mais j'aimerais mieux une ou deux idées qu'il en aurait fait naître, que tous ces lieux communs qui sont les discours d'un homme qui n'a rien à dire.

Il est utile dans tous les temps, mais sur-tout alors qu'on s'exerce, d'avoir un ami d'un goût sûr, auquel on puisse confier ses essais et qui rende le service de les critiquer. Quand ils deviennent moins insignifiants, il est à désirer que deux ou trois personnes veuillent bien vous donner leurs conseils ; le défaut qui échappe à l'une est relevé par l'autre ; leurs opinions peuvent vous éclairer en différant ; vous ne courez pas le danger qu'un seul homme consulté vous asservisse à une manière, qui peut être bonne, mais qui ne saurait être la vôtre, on vous donne quelques préjugés qu'il s'est rendus chers. N'oubliez point que ce sont des conseils, et non des auditeurs que vous devez chercher ; qu'écouter la lecture des essais d'un jeune homme est toujours un acte de complaisance, et que les censurer, c'est l'obliger : raisonnez la critique, mais n'y soyez jamais indocile.

Celle d'autrui ne suffit pas encore, on ne fera rien si l'on n'est à soi-même le censeur le plus

sévère. Malheureusement il est difficile de ne point s'abuser sur ses défauts ; il l'est sur-tout dans le moment de la composition, la chaleur dont l'esprit est alors rempli les transforme quelquefois en beautés, aussi faut-il plusieurs corrections. Aussitôt après avoir écrit, relisez ; vous appercevrez des fautes que vous corrigerez avec d'autant plus de facilité que vous avez parfaitement présentes les idées que vous voulez exprimer. Mais laissez ensuite reposer vos ouvrages pour les revoir avec moins de partialité, et, s'il se peut, comme vous liriez ceux d'un autre ; alors vous pourrez achever d'en connaître les fautes. Ai-je besoin de dire qu'en corrigeant ce n'est pas seulement de changer quelques mots qu'on doit s'occuper ? Il faut examiner l'ensemble de l'ouvrage, les idées, les moyens dont on a fait usage, l'ordre dans lequel on les a placés ; avec quelle vérité sont rendus les objets et les sentimens qu'on a dessein de peindre. Loin de chercher à se dissimuler ses fautes, dans la crainte d'en trouver un trop grand nombre, il faut songer plutôt que chacune de celles que l'on corrige est une preuve des forces acquises depuis qu'on a composé l'ouvrage que l'on a sous les yeux.

C'est à ses propres critiques qu'on doit ses plus

grands succès : mais il faut pour cela contracter la disposition heureuse de se désoler du médiocre comme du mauvais ; quand on fait bien , désirer faire mieux , et sans cesse désirer le mieux. Pour s'apprécier , lorsque l'on commence à se croire quelque chose , ce n'est pas avec tel de ses contemporains qui s'est jeté dans la carrière , sans avoir de grands talens , qu'il faut se comparer , mais avec les hommes qui l'ont réellement parcourue : c'est alors que l'amour-propre de la médiocrité se révolte , et que le vrai talent s'humilie. Si vous voulez atteindre au grand , formez-vous un modèle de beau vers lequel vous tendiez sans cesse à vous élever ; et pour expliquer plus clairement ma pensée , ambitionnez-vous de voir placer vos ouvrages parmi ceux des grands orateurs ? réunissez en idée toutes les qualités dont ils peuvent briller , portez-les à leur degré de perfection , et que ce modèle idéal soit sans cesse devant vos yeux pour stimuler votre zèle , et vous faire , à chaque succès , sentir le besoin de redoubler d'efforts.

Tous les jours ne sont pas également heureux pour composer ; il en est où l'imagination semble éteinte , où le jugement s'appesantit sans rien dis-

terner : tous les écrivains, sans doute, éprouvent de ces fatigans intervalles ; ils ne doivent pas en être découragés. Quelquefois le repos, d'autres fois la persévérance, le changement de travail, la lecture de quelques morceaux d'un grand écrivain, sont les moyens de rendre des forces à l'esprit. Mais celui qu'il faut employer pour que ces momens pénibles soient rares, est l'habitude du travail. C'est un avantage inappréciable que de s'être accoutumé à s'y livrer à toute heure indifféremment, dans un local tumultueux, comme dans le plus paisible, et cela n'est pas aussi difficile qu'on le croit.

Le talent d'écrire ne suffirait pas encore à l'orateur ; c'est je crois ici le moment de vous en faire connaître un autre qu'il doit y réunir, celui d'improviser, qui consiste à parler sur un sujet, soit sans préparation, soit après l'avoir médité, mais sans avoir écrit son discours.

Il importe à l'orateur d'acquérir ce talent : d'abord il est de très-grands désavantages à lire à la tribune, c'est ne présenter plus que l'ombre de l'éloquence ; cette manière annonce l'art, ôte aux sentimens qu'on exprime presque toute leur vérité, et répand sur le discours un froid inévitable. S'il

est écrit, il faut l'apprendre par cœur ; une mémoire aisée, beaucoup de naturel, pourront faire douter si quelques parties, du moins, ne sont pas improvisées. Quand l'orateur ne lit pas on se laisse plus facilement entraîner, parce que lui-même se livre davantage, parce qu'il a plus de naturel, qu'on n'a pas, en quelque sorte, son travail sous les yeux, et que l'action dont il accompagne ses paroles, partie dont je ferai bientôt sentir l'importance, produit un effet sans lequel l'éloquence qui peut se trouver dans le discours est toujours privée de vie.

Mais combien d'autres avantages pour celui qui n'a pas besoin d'avoir écrit toutes ses idées ! L'homme qui n'est pas en état de modifier son discours selon l'effet qu'il produit, n'est pas un orateur. Il faut pouvoir supprimer les développemens qui deviennent inutiles et passer naturellement à d'autres idées ; s'étendre, plus qu'on n'avait cru devoir le faire, sur des preuves dont l'auditeur n'a pas d'abord senti la force : ces choses bien simples exigent qu'on ait quelque facilité pour improviser. Combien de circonstances dont saura profiter celui qui la possède ! lorsque des objections plausibles ont été faites contre l'opinion qu'on présente, s'il faut demander

un lendemain pour les réfuter, ne leur laisse-t-on pas le temps de se fortifier dans les esprits? quelquefois même l'assemblée entraînée ne prendra-t-elle pas la délibération dont on l'eût détournée en répondant à l'instant?

Si dix orateurs apportent leurs discours écrits sur la même question, et les lisent sans y rien changer, que de répétitions inutiles! Les derniers réfuteront encore des objections qui n'auront pas été faites, et n'aborderont pas celles dont il serait important de faire sentir le vice. Quel avantage n'aurait pas dans une telle assemblée celui qui, joignant à des connaissances la facilité d'improviser, les remplacerait à la tribune, et présentant le véritable point de la difficulté, éclairé par tout ce qui viendrait d'être dit, dont il profiterait sans le répéter, réfutant avec ordre les principales objections faites contre l'opinion qu'il croit la meilleure, ajoutant tous les raisonnemens qui peuvent l'être en sa faveur, userait ainsi des moyens qui peuvent porter dans les esprits la conviction la plus entière?

Cependant il ne faut pas se confier trop dans la facilité qu'on peut avoir pour improviser, et vouloir la faire consister à parler sans aucune préparation. Lors même qu'il ne s'agit que d'un mouvement

éloquent, ou d'une question de très-peu d'importance, l'orateur, avant de parler, recueille dans son esprit les principales idées qu'il doit présenter. Mais dès qu'il s'agit de traiter un sujet important, une telle préparation ne serait pas suffisante quelque facilité qu'on eût; et je crois pouvoir affirmer que tous les discours de quelque étendue, dignes de passer à la postérité, ont coûté du travail à leurs auteurs. Toutes les fois qu'il est possible, il faut au moins, après avoir médité le sujet, former le plan de son discours, et jeter sur le papier les idées principales. Il est utile aussi d'écrire le début pour donner à l'esprit le temps de s'animer, et à cette espèce de trouble, qu'éprouvent presque tous les hommes à la vue d'un nombreux auditoire, celui de se dissiper.

Pour acquérir le talent d'improviser, il faut après avoir écrit un discours essayer de parler sur la même matière, non dans les mêmes termes, non sans omettre une partie des idées dont on a fait usage, ce qui ne serait qu'un effort de mémoire, mais le plus clairement et le mieux possible. Il faut ensuite ne rien écrire, méditer le sujet et parler.

L'essentiel est d'avoir fixé dans son esprit les

idées principales, comme autant de points qu'on parcourra successivement, et, lorsqu'on parle, d'être à son objet tout entier; ceci est essentiel, une légère distraction peut faire perdre le fil de ses idées, et sous ce rapport l'habitude de paraître en public est fort avantageuse. Lorsqu'on s'exerce à improviser, il faut, quand même des expressions impropres échappent, suivre le cours de ses idées; ce qui n'a nul inconvénient si, après avoir prononcé un discours très-imparfait, on le travaille, on l'écrit pour connaître une partie des fautes dans lesquelles on est tombé.

CHAPITRE X.

De la Prononciation du Discours.

Si vous considérez cette partie comme moins importante pour l'orateur que celles dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, vous seriez dans l'erreur. Déjà nous avons vu que les inflexions de la voix, le geste, les mouvemens du corps et de la physionomie ont leur éloquence; et la réunion de tous

ces moyens destinés à communiquer nos idées est aussi naturelle que propre aux grands effets : on ne sera même pas orateur si l'on ne sait en faire usage. Ecrire ses idées , et par ce moyen les communiquer à tous les hommes , même à ceux qui naîtront dans des siècles reculés , est une invention sublime , et la plus féconde , peut-être , en grands résultats ; mais elle ne peut transmettre que l'ombre de l'éloquence. La lecture d'un grand écrivain vous ravit ; mais s'il vous présentait lui-même ses idées , si vous le voyiez environné d'une foule avide de l'entendre , le feu de la vérité brillant dans ses regards , une conviction profonde soulevant sa poitrine , animant tous ses gestes , et sa voix prenant une onction paternelle ou tonnante , par quelles forces nouvelles vous vous sentiriez transporté ! L'éloquence dépouillée de tels secours languit presque sans vie , et quand on n'a fait que lire l'orateur on ne le connaît pas encore. Qui ne se rappelle ce trait qui honore également Eschine et Démosthène ? Eschine banni , réfugié chez les rhodiens , y donnait des leçons de rhétorique ; dans la première il lut à ses élèves le discours qu'il avait prononcé contre Démosthène , et celui par lequel son rival heureux répondit et triompha : au

milieu des acclamations qu'excita la lecture de l'ouvrage du premier orateur d'Athènes, Eschine, qui lui devait l'exil, s'écria : *Que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même !*

Le meilleur discours, dès qu'il est mal prononcé, perd tous ses charmes ; et le plus médiocre peut acquérir des beautés par la manière dont il est récité. L'orateur, par son talent, animera des morceaux qui manquent de chaleur, donnera de l'harmonie à des phrases qui en sont dépourvues ; des idées bonnes mais médiocrement rendues, celles même qui n'ont qu'un faux éclat, dites d'une manière neuve et saillante, étonneront l'auditeur : c'est un éclair qui frappe, éblouit ; pour qu'il revint de son erreur, il faudrait le temps de la réflexion, que l'orateur saura ne pas lui laisser.

Il est facile d'observer combien la manière de réciter modifie le sens des paroles ; combien les inflexions de la voix, le geste nous sont nécessaires pour faire exactement connaître le sens que nous donnons aux mots. En faisant une lecture à quelqu'un, il peut vous arriver d'être obligé de recommencer une phrase, quoique vous n'ayiez ni omis, ni changé aucun mot, mais parce que vous

l'aurez prononcée d'une manière qui lui donne un sens différent de celui qu'elle doit avoir. Les inflexions de la voix, le geste, l'expression de la physionomie peuvent donner beaucoup de sens différens à la phrase la plus simple ; à celle-ci par exemple : *je vous félicite d'aussi grands succès.* Elle peut être un simple compliment dicté par la politesse, un hommage évidemment rendu à regret par l'envie au talent, l'expression d'une vive satisfaction, une ironie à laquelle on peut donner bien des degrés, etc. Considérez le geste, les inflexions de la voix, les mouvemens du corps et de la physionomie, ainsi qu'ils doivent l'être, comme des moyens que nous a donnés la nature pour exprimer nos idées et nos sentimens ; alors vous pourrez juger combien il importe à l'orateur d'en tirer le parti qu'ils sont susceptibles d'offrir, et vous commencerez à voir ce qui doit le diriger dans l'usage qu'il en fera.

L'éloquence qu'il leur doit est peut-être la plus persuasive ; il semble que celle-ci ne saurait tromper. Souvent on est en défiance contre la véracité d'un discours que l'orateur eut le temps d'étudier ; c'est dans ses yeux, dans tous ses traits qu'on cherche à lire s'il n'a point le dessein de tromper.

En effet, les affections de l'ame se peignent sur la physionomie ; elle trahit jusqu'aux efforts que nous faisons pour les cacher.

Cette éloquence est celle qui parle aux yeux ; elle doit donc émouvoir, je ne dirai pas comme quelques écrivains mauvais observateurs, le peuple, la multitude, mais tous les hommes. Dans une assemblée nombreuse, nulle ne commande mieux le silence ; elle frappe à de grandes distances : notre langue étant sourde, ce serait une question intéressante à examiner que celle de savoir jusqu'à quel point l'action pourrait remédier à ce défaut.

CHAPITRE XI.

De la Voix.

UN organe sonore, qui réunit à cette qualité la flexibilité et l'étendue, est un des plus beaux dons que la nature puisse faire à l'orateur. On écoute un bel organe avec plaisir ; celui qu'il procure a même de l'analogie avec l'impression que produit un instrument harmonieux ; il se fait entendre sans

gène de la part de l'orateur, et marque facilement les nuances des différens tons nécessaires à la justesse, à la vérité du récit.

L'expérience prouve qu'avec des soins assidus on peut diminuer beaucoup les défauts naturels de la voix; le moyen qui se présente est de faire fréquemment effort pour prononcer les lettres et les mots qu'on n'articule qu'avec peine, ou des phrases entières, en cherchant à rendre le son de sa voix moins defectueux. On peut remédier jusqu'à certain point à sa faiblesse, en récitant souvent quelques morceaux, sans faire cependant d'efforts assez fatigans pour produire un effet contraire à celui qu'on désire. Enfin, un des grands avantages d'une bonne manière de réciter, est de contribuer beaucoup à se faire bien entendre, malgré les défauts de la voix.

Il faut se garder, sur-tout en commençant un discours, de forcer son organe: si celui que nous a donné la nature est faible, les ressources qu'il peut offrir ne sont pas dans les efforts épuisans qu'on pourrait faire, mais dans le parti qu'on saura tirer de ses moyens; et moins on en a, plus il faut les ménager. Si vous prenez, en commençant, un ton trop élevé, votre voix bientôt épuisée, nécessairement

tombe ; après quelques phrases , vous appercevant que vous êtes à peine entendu , vous voulez reprendre le premier ton , que vous êtes obligé d'abandonner encore : ainsi , vous n'êtes maître d'aucune de vos inflexions , et ces dissonances continuelles ont l'effet le plus désagréable.

Quand le besoin de se faire entendre dans toute la suite du discours n'exigerait pas qu'on commençât d'un ton peu élevé , le sens suffirait pour y déterminer , à moins que l'exorde ne fût véhément , ce qui est rare. Quelquefois , en commençant à parler , on a peine à obtenir du silence , et il faut bien alors essayer de couvrir le bruit qui se fait entendre ; mais , pour ménager ses moyens , il faut prendre un ton plus bas dès qu'il est possible.

Pour que l'organe soit net , et que les sons ne soient pas étouffés , il est nécessaire de ne parler ni du nez ni de la gorge , défauts assez fréquens et dans lesquels on tombe ordinairement parce qu'en parlant ainsi on croit grossir sa voix ; mais ces sons étouffés , outre qu'ils sont peu agréables , ne peuvent se porter au loin. Il faut prononcer avec la bouche , bien articuler afin que les sons en sortent distincts , et cependant ne point grimacer.

Il est nécessaire de parler moins vite à la tribune que dans la conversation, non-seulement pour donner plus de dignité au discours, mais encore pour articuler le plus nettement possible. Il faut avoir contracté l'habitude de prononcer distinctement, pour qu'alors même que le sens exige de la rapidité, on articule toujours bien. Plus un homme est animé, plus il est pressé de faire passer ses idées dans l'esprit de ses auditeurs, plus il met de rapidité dans son récit; plus au contraire il sent le besoin de se faire parfaitement comprendre, et de ne laisser échapper aucune circonstance à ceux qui l'écoutent, plus il met de lenteur dans sa prononciation. L'orateur doit se conformer à ce qu'exige la nature des choses dont il parle, en se tenant toujours éloigné des deux extrêmes; l'un qui consiste à parler avec tant de rapidité, que cessant de le comprendre, on admire une telle volubilité; l'autre à s'énoncer si lentement, que l'auditeur, par des mouvemens d'impatience, presse, en quelque sorte, les mots de sortir de sa bouche.

Il faut marquer les repos avec justesse; ils sont nécessaires à ceux qui écoutent pour comprendre, ils le sont à celui qui parle pour ne pas s'épuiser. Ne point distinguer les sens par des intervalles

suffisans, et s'arrêter pour reprendre haleine quand l'esprit de l'auditeur est en suspens, sont les moyens de rendre inintelligible le discours le plus clair.

A la fin des phrases il faut soutenir sa voix; si on la laisse tomber en approchant du repos, ce défaut souvent fait perdre le sens de toute la période, et n'obligeât-il qu'à en deviner la fin, il ne fatiguerait pas moins l'auditeur.

Mais rien ne contribue davantage à la beauté de la prononciation du discours, que la justesse des inflexions de la voix: sans elle l'organe le plus flatteur cesse bientôt de plaire, tandis qu'elle peut faire oublier ce qu'un autre a de défectueux; et je crois que presque tous les hommes peuvent, avec du travail, acquérir cette qualité.

Les inflexions de voix consistent dans le plus ou moins d'élévation, et dans le plus ou moins de lenteur ou de brièveté des sons. Elles seront justes, si l'on donne aux syllabes la valeur que l'usage leur assigne; si le son est expressif, c'est-à-dire analogue à l'objet dont on parle; enfin si les sons successifs se lient suffisamment entre eux pour ne pas offrir de discordance à l'oreille.

On peut en prononçant faire des incorrections

aussi choquantes que celles qu'on peut faire en écrivant : par exemple, en rendant brève une syllabe longue, et réciproquement. L'étude de la grammaire, et plus encore la fréquentation des personnes qui parlent bien leur langue, peuvent apprendre à donner aux mots une prononciation exacte.

Outre cette qualité grammaticale, nous avons dit que les inflexions de la voix doivent être expressives, de-là la nécessité de les varier. La monotonie, défaut contre lequel nous nous sommes plusieurs fois élevés, est sur-tout désagréable lorsqu'il se trouve dans le ton du débit, car alors il se fait sentir à chacun, et ne peut manquer d'endormir enfin l'auditeur. Il exclut nécessairement la justesse que nous désirons; mais comment déterminerons-nous la manière de varier les inflexions de la voix? Rien n'est plus simple peut-être; celles de la presque totalité des hommes sont justes dans la conversation, naturellement ils prennent celles qui conviennent aux objets dont ils parlent, et l'on ne peut pas dire que ce soit parce que ces objets ont peu de variété. Il vous est sans doute arrivé dans quelques circonstances d'être vivement ému d'indignation ou de pitié; je suis persuadé que vos inflexions de voix étaient parfaitement analogues

aux sentimens que vous vouliez exprimer. Si, dans une assemblée nombreuse, tout-à-coup indigné de ce qui se passe sous vos yeux, vous parliez d'abondance, je suis encore persuadé qu'entièrement à vos idées vos inflexions seraient justes : celles de l'orateur le seront, s'il fait à la tribune ce qu'il fait, sans y songer, dans la conversation ou lorsqu'une passion l'anime. La réflexion nécessaire, du moins de temps à autre, n'est cependant pas le seul obstacle ; lorsqu'on parle en public, on est obligé d'élever la voix, et dès-lors il faut une habitude particulière pour lui donner, montée à ce ton, la justesse qu'elle paraît avoir naturellement dans un autre.

De ces observations nous pouvons conclure que la nature elle-même indique les différens tons qui conviennent aux objets dont on parle, aux sentimens qu'on exprime ; que l'orateur, pour connaître quelles inflexions de voix il faut qu'il emploie, doit observer quelles sont celles dont on fait naturellement usage dans la conversation, et celles que les passions font prendre à tous les hommes. C'est de ces observations bien simples, et de son habileté à les approprier à sa manière de réciter, que dépendront ses succès en ce genre.

Comme il est des manières d'exprimer les idées

qui n'appartiennent qu'aux grands écrivains, il est aussi des manières de réciter certains passages qui n'appartiennent qu'aux grands orateurs. Elles sont naturelles, elles offrent la vérité par excellence, mais eux seuls pouvaient la sentir et la rendre ainsi. Analyser des exemples est impossible, il faut les entendre; et ce serait peu de chose encore que de les imiter, il faut chercher à découvrir comment on parvient à créer ainsi.

Nous avons dit enfin qu'il est nécessaire que les sons successifs n'offrent pas de discordance à l'oreille. Pour cela je crois qu'il faut qu'ils se lient toujours suffisamment entre eux : non qu'on ne puisse passer d'un ton à un autre que par des dégradations insensibles, ce qui aurait de la monotonie et ne serait pas susceptible d'effet; mais il faut que les sons qui se succèdent aient assez de concordance entre eux pour que l'oreille ne soit pas péniblement affectée, ou qu'un repos entre les deux sons qui ne se lient pas ensemble, sauve la dissonance. Par exemple, si l'on prononce ces deux mots, *meurs..... cruel!* le premier d'une voix sourde, le second d'une voix éclatante, plus les sons seront différens, plus l'intervalle qui les sépare devra être long. Si le supprimant tout-à-fait

vous les prononciez de la même manière, vous déchireriez l'oreille ; et remarquez que cela ne serait pas naturel , car lorsqu'on prononce deux mots de suite, en articulant le premier on pense nécessairement au suivant, et les inflexions de voix qui les distinguent ne peuvent alors être aussi différentes que si, séparés par un repos, on n'avait point pensé à tous deux en même temps.

Sans doute il est des voix plus flexibles et plus justes que d'autres ; mais il n'est personne qui puisse, sans une étude assez longue, faire acquérir à la sienne ces qualités au degré nécessaire. Je n'exagère point en disant qu'il en est de la voix comme d'un instrument, dont le travail peut seul enseigner à tirer tout le parti possible.

Dans la prononciation du discours, il faut éviter ce qui peut avoir l'air de la prétention ; le débit doit être naturel, et l'art disparaître comme dans toutes les autres parties. S'il y a de l'afféterie dans l'accent qu'on s'est formé, il donne à tout ce qu'on dit un air recherché et frivole, qui nuit aux meilleures choses et fatigue l'auditeur. Il est des hommes qui changent leur accent lorsqu'ils parlent en public ; ce défaut me fait toujours souvenir de ces enrichis qui ont deux espèces de voix, l'an-

cienne dont ils se servent encore quelquefois en famille ou par oubli, et le nouvel accent qu'ils s'efforcent de prendre quand ils font des visites. L'orateur doit s'en former un qui soit net et pur, qui ait quelque chose de mâle, et il ne doit jamais croire que ce peut être un agrément que de l'efféminer.

Une manière de réciter dont il faut se garder, est celle qui annonce l'envie de faire remarquer certains passages; ceci mérite une distinction: il y a des idées sur lesquelles il est nécessaire de fixer l'esprit des auditeurs, et de même qu'on peut dire alors, *veuillez observer, remarquez*, etc. il est naturel aussi que le ton et le geste concourent à fixer plus particulièrement l'attention, et ce n'est pas là ce que je veux blâmer. Mais si l'on a une idée belle ou passable, et qu'étonné de l'avoir trouvée on prononce la phrase avec cette complaisance qui veut dire, *n'est-elle pas superbe?* on fait sourire l'auditeur. Lorsqu'une pensée est susceptible d'effet, il faut la rendre de la manière la plus propre à le lui faire produire; que l'auditeur éprouve cet effet et s'y livre, sans pouvoir se distraire en raisonnant sur sa cause.

C H A P I T R E X I I .

Du Geste.

UNE des choses qui embarrassent davantage les jeunes gens qui doivent parler en public, est de savoir quand et comment il faut faire des gestes : je vais indiquer quelques principes qui sont bien simples, parce qu'ils sont puisés dans la nature.

Les gestes sont destinés, comme les mots et les inflexions de la voix, à exprimer nos idées et nos sentimens ; ainsi, lorsque des phrases prononcées avec des inflexions justes sont assez expressives, le geste est inutile. De ce principe on peut conclure qu'il ne faut pas le prodiguer, et qu'il ne doit jamais être vague, mais avoir un objet déterminé ; autrement on ne fait plus des gestes, mais de ridicules mouvemens des bras et des mains.

S'il ne s'agissait absolument que de se faire comprendre, les deux premiers moyens suffiraient ; mais nous attachons un vif intérêt à l'être, mais nous sommes pressés de communiquer nos senti-

mens, mais nous voulons que nos idées, que nos émotions soient parfaitement senties : le geste devient un puissant secours pour fixer l'attention, pour donner plus de force à l'expression, pour dire ce que les paroles ne peuvent rendre.

Sous aucun rapport il ne doit être arbitraire ; le besoin en fait faire usage, il faut qu'il exprime quel est ce besoin. Les gestes sont susceptibles de beaucoup de variété ; l'orateur n'a pas d'autre moyen pour s'instruire à cet égard, que d'observer quels sont les plus expressifs que les hommes font naturellement quand ils demandent l'attention, qu'ils affirment ou qu'ils nient, qu'ils implorent ou qu'ils commandent, etc. Il ne faut pas à la tribune d'autres gestes que dans la société, puisque c'est toujours un homme qui parle, et qu'il n'a pas autre chose que des idées à communiquer ; mais comme à la tribune la voix doit avoir plus d'élévation et de gravité, de même le geste doit prendre plus de dignité, et doit même y joindre une certaine grâce.

Je ne ferai que deux observations de détail. L'orateur ne doit jamais faire des gestes courts et retenus, il faut que le bras se déploie, autrement ils paraissent gênés et mesquins ; le geste ne doit

pas partir de l'épaule, la main et l'avant-bras doivent faire agir la partie supérieure.

Il peut y avoir de la monotonie dans les gestes, et par-tout elle est désagréable. Chaque orateur en a sans doute qu'il préfère, mais il doit éviter de les répéter trop souvent.

Ordinairement on gesticule plus facilement de la main droite que de la gauche, cependant il faut rendre les gestes familiers à toutes deux; si l'on n'en faisait que d'une seule l'effet ne serait pas agréable, et d'ailleurs on semblerait ne parler qu'à une partie de l'auditoire.

D'autres moyens que ceux que nous avons examinés jusqu'ici concourent encore à rendre nos idées. Observez un homme qui parle avec feu; tous ses mouvemens, tous ses muscles sont expressifs, et sa physionomie seule l'est quelquefois encore plus. Si ces effets frappent sur-tout lorsque celui qui parle est animé, il n'est pas besoin qu'il le soit beaucoup pour qu'on puisse les remarquer; nous disons peu de phrases sans que nos mouvemens et sur-tout notre figure aient quelque chose d'expressif.

L'immobilité n'étant pas naturelle serait ridicule à la tribune: une agitation continuelle ne le serait pas moins; sans prouver de la chaleur elle ferait

perdre à l'orateur toute dignité. Le corps doit être assuré sur les jambes, un peu incliné en avant; en arrière il a de la roideur, et la position que j'indique est plus naturelle, sur-tout lorsqu'on parle avec onction. Les mouvemens du corps, qui ne doivent pas être trop fréquens, seront déterminés par deux causes, la nécessité de parler à tout son auditoire, et le sens des phrases qui quelquefois en fait faire de si naturels qu'ils sont involontaires. En parlant des qualités physiques de l'orateur, nous aurions pu dire que tout ce qui frappe les yeux produisant de l'effet, une stature imposante lui sera de quelqu'avantage; ses mouvemens en auront plus de dignité, et je voudrais que sans affectation il prit toujours des positions qui fussent belles.

La physionomie réfléchit toutes les émotions de l'ame; le désir de les cacher s'y peint aussi bien que le besoin de les manifester. Non-seulement elle exprime avec une vérité frappante ce que les mots de toutes les langues ne diront jamais que faiblement, mais encore combien de nuances dans les sentimens qu'elle seule peut faire connaître. Vainement mettez-vous de la véhémence dans votre voix et dans vos gestes, vous n'êtes point ému si votre figure est muette. Tous les muscles

du visage, tous les traits sont susceptibles d'expression, mais les yeux se font sur-tout remarquer; l'orateur lit dans les regards de ceux qui l'écoutent l'impression qu'il produit, ils lisent dans les siens s'il pense ce qu'il dit. Si les yeux ont de l'expression, je crois impossible que toute la physionomie n'en ait pas. Sans doute ces qualités sont bien dues à la nature, et le moyen d'en tirer avantage est d'être vivement pénétré; cependant le travail y peut ajouter quelque chose, parce qu'il perfectionne tout.

En traitant de la prononciation du discours, je ne suis point entré dans une foule de détails que je crois peu susceptibles d'être écrits; à la lecture presque tous paraîtraient puérils. Il est utile au jeune orateur de réciter souvent des fragmens de discours à quelques personnes en état de lui donner des conseils; cela est nécessaire encore sous ce rapport, que rien n'est plus commun que de prendre en récitant quelque habitude désagréable dont on ne s'aperçoit nullement soi-même.

Il est sans doute fort avantageux d'étudier les grands acteurs, mais il ne faut pas oublier qu'il existe beaucoup de différence entre leur manière de réciter, et celle qui convient à l'orateur. Si

l'acteur tragique n'a pas du naturel, il n'a pas un vrai talent; mais ce que nous applaudissons en lui comme tel est presque toujours un peu chargé, on peut même dire que le naturel du récit tragique est en partie de convention. Cela peut être nécessaire à l'effet théâtral, parce qu'il faut, lorsqu'on doit être vu de loin, que la physionomie grimace un peu pour avoir suffisamment d'expression. L'orateur ne doit pas être acteur; ses mouvemens, ses gestes doivent être moins fréquens, et, sans perdre la noblesse qui leur est nécessaire, ils doivent avoir plus d'abandon et de simplicité.

CHAPITRE XIII ET DERNIER.

Conseils.

Tout dans cet écrit a dû prouver que de longues études sont nécessaires à l'orateur; il faut donc qu'il choisisse entre les succès réels et les succès prématurés. Je sais que la jeunesse n'entend qu'à regret parler de différer: impatiente de jouir, elle croit perdus pour l'exécution les jours employés à

l'assurer; mais des succès durables n'ont jamais été l'ouvrage d'un moment, et pour les préparer il faut sentir le prix d'une utile obscurité.

J'ai recommandé sur toutes choses l'observation et la méditation; pour méditer il faut en avoir la volonté, et vivre dans la retraite. C'est là que l'esprit contracte l'habitude de la réflexion, que l'ame se nourrit, que les passions s'exaltent. Bien loin que l'ardeur dont la jeunesse est si fière puisse être ralentie par cette apparente inactivité, moins on la laisse échapper au dehors, plus l'effervescence est terrible au dedans.

Qu'on n'imagine pas que la retraite que je présente comme nécessaire, puisse avoir quelque chose de triste. D'abord, je ne la borne point à l'intérieur d'un cabinet, par-tout où l'on porte un œil observateur on est dans la retraite. Les livres seuls ne pourraient apprendre à l'orateur à connaître les hommes, presque toujours ils y sont peints trop bons ou trop méchants, et ce n'est pas seulement dans les moralistes, que ceux qui les ont bien connus les avaient étudiés; qu'il les voie, il le faut, mais que ce soit de manière à ne pas énerver son ame. Cependant quelquefois rendant sa retraite plus entière, vraiment dans la

solitude, il méditera sur ce qu'il aura vu, ou puisera dans les livres de nouvelles lumières. Et comment n'aurait-elle pas des charmes pour lui? il s'y verra environné de tout ce qui parut de beau sur la terre; il fera cesser la distance qui le sépare des lieux qu'il veut connaître, et les grands hommes renaîtront pour l'instruire. Méditant sur tout ce qui peut intéresser ses semblables, enflammer son génie, il éprouvera des momens d'enthousiasme qui, l'élevant au-dessus de lui-même, le transporteront aux jours de sa gloire, et l'en feront jouir d'avance. D'autres fois réfléchissant sur la destinée des hommes, voyant le bonheur si près d'eux, les chimères, les folies pour lesquelles ils s'en éloignent, ses réflexions l'entraîneront dans une douce mélancolie. Ces jouissances ne sont connues que loin du fracas du monde, et ces momens seront peut-être les plus doux de sa vie; il ne se les rappellera jamais sans penser avec attendrissement au temps où il les goûta. Oh! qu'il prolonge ce temps heureux autant qu'il sera en son pouvoir; il arrivera trop tôt, peut-être, celui où l'ingratitude de ceux qu'il aura servis, où les chagrins amers, fruits de leur injustice, lui feront tourner les yeux vers sa retraite, où il ne sera plus temps de rentrer!

Je ne puis le dissimuler, ce n'est que dans les siècles corrompus que paraissent les orateurs: non qu'il puisse être vrai de prétendre qu'il est de l'essence de leur art d'enfanter et de propager la corruption; il peut, au contraire, puissamment concourir à en retarder les progrès, mais c'est d'elle qu'il est né. En effet, que serait-il besoin d'étude et d'art pour se faire écouter, là où chacun serait bon et vertueux? L'homme, qui se laisse toujours séduire par ce qui l'éblouit, regarde comme les siècles de prospérité ceux où il voit briller des artistes et des orateurs: mais que l'apparence ne vous en impose point, et vous reconnaîtrez que les beaux jours des anciennes républiques s'éclipsaient, lorsque des orateurs s'élevèrent dans leur sein pour lutter contre les destinées qui les entraînaient à leur perte; et parmi nous les règnes les plus dissolus n'avaient-ils pas achevé d'avilir la monarchie et de fatiguer les français, quand les plus éloquens d'entr'eux se levèrent et réclamèrent les droits du peuple? Ainsi dès que l'orateur paraît, il doit s'attendre à se voir environné de pièges par tous ceux qui spéculent sur les malheurs publics, et que la vue d'un honnête homme effraie. Ils lui montrent des dangers cer-

tains, la perte de sa fortune, de sa tranquillité, de sa réputation même, que la calomnie est habile à flétrir, s'il ose suivre la voix de sa conscience; et lui tendant un piège plus redoutable, auquel un plus grand nombre d'hommes ont succombé, ils lui présentent en même temps les honneurs, les applaudissemens, l'or et les voluptés, s'il veut sacrifier ses opinions et ne faire plus entendre qu'une voix mercenaire. Oh! celui qui veut se rendre utile à ses semblables doit s'armer d'un triple courage, et dans la carrière qu'il ose parcourir, il doit moins compter sur son génie que sur sa vertu; on triomphera de l'un peut-être, mais qu'on ne puisse lui ravir l'autre!

Quand l'orateur quittera sa retraite, pressé du désir de bien mériter de ses semblables, qu'il se pénétre de cette idée, que sa vertu doit être le mobile de ses succès, et sa consolation dans ses revers. Alors il se rappellera sans cesse que destiné à présenter aux hommes des vérités sévères, il faut qu'il justifie l'austérité de ses principes par celle de ses mœurs; qu'étant homme public toutes ses actions sont vues, et qu'il n'en doit commettre aucune dont il ne soit prêt à rendre compte au peuple entier. C'est ainsi qu'il obtiendra l'ascendant

que donne la vertu, ou du moins qu'il marchera sur les traces de ces grands citoyens, qui consacrerent à leur patrie jusqu'à leur dernier instant.

Je lui suppose une ame assez élevée, assez forte, pour n'être ni intimidé par les dangers, ni séduit par la corruption; il faut encore qu'il se forme des idées saines de la gloire; le sentiment qui le porte vers elle doit se confondre dans son ame avec l'amour du bien public. Sans doute on peut, en la cherchant ailleurs, avoir des succès, des triomphes, mais comment les présentera-t-on à la postérité? combien n'a-t-elle pas renversé d'autels élevés aux vainqueurs? combien de fois ne les a-t-elle pas consacrés à ceux qui avaient succombés? Non, ce n'est pas l'issue des projets qu'on avait conçus qui peut donner la gloire, ce sont les efforts qu'on a faits pour le bonheur public.

A tel point que l'intrigue ait part aux affaires de l'état, à tel point qu'on fasse éprouver à l'orateur la difficulté de faire le bien, il doit servir une cause juste, par des moyens qui le soient; il doit voir au-dessous de lui, les manœuvres de ses adversaires, et ne point s'en souiller. Notre ame contracte si facilement des habitudes vicieuses, elle a tant de peine à s'en

débarrasser; qui osera se flatter qu'après avoir abaissé la femme aux petitesse, aux misères de l'intrigue, il pourra retrouver en elle l'élévation qui lui serait nécessaire? qu'il pourra reprendre sa franchise et sa probité, après s'être exercé à la fraude et à la perfidie? Que celui qui aspire au nom d'orateur se garde de perpétuer ces abominables maximes, qui permettent de séparer les actions des discours; celle de l'homme de bien est, parler comme on pense, agir comme on parle. Sans doute c'est combattre le sein découvert contre des hommes cuirassés; mais ceux qui sont témoins d'un combat si fort inégal, volent au secours de celui qu'ils voient sans défense, et c'est ce que l'homme probe doit penser que le peuple fera pour lui.

S'il est quelquefois à la tribune plus de dangers que sur un champ de bataille, un dévouement sans bornes peut conserver à l'ame un calme inaltérable. Les dangers y doivent être terribles pour l'ambitieux, mais celui qui n'y fut conduit que par l'amour de la patrie les voit d'un autre oeil; s'il succombe, ne pouvoir plus la servir et la laisser malheureuse, est sans doute une douleur amère, mais elle est adoucie par la pensée qu'il lui consacra sa vie.

Lorsqu'on vit au milieu d'un peuple corrompu, les dangers sont si évidens, l'espoir d'être utile si incertain, et la retraite offre des charmes si doux, que quelques sages peuvent hésiter à la quitter. Ah! qu'ils n'écoutent que leur devoir, qu'ils se sacrifient plutôt que d'éprouver à leurs derniers instans le remords de n'avoir rien fait pour leurs semblables. Il est d'ailleurs si beau de servir les hommes sans rien attendre d'eux, et lors même qu'on est presque sûr d'en être méconnu; il est si digne des grandes ames, d'offrir ces exemples de dévouement qui semblent destinés à prouver que la vertu ne peut jamais être bannie de notre séjour. Si je voyais un homme qui, doté des talens qui peuvent le rendre utile à sa patrie, hésitât à les lui consacrer : O mon fils! lui dirais-je, le ciel en te donnant des talens transcendans, t'imposa le devoir de les consacrer au bonheur de tes semblables! Tu veux, dis-tu, conserver ta tranquillité, tu veux jouir des courts instans qui te sont accordés. Eh! ne sais-tu pas que tous les biens de cette vie sont passagers comme elle, ses plaisirs ont sa fragilité, et de quelque manière qu'on se conduise on est bientôt près du tombeau : alors il ne reste que le souvenir du bien que l'on a fait.



les seules jouissances un peu durables sont celles de la vertu, et la vertu consiste à se rendre utile aux hommes. Quelques maux qu'ils te fassent, de quelque ingratitude qu'ils paient tes services, ils ne pourront t'ôter le souvenir du bien que tu auras voulu leur faire, et malgré eux, ce souvenir fera la consolation et le bonheur de tes vieux jours. Ou si ton ame est déjà corrompue par le spectacle qui t'environne, si, pour servir ton pays, il te faut une autre récompense que celle que le service même porte avec lui, vois la gloire attachée aux noms de ceux qui défendirent la liberté de leur patrie; vois comme la vénération qu'ils inspirent augmente d'âge en âge. Presque tous ont été poursuivis par l'envie et par l'ingratitude, mais la postérité les a vengés. Les peuples célèbrent leur mémoire, et les appellent en invoquant la liberté; les esclaves et les tyrans même sont forcés de leur rendre hommage: là, où l'on n'a plus de patrie, on admire les hommes qui se sont dévoués pour la leur; là, où l'on ne connaît plus que l'intérêt personnel, on loue ceux qui s'immolèrent au bien public. . . . O mon fils! veux-tu mourir sans te couvrir de tant de gloire?

F I N,

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I ^{er} . <i>Des qualités que l'Orateur doit avoir reçues de la nature ,</i>	page 1
CHAP. II. <i>Des Etudes de l'Orateur ,</i>	11
CHAP. III. <i>Des Préceptes en général ,</i>	22
CHAP. IV. <i>De l'Eloquence ,</i>	27
CHAP. V. <i>Suite du précédent ,</i>	38
CHAP. VI. <i>De la Correction et de la Clarté ,</i>	55
CHAP. VII. <i>Des Qualités plus élevées du style ,</i>	63
CHAP VIII. <i>Du Sublime ,</i>	86
CHAP. IX. <i>Des Formes qui annoncent le travail de l'esprit , et de celles qui conviennent au sentiment.</i>	
<i>Observations sur les Figures ,</i>	93
CHAP. X. <i>De l'Harmonie du style ,</i>	121
CHAP. XI. <i>De la Concision ,</i>	138
CHAP. XII. <i>De la Facilité du style ,</i>	142

SECONDE PARTIE.

CHAP. I ^{er} . <i>De l'Invention ,</i>	145
---	-----

262 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. II. <i>De quelques Convenances</i> <i>oratoires,</i>	page 155
CHAP. III. <i>Des Passions et des moyens</i> <i>de les exciter,</i>	166
CHAP. IV. <i>De la Disposition,</i>	182
CHAP. V. <i>Du Début du Discours,</i>	186
CHAP. VI. <i>Du Corps du Discours,</i>	193
CHAP. VII. <i>De la Fin du Discours,</i>	204
CHAP. VIII. <i>Des Ouvrages qui sont du</i> <i>ressort de l'Orateur,</i>	206
CHAP. IX. <i>De l'exercice de la Compo-</i> <i>sition,</i>	221
CHAP. X. <i>De la Prononciation du Dis-</i> <i>cours,</i>	233
CHAP. XI. <i>De la Voix,</i>	237
CHAP. XII. <i>Du Geste,</i>	247
CHAP. XIII et dernier. <i>Conseils,</i>	252

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE BRIOT.



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



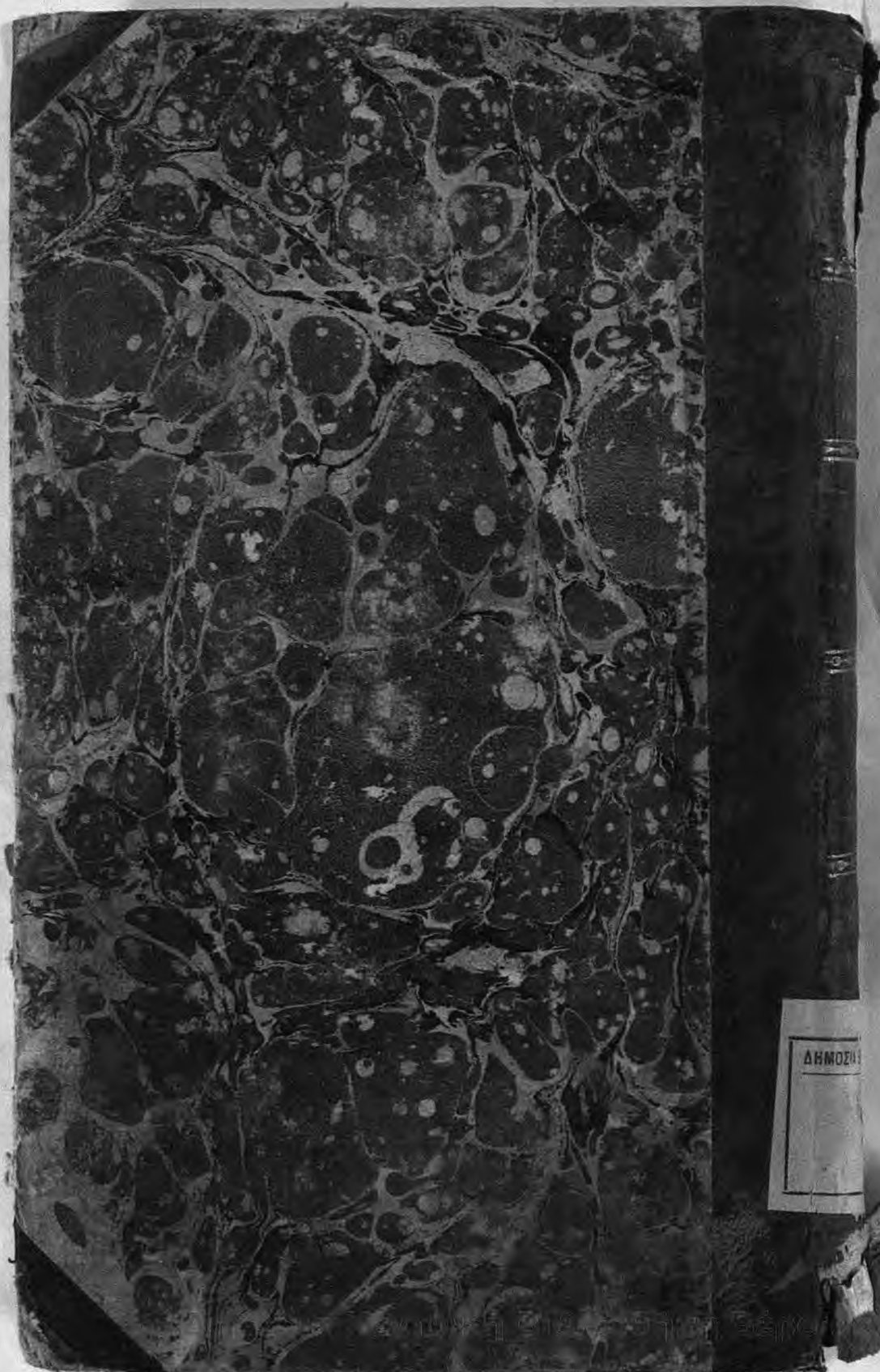


Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



• 41/66 36.01.1

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βερο



AHMOZ
[Illegible text]